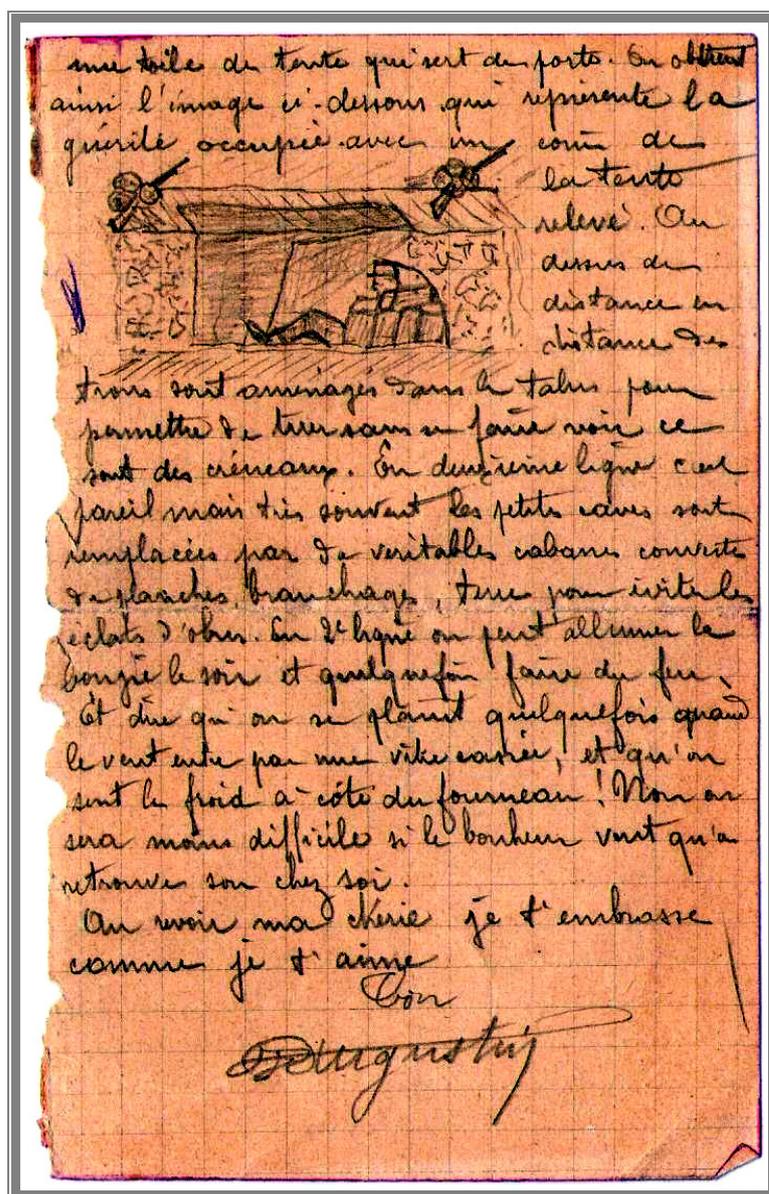


Si j'ai le bonheur de m'en tirer ...



Lettre d'Augustin 5 avril 1915 (guérite dans la tranchée)

Année 1916

- Lettres de Guerre du Poilu Augustin ASTRUC - 1914-1918 -

Table des Matières

<i>Année 1916</i> _____	7
En Argonne (suite) _____	7
Dans l’Aisne _____	11
Dans la Marne _____	17
Dans l’Aisne _____	18
Dans la Marne _____	28
Dans l’Aisne _____	34
(Augustin retrouve les tranchées) _____	35
(Augustin devient planton) _____	45
En Argonne _____	48
Dans la Meuse _____	53
Verdun _____	57
<i>Index</i> _____	89

En hommage

*à Honorine,
femme courageuse qui a soutenu
inlassablement son mari Augustin, avec
plus de 1400 lettres et plusieurs dizaines
de colis, et surtout avec son amour
indéfectible,*

à Léopold et Raymond leurs enfants.

Alain Astruc

Si j'ai le bonheur de m'en tirer ...

« Ah ! Triste guerre, guerre absurde, sur laquelle j'aurais tant à dire si j'ai le bonheur de m'en tirer. »¹

Année 1916

En Argonne (suite)

Le 1^{er} janvier 1916.

Ma chère Ninou.

C'est 10 heures et je me mets à écrire à ma Ninette chérie. Pourtant je n'ai pas eu de lettre de toi aujourd'hui. A part une longue de mon frère, je n'ai rien eu. Pourtant mon 1^{er} de l'an s'est passé couci-couça. Je vais te donner l'emploi de ma journée. Levé à 7 heures comme je devais avoir à faire dîner des invités du capitaine, j'ai en vitesse écorché un lapin, fait cuire un chou-fleur, mis ma soupe etc. etc. Quand j'ai eu tout mis en train, j'ai été chez Mr Auvergniot pour leur souhaiter la bonne année. Je ne croyais pas, je t'assure, recevoir l'accueil que j'ai trouvé. Toute la famille était dans la cuisine, sauf le petit Raymond.

Après avoir présenté mes vœux je tendais la main aux premières personnes qui se trouvaient précisément être les deux demoiselles de la maison. Quelle n'a pas été ma surprise quand la jeune institutrice m'a dit : « Monsieur voulez-vous me permettre de vous embrasser ? ».

Je lui ai tendu la joue, sa sœur la fiancée en a fait autant et finalement, j'ai embrassé le père, la mère, tout le monde quoi ! Tu ne te figures pas ma chère Honorine l'impression que cela m'a fait. Voilà une famille que je connais depuis un mois à peine et ce temps a suffi pour que ces gens m'acceptent chez eux comme si nous étions parents. Je ne me serais jamais moi-même permis d'embrasser ces personnes pour lesquelles je ne suis en somme qu'un étranger. Et voilà qu'eux se sont fait un plaisir de remplacer auprès de moi ma famille sans tenir compte de ma situation envers eux.

Aussi j'ai passé un moment, où je me suis revu en famille en train de recevoir les baisers du nouvel an, d'un père, d'une mère, d'une petite femme aimée. Vous étiez tous, ou presque tous représentés. On a appelé le petit Raymond qui jouait avec les sous-officiers et Mr Auvergniot lui a dit : « Va donc embrasser Mr Astruc ». Quel bon moment ! Je revoyais le mien Raymond mon Léopold et en songeant à ce tableau émotionnant mille pensées traversaient mon esprit. Et je n'ai pu retenir une larme. Pourtant quel réconfort n'en ai-je pas retiré ? Des paroles d'encouragement ? Des souhaits de voir bientôt la guerre finir, l'illusion de me revoir chez moi. Tout cela était bon. Combien de soldats n'auront pas eu de famille pour les recevoir en ce jour ? J'espère que tu ne seras pas jalouse ma chère petite, je le sais déjà d'ailleurs, c'était si innocent, mais je me sentais si heureux.

Oh ! Evidemment j'aurais préféré être à Montgros, j'aurais préféré voir ma famille et recevoir vos vœux directement ...

Le restant de la journée s'est passé assez sombre, je ne suis pas sorti après dîner. La journée n'était pas faite pour se réjouir. Espérons que le 1^{er} janvier 1917 sera enfin plus gai. Le gouvernement nous a payé aujourd'hui une bouteille de champagne à trois, du jambon, un lapin, des oranges, des pommes. C'était la noce. ...

A demain, je vous embrasse bien fort tous.

Augustin.

Le 3 janvier 1916.

... D'abord, emploi de la journée d'hier. Comme je te l'annonçais, j'étais permissionnaire avec mon ami Victor. Nous avons été à Epernay. Nous sommes partis à 10 heures après avoir mis tout en train pour que mon officier n'ait pas à souffrir de mon absence. Il pleuvait mais nous étions couverts. Nous avons traversé le canal de la Marne sur un pont métallique que les Allemands avaient fait sauter lors de leur retraite, puis nous avons longé le canal tout garni de bateaux marchands ancrés. ...

¹ Lettre d'Augustin à sa femme Honorine, 14 décembre 1915.

Une heure après nous étions à Epernay. Nous avons été aussitôt voir Mr Vialard qui nous attendait. Et nous sommes allés à l'hôtel faire un bon repas. Et c'est Mr Vialard qui a soldé. Bien mieux, il avait fait suivre une bouteille de champagne qui a heureusement terminé le gueuleton. Après un petit tour dans la jolie petite ville, nous avons fait quelques commissions. Mr Vialard nous a encore garni la poche d'une demie de rhum et voilà. On est rentré dans un café, boire la bière et puis l'on est parti. J'oubliais de te dire que nous avons profité de l'occasion, pour nous faire photographier tous les trois. Ce coup-ci, c'est nous qui avons fait la dépense et ce n'est pas bon marché, 11 fr. la douzaine de cartes postales. ...

Enfin j'ai retrouvé les copains. A huit heures nous nous sommes mis à table et l'on est parti à minuit après avoir bien soupé. Tu vois s'il s'en donne ton homme ces temps-ci. ...

Le 4 janvier 1916

... encore une fois (je puis d'ailleurs m'être fort mal exprimé, car je n'avais pas bien la tête à moi). Aussi quand tu me dis que je suis la risée de quelques-uns, c'est exagéré, l'on n'est pas arrivé encore à me montrer du doigt, c'est plus caché que tout cela. Mais précisément cela me sait mal, d'autant plus. Puis notre chef n'aide pas à se trouver bien. Depuis qu'il a trois galons, il est insupportable. Il distribue des punitions à tort, à travers la plupart du temps pour des motifs insignifiants. Il a, je crois plus le cafard que nous. Pourtant il ne m'a rien dit, mais cela n'arrivera-t-il pas ? C'est un homme qui change d'avis à tout bout de champ. S'il lui prend une idée, bonne ou mauvaise, il l'exécute, quitte à le regretter après et défaire ce qu'il a fait. Il s'est d'ailleurs vanté chez lui de vouloir faire "barder". Et il le fait, mais avec ça il n'est pas en train de faire des amis à la Cie. ...

J'arrive à ta lettre de 1^{er} janvier. Je te remercie des souhaits que tu m'adresses. Le retour c'est bien ce que je désire et la seule chose qu'on puisse envier !

Je vois que réellement les enfants vont bien maintenant et je ne doute pas qu'avec Jeannette et la tata, ils s'en donnent à cœur joie. ...

Comme toujours, j'ai fait tout à l'heure une petite partie de manille, mais actuellement Mr et Mme Auvergniot et le petit Raymond sont un peu grippés. Alors on est plus tranquille. Le bien-aimé de la demoiselle venait ces jours ci tous les soirs, mais il part demain. Aussi, on me disait hier : « La maison va se vider. L'institutrice est partie dimanche, le futur gendre part demain, Mr Astruc bientôt, alors nous serons bien seuls. Ce Mr est très gentil, il a la tête de Jules quand il avait le bouc. Mais il est bien heureux lui, il est secrétaire d'un capitaine en Bretagne, et il peut partir moins triste que s'il allait sur le front. ...

Le 4 janvier 1916. (Carte : Epernay - Le Pont sur la Marne)

Mon cher Léopold.

... J'espère comme toi que la guerre finira bientôt et que je viendrai vous rejoindre. Sois toujours sage, ne sois plus malade et jouez bien avec la petite cousine², mais sans lui faire du mal, au moins !

Bons baisers de ton petit papa.

Augustin.

Le 4 janvier 1916. (Epernay – Entrée du Château de Pékin)

Mon cher Raymond.

... J'espère qu'ils feront bientôt finir la guerre ! Je vois que la tata vous a un peu gâtés pour le 1^{er} janvier. Tu lui diras merci pour moi.

Et cette serviette du petit Noël, j'ai bien vu comment elle était avec ton dessin. Tu dessines bien mieux qu'un cheval, mais tu ne cours pas si vite. Enfin c'est très bien, j'ai vu une poche de chaque côté et au milieu la place des crayons et de la règle. Est-ce ainsi ? ...

Bons baisers de papatou.

Augustin.

Le 6 janvier 1916.

... Hier je n'ai pas écrit. ... Parce que nous étions invités à souper en ville. L'autre fois que nous avons encore mangé en ville, le 2 janvier, nous avons naturellement invité la famille qui nous hébergeait. On a voulu nous rendre les honneurs. ... Hier à midi on a mangé un poulet, le soir nous avons mangé une pintade et naturellement avec autre chose avec : vin rouge, vin blanc, champagne, tout ce qu'il fallait. ...

Maintenant arrivons aux choses sérieuses, j'ai eu aujourd'hui ton télégramme expédié le 4. Et j'ai été vivement surpris par cette dépêche. Aussi, j'ai envie de gronder et fort. Voyons, tu forges un long plan pour profiter de quatre ou cinq jours pour venir. Permetts-moi de te dire que je ne t'approuve pas du tout. Demande de congé, certificat médical que sais-je ? Non cela ne peut pas aller. Tu viens d'avoir huit jours de congé.

² Jeanne CAUQUE dite Jeannette.

Sans mensonge, sans demandes tu pouvais profiter de ces jours là pour venir. A ce moment tu étais sûre de me trouver ici. Maintenant c'est toute une histoire pour pouvoir venir ... Pour une fois je crois que tu n'as pas été raisonnable. Abandonne tous ces projets, ce sera bien mieux. ...

Le 8 janvier 1916. ...

Le 9 janvier 1916.

... avant-hier nous avons été fort occupés, nous devons quitter H... (*Hautvilliers*) le vendredi. On a retardé d'un jour, mais le vendredi il a fallu préparer le repas pour le lendemain, manger avant de partir et un autre pour emporter en route. D'ailleurs les lettres ne partaient pas ce jour-là.

Nous sommes partis hier à 9 heures. Nous avons fait 18 km. Traversé des villages qui ont bien souffert du passage des Boches au moment de la retraite de la Marne. Et nous sommes arrivés ici vers une heure. Nous n'y sommes pas trop mal, je suis encore dans une maison et le couchage va assez bien. Je couche avec les trois camarades dans l'écurie. L'odeur des trois vaches qui nous tiennent compagnie n'est pas des plus agréable, mais enfin il n'y fait pas froid et c'est déjà beaucoup.

Comme provisions ça vaut beaucoup moins qu'H... (*Hautvilliers*) les gens sont bien moins agréables, mais tant pis. A la maison où je suis la dame ne voulait d'abord rien savoir lors de notre arrivée, il fallait cuisiner dehors, il fallait faire attention à ceci, à cela, etc. Quand nous avons eu causé, elle a été déjà aimable ! D'ailleurs comme disent mes camarades : « Astruc réussit toujours à dompter les femmes quel que soit leur caractère. Tu vois donc que je me débrouille. Ce soir elle me donnait tout ce que je lui demandais (il est vrai que je ne lui en demandais pas trop, hein ! Ninou !) ...

Le 10 janvier 1916.

... Je viens de recevoir ta lettre de St Sauveur toute remplie des explications se rapportant à ton voyage manqué ! Vraiment, je ne doute plus maintenant que tu aies passé quelques mauvais jours une fois que tu as eu conçu le projet de venir me voir. Que de soucis, que de tracas inutiles ! ...

Augustin. Hziqb (*Sarcy*).

10-1-16. (*Carte : Jeunesse de la France, tu es l'espérance*)

Mon cher Léopold.

Puisque tu fais partie de cette petite jeunesse de France, je mets en toi mon espoir. Si ton petit papa peine quelquefois, c'est pour toi.

Je t'embrasse.

Astruc.

10-1-16. (*Carte : Le cœur des enfants est le cœur de la France*)

Regarde ce cœur sur la présente carte, mon cher Raymond, c'est pour celui de la France mais aussi beaucoup pour le tien que je vis loin de toi.

Ton papatou qui t'embrasse.

Astruc.

Le 12 janvier 1916.

... J'ai eu aujourd'hui de tes nouvelles par Mr Boulard d'abord. Il est arrivé vers une heure, m'a dit qu'il t'avait vue, que tu étais en bonne santé, que je n'ai pas à me faire du souci pour vous et d'autres choses encore, a-t-il ajouté. Nous étions à ce moment dans une maison particulière et j'ai compris qu'il préférerait attendre pour continuer la conversation. Aussitôt sortis, nous l'avons reprise, alors il m'a dit que tu étais bien en souci à cause que je ne me trouve pas bien ici, que tu me savais découragé, ennuyé, etc. Donc tu lui as raconté tout ce que j'ai mis dans mes lettres, lui as-tu dit aussi que c'était un peu à cause d'eux ? Enfin nous avons goûté ensemble et la journée s'est écoulée comme d'habitude.

Avant d'aller plus loin, je dois te dire que je ne suis découragé qu'à certains moments et pas toujours

...

Aujourd'hui après midi j'ai fait l'horloger. J'ai nettoyé une horloge. Et cela a été pour moi une bonne distraction, je ne me suis pas ennuyé de deux heures. ...



Le 14 janvier 1916.

... Hier après midi le capitaine est venu me dire que : « Ce soir nous ne mangeons pas ici, nous sommes invités ». Je n'avais donc pas de souper à faire. Donc après-midi libre. ... Avec le cycliste de la compagnie nous avons dit : « Si nous allions revoir Hautvillers, allons-y ». Nous avons d'ailleurs promis avant de partir une visite si nous pouvions à la famille Auvergniot. Jamais nous n'aurons d'occasion plus favorable.

A 2 h 20 nous étions en route et à 4 heures nous arrivions après pas mal de montées et de descentes en vue de la Briqueterie. Tu parles d'une surprise. Nous avons été reçus là comme des amis véritables et nous venions de nous asseoir que Mme Auvergniot nous disait déjà : « C'est entendu vous restez pour souper. On lui a promis. Mais tout à coup il se mit à neiger et neiger très fort, un vent épouvantable se leva, il était impossible de mettre le nez dehors. Vois-tu nos têtes ? Pendant qu'on disait : « Pourrons nous repartir » ? Enfin ce temps ne dura que quelques minutes. Pendant que le souper se préparait, nous allâmes faire un petit tour à Hautvillers, puis à 7 heures nous étions de retour chez nos hôteliers. Un simple mais bon petit repas, un bon coup de vin, le café, une bonne bouteille que nous avons apportée nous même du village, un bon brin de causette pendant tout le repas, nouvelles d'ici et de là, bonjour de l'un et quelques autres etc. etc. Nous sommes repartis par un temps très beau et très clair à 10 h ½. Je ne saurais te dire le plaisir que nous avons fait à ces gens en allant leur faire cette visite. Nous étions heureux aussi de notre promenade.

Retour par un vent assez fort mais qui n'empêchait pas de marcher, pneu crevé à deux km avant d'arriver où nous sommes, donc 2 km à pieds et arrivée ici à minuit ½. Un coup de vin, un morceau de jambon de St Sauveur etc. et à la paille. J'ai dit : « Tant pis si je n'écris pas aujourd'hui ». ...

J'ai eu hier des nouvelles de Joseph. René va mieux mais il n'est pas hors de danger et Clémentine est malade. Décidément il faut qu'il y ait toujours quelqu'un ! Alexis m'a écrit de Mende où il était en permission. ...

Le 16 janvier 1916. (N°1).

... Ta carte du 12 me dit aussi que ma lettre dans laquelle je blâmais ton imprudence de t'être mise en route sans savoir où tu allais, n'a pas eu le don de te plaire. De cela je conviens très bien, mais pouvais-je t'approuver aussi ? Et puis j'étais tellement surexcité à la pensée que tu allais venir à Hautvillers quand je n'y serai plus que cela me faisait peut-être dire un peu mal les choses. Enfin j'attends ta lettre de demain pour savoir jusqu'où va ta petite rancune ! ...

A l'avenir tu mettras mon adresse comme ci-dessous :

Astruc Augustin au 342° Rt d'infanterie.

Compagnie régimentaire des mitrailleuses N° 1 secteur 140.
C'est parce que nous avons maintenant une compagnie de mitrailleuses de brigade ...

Le 16 janvier 1916. (2).

... Tu as été dans l'impossibilité de venir quand j'aurais pu te recevoir, eh, bien c'est entendu, c'est malheureux, tant pis, inutile de se lamenter ou de chercher les causes qui t'ont empêchée. ...

Le 17-1-16. (Carte : Porte-bonheur pour les Tranchées) ...

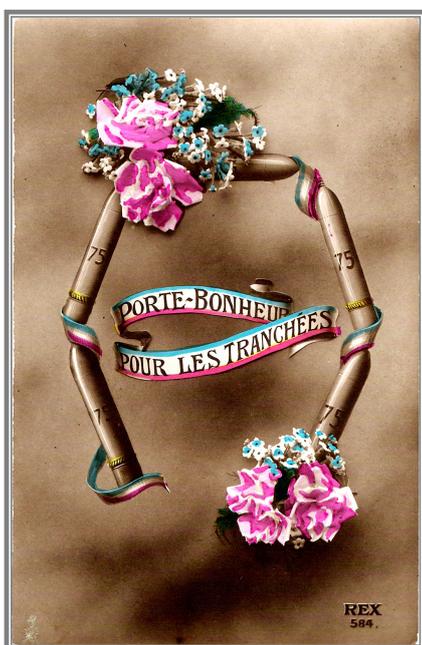
Le 18 janvier 1916. (Carte : Bonne Fête)

Mon petit Raymond.

Je pense que ma carte t'arrivera juste à temps pour t'apporter les meilleurs souhaits que ton papatou t'envoie à l'occasion de ta fête.

Je t'embrasse bien fort.

Augustin.



Le 18 janvier 1916. (4).

... Je suis heureux que ma lettre du 9 t'ait fait plaisir. Je voudrais Chérie te plaire chaque fois et toujours, mais on devient lunatique ici on varie comme le temps, selon les jours, selon les événements. Des fois l'on est agacé par tempérament, d'autres fois parce qu'on ne peut pas ne pas l'être et pour des causes multiples. Un de ces jours, le capiston qui est lunatique aussi et souvent en colère, il voulait tout balancer. Il ne m'a rien dit à moi, heureusement car dans les dispositions où je me trouvais, j'ai bien peur que je lui aurais répondu en conséquence. Enfin c'est passé, ainsi aujourd'hui cela allait bien mieux mais gare, si quelques jours nous avons tous deux les piqûres aux doigts, car je ne puis plus les sentir ces fils de

séminaires. D'ailleurs nous retournerons sans doute bientôt au "turbine". Il n'y a que cela pour adoucir tout le monde. ...

Le 19 janvier 1916. (5).

... J'ai reçu les 20 francs que contenait ta lettre. Merci encore et un bécot par-dessus le marché. Cela me fait 20 + 5 + 20 + quelque menue monnaie que j'avais encore. Je suis maintenant riche pour quelques jours. D'autant plus qu'il peut se faire que sous peu nous n'ayons pas grandes dépenses à faire. Et je te fais grâce des Havanes. ...

Le 20 janvier 1916. (Carte Militaire (type n° 7))....

Le 21 janvier 1916.

... Contrairement à ce que j'avais espéré, je ne puis répondre aussi longuement que j'aurais voulu. ...

Dans l'Aisne

Le 24 janvier 1916. (9)

... je vais t'expliquer les raisons de mon mutisme occasionnel. Ainsi que je te l'annonçais dans ma dernière carte expédiée de S... nous avons quitté ce pays le 22 à 7 heures du matin. Nous avons pris la route de L... (*Loupeigne*) 27 km d'étape. C'était un peu dur, il pleuvait un peu au début mais cela n'a pas duré, heureusement. Enfin la route boueuse était glissante, les montées et descentes se succédaient toujours monotones dans ces paysages. De temps en temps, quelques jolis villages, des gens sur les portes regardaient défiler le régiment, des arrêts de 10 minutes toutes les heures, une halte d'une heure et demie, vers le 18^e km, un bon casse croûte pendant ce temps un dernier coup de collier et l'arrivée ! Nous étions tous un peu fatigués et assez souvent quelques camarades étaient obligés de s'arrêter en route, environ 110 pour le régiment. Aucun mitrailleur parmi ce nombre, mais nous en avons assez quand même. Moi j'avais les pieds fatigués, car mes chaussures étaient neuves et me gênaient par conséquent un peu. Mais enfin j'ai tout de même bien suivi les autres. Arrivés à S... (Soissons) vers 4 heures, j'ai vite trouvé une petite cuisine chez une bonne dame de 60 ans très sympathique. Elle m'a prêté tout le nécessaire de cuisine de façon que je n'ai pas eu à déballer le mien et cela m'a bien avancé pour le départ du lendemain. Une soupe en vitesse et au foin. Alors que presque tous les soldats couchaient couci-couça sur la dure, moi et trois acolytes nous étions au chaud dans le foin chez la dame qui nous hébergeait. La nuit a été une nuit de repos, surtout pour les pieds ! Le lendemain j'étais de nouveau lesté. Cependant j'appréhendais pour les 23 km que nous avons encore à parcourir. A la hâte, encore un petit déjeuner, une bonne poignée de mains à notre hôtesse. Au revoir et une nouvelle fois sur la route vers C... (*Courmelles*) contrairement à mes appréhensions je n'ai pas souffert du tout. Une nouvelle grande halte au 19^e km. Goûter en plein champ. Concert par la musique du 342^e et départ à 5 heures presque à la nuit, car nous ne tenions pas à nous faire voir, et pour cause. Nous sommes arrivés ici à 6 heures.

Nous sommes dans un cantonnement épatant. J'ai une jolie petite cuisine, meublée avec fourneau, armoire, tables, chaises, glace d'un mètre carré environ etc. Le capitaine et le lieut. ont deux superbes chambres. Dans celle du capiston un piano ou j'ai tapoté deux ou trois heures aujourd'hui. C'est superbe, malheureusement nous repartons demain soir pour S... mais d'après l'officier qui aujourd'hui a été voir les nouveaux emplacements nous serons encore mieux. Je t'en dirai des nouvelles.

Avec ça nous sommes de nouveau près des Boches, mais ce n'est plus Tahure ou Cie. C'est le rêve ici, on ne voit aucun trou d'obus, on n'entend aucun coup de canon, un coup de fusil par intervalles et encore rares. C'est un repos parait-il. Donc ne sois pas en souci. ...

Je suis content que tu engraisse, de la bonne façon. Si c'était comme Mme V... gare à la punition. D'ailleurs Mr Renoir m'a rapporté de bonnes et fraîches nouvelles de vous tous. Nous avons bu la goutte à votre santé. Il y avait longtemps qu'on y avait goûté. J'ai donc plaisir à constater que tu ne m'en voulais pas, parce que j'avais été courir l'autre nuit à H... . Je suis peiné d'apprendre que Joseph Portalier n'ait pas écrit. C'est bien mauvais signe car beaucoup de prisonniers ont écrit. ...

Bonsoir Ninette chérie. Puisque tu m'as refusé l'autre jour mes caressants baisers je te les renvoie aujourd'hui espérant qu'ils arriveront à meilleure heure.

Tinou.

Le 27-1-16. (7 heures de matin). (10).

...

Je vais très bien et je t'assure que je n'ai pas perdu grand-chose à revenir près des Boches. Je loge dans une maison superbement meublée. Nous avons une petite cuisine avec fourneau, services etc., buffet, table ronde, chaises, tout ce qu'il faut, un salon salle à manger avec buffet, tables, chaises Louis XIII, piano superbe. Le capitaine a une jolie chambre, Boulard de même et pour nous un lit. Avec le cycliste nous avons affermé des draps à 30 sous la paire tant que nous les garderons. Ainsi, on se déshabille chaque nuit et on dort bien.

Nous sommes dans une ville, à S... (*Soissons*) on trouve ici tout ce qu'on veut, vin, épicerie, légumes, mercerie etc., c'est épatant. Et dire que nous sommes à 1000 mètres des tranchées allemandes. Mais ici on fait la guerre en douce. Nos prédécesseurs y sont restés 13 mois et n'ont eu pendant ce temps qu'une dizaine de pertes, les mitrailleurs aucune. Tu vois ce n'est plus Massiges, Beauséjour ou Tahure. Aussi, il faisait peine aux autres de partir. Dans les tranchées, c'est épatant aussi. Quelque rare coup de fusil, des cagnas bien aménagées, une paillasse pour chaque homme, c'est presque le rêve. Sur la ville de temps en temps quelques obus mais qui ne font guère du mal qu'aux maisons et encore pas dans notre quartier.

Tu vois donc que tu n'as pas lieu à te faire des soucis, nous sommes ici mieux que si nous étions au repos. ...

Enigmes :

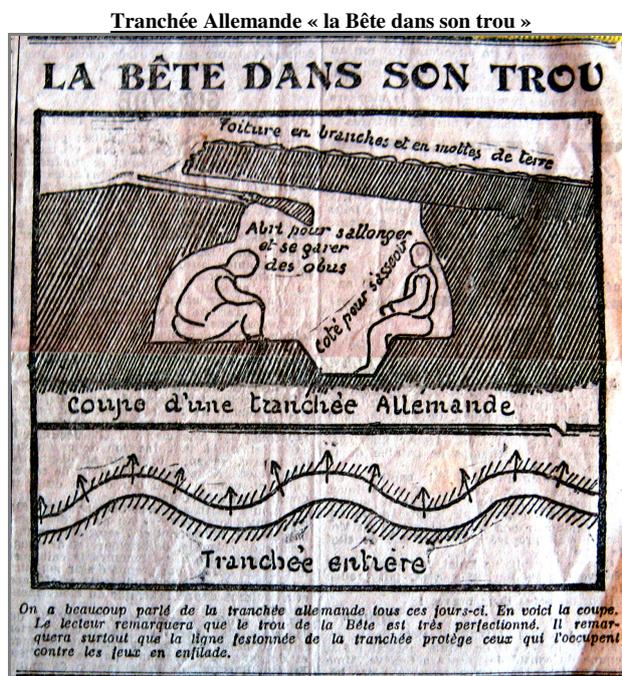
L = Olfkvrtmv. (*Loupeigne*)

C = Xlfinvoov. (*Courmelle(s)*)

S = Hlrhhlmh. (*Soissons*)

Zrhmv. (*Aisne*)

Voir L. C. S. sur mes dernières lettres.



Le 27 janvier 1916. (11)

... Ce matin en répondant à deux ou trois lettres en retard, j'ai oublié celle du 22. ... J'ai reçu dans cette lettre la violette que tu as bien voulu m'envoyer. Je vais la conserver, c'est un peu de Montgros que je posséderai ainsi et surtout c'est un peu de ma Ninou chérie que j'aurai dans mon carnet. ...

J'ai reçu ces jours derniers, une lettre de Jules, il attend de repartir à la fin du mois, pour Orléans. La tante Léonie m'a écrit aussi, ainsi que ma petite cousine, la dévote Marie de St Amans. Mais je reçois de plus en plus rarement des nouvelles d'Allenc. Je n'ai pas encore de réponse à ma lettre du nouvel an. Clémentine m'a annoncé qu'elle allait bien mieux, mais René est toujours souffrant.

Ce soir les obus nous ont fait une petite chanson, mais ils passaient tous au-dessus de la ville et allaient fort loin. Maintenant c'est on ne peut plus calme. ...

Le 29 janvier 1916. (*Carte Militaire (type n° 8)*)...

Le 29 janvier 1916. (13).

... Il est huit heures du soir, nous avons soupé, fumé une cigarette en prenant le café, bavardé un peu, réglé nos comptes pour la journée avec mes divers commissionnaires et maintenant nous voilà tous les trois à écrire. Tout est tranquille dans la ville, aucun bruit, aucun passant, aucune lumière. C'est bien l'aspect d'une ville sous le feu. De fait à des intervalles assez longs le sifflement d'un obus à travers le ciel nous rappelle à la réalité de la guerre qu'on oublie presque ici. Ces obus d'ailleurs vont plus loin et ne nous dérangent guère.

... Je suis content de voir que l'hiver est doux cette année en Lozère, cela vous permet de promener un peu et cela aide aux "Mendoises" à s'habituer. ...

Voilà donc que tu rêves déjà (*à*) ton permissionnaire ! Prends patience ma belle, tu as le temps. ...

Le 31 janvier 1916. (14).

... Il est 6 h ½ je viens de me lever, la journée s'annonce belle comme tous ces jours-ci et comme la guerre est supportable ici, les journées s'écoulent assez rapidement. L'ennuyeux est qu'on ne (*peut*) pas aller promener. Mais on passe le temps dedans, ou chez les voisins, à lire, à jouer aux cartes ou au piano, à écrire, etc. ...

Le 1^{er} février 1916. (15)

... J'ai eu hier ta lettre du 28 m'annonçant qu'après 6 jours d'attente tu avais enfin reçu une carte. ... je vois bien que malgré mes conseils tu persistes à te faire pas mal de soucis.

La paperasserie, contrairement aux désirs de Mr Gallieni augmente sans cesse, notre fourrier seul pour faire le travail de sergent-major et de fourrier ne peut plus y arriver. Alors on lui adjoint un aide à titre de "secrétaire". Cet aide ce sera moi à partir de ce soir. Le capiston, fort gentiment m'a annoncé ça, hier. Donc mon cauchemar va disparaître, dorénavant je travaillerai au bureau, je ne serai pas plus aux tranchées que je n'étais avant et le travail sera bien plus intéressant. Je serai toujours avec Gaillard. ...

Le 1^{er} février 1916. (16).

... Toujours chez toi l'ennui de ne pas avoir de lettres. Cela ne m'étonne pas car beaucoup de camarades reçoivent de leurs petites femmes la même plainte. Un des mitrailleurs a même eu connaissance d'une lettre que sa femme écrivait au capitaine pour lui demander pourquoi son mari n'écrivait pas. Cet homme avait évidemment écrit, car il se porte très bien, mais ses lettres n'arrivent pas. Je comprends ton impatience, comme je comprends l'impatience de toutes celles qui attendent. Où restent ces lettres ? ...

Le 1^{er} février 1916. (Carte : La guerre de 1914-1915 – Soissons (Aisne). Intérieur de la Cathédrale après le bombardement)

Mon cher Léopold. ...

Le 1^{er} – 2 –16. (Carte : La guerre de 1914-1915 – Soissons (Aisne). La Cathédrale après le bombardement)

Mon cher Raymond.

... Tu me racontes tes distractions, tu m'avoues tes petites fautes, c'est très bien, j'aime beaucoup à tout savoir. Si cela me déplaît un peu de savoir que tu fais quelquefois de la peine à la maman, je te pardonne cependant volontiers, car je vois bien que cela n'arrive pas souvent. ...

Le 3 février 1916.

... J'ai maintenant fait deux jours au bureau. Le métier me va très bien. Je ne fais pas grand travail ou du moins le travail étant plus intéressant que celui que je faisais avant me semble un amusement. Je ne suis qu'avec Gaillard, donc je ne suis pas ennuyé. ...

4 février. ...

Le 4 février 1916. (19)

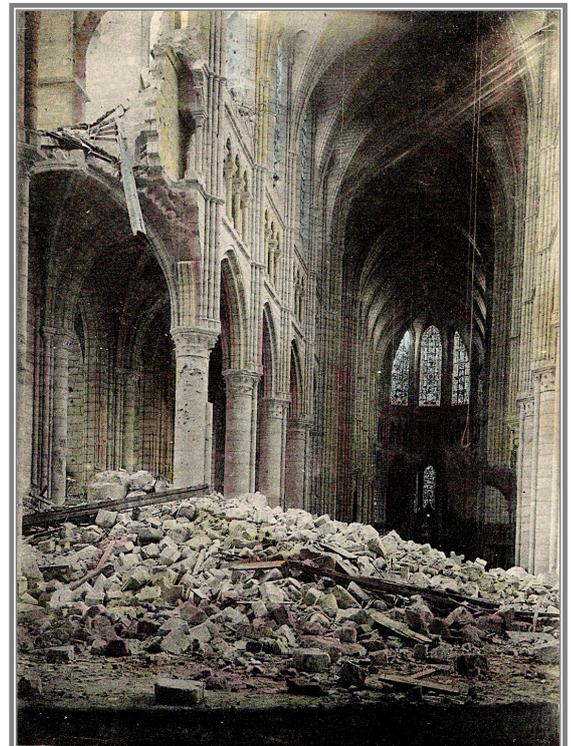
... Maintenant que je ne suis plus avec les casseroles, il faut que je te cause un peu de ma situation actuelle, pour que tu sois fixée aussi à ce sujet. Car j'ai bien peur que tu croies que j'ai perdu au change. Je ne dépends plus que du fourrier. Je suis entièrement à son service or je dois dire tout de suite qu'il y a bien moyen de s'entendre avec lui. Gaillard et moi nous sommes d'ailleurs de vieilles connaissances, nous sommes à peu près du même âge et c'est un très bon camarade. Il connaît ta famille, c'est un ancien camarade de Joseph et tout cela fait que je me trouve bien avec lui. D'abord comme je te disais, je n'ai plus le souci énorme de chercher tous les jours, provisions, procédés de cuisine, bois etc. C'est un bon débarras !

Le matin je me lève à 7 heures, je fais un brin de toilette, que la plupart du temps je ne pouvais même pas faire avant. Puis, je me mets au travail. Et quel travail : écritures, états à remplir, tableaux à faire, etc., diverses pièces à fournir tous les jours. Aujourd'hui j'ai tiré au chapirographe une soixantaine d'imprimés, formules diverses qui nous économiseront pas mal de temps. ... A part cela nous restons dedans à côté du feu, la nuit se passe aussi bien. J'espère Que tu comprendras que je n'ai rien perdu au change. ...

Meilleurs baisers de votre exilé.

Augustin.

P.S. I have put one little flower from here with kisses.³



La Guerre 1914-1915. — SOISSONS (Aisne).
Intérieur de la Cathédrale après le bombardement.
Visa 19 Paris J. Courcier, 8, rue Simon-Je-Franc, Paris.

³ J'ai mis une petite fleur d'ici avec des baisers.

(Porté en marge par Honorine :) Reçu le porte-plume ce soir 8 février 1916.

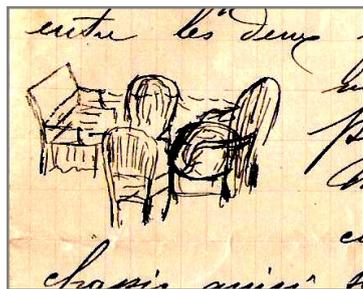
Le porte-plume d'Honorine (ouvert et fermé)



Le 5 février 1916.

... Sois sans inquiétude au sujet des obus, nous sommes presque en sécurité complète. Me voilà presque initié à mon nouveau travail, je travaille sans aide et j'y trouve beaucoup d'intérêt. Depuis que je suis là, je ne me suis pas ennuyé une minute. ...

Le 6 février 1916.



... Je ne puis passer à autre chose sans m'arrêter un peu sur la belle pensée que tu as mise dans ta lettre : « Le courage est comme l'amour, il veut de l'espérance pour nourriture ». Oui chère petite, j'éprouve du plaisir à lire ces mots. Du courage je n'en ai jamais manqué, de l'amour non plus. ...

La nuit dernière j'ai dû changer de lit, car il en fallait un supplémentaire pour des sous-officiers en surnombre. J'aurais aimé que tu aies vu celui que j'ai improvisé. Figure-toi, une sorte de cage formée par un fauteuil Louis XVI (au chevet), un fauteuil Louis XV (aux pieds), deux chaises placées devant, contre devant entre les deux fauteuils, vois-tu sur mon schéma, un peu ma disposition ? Un matelas dans la cuvette (pardon) dans le châssis ainsi formé. Des draps, couvertures, et tout ce qu'il faut, quoi ! J'ai bien rigolé en me mettant au lit. Et pourtant je n'ai pas été mal du tout. Mais ce n'est que passer. ...

Le 7 février 1916. ...

Le 8 février 1916.

... N'oublie pas ma chère petite que pour l'instant nous n'avons pas le droit de nous plaindre, nous ne formons pas une exception parmi les gens qui nous environnent, nous partageons seulement la situation faite à tout le monde. Et dans ce partage nous ne sommes pas les plus mal servis. Vous avez à la maison souffert moralement de la guerre, mais vous n'avez pas souffert de pain.

J'ai moi-même beaucoup souffert sur le front, mais j'ai eu de la chance de me conserver, j'ai eu le bonheur de ne pas être malade, j'ai eu la force de supporter ce que je n'aurais jamais cru pouvoir supporter. Actuellement je me trouve très bien, jamais je n'avais été aussi bien, aussi tranquille que je le suis. Je me plais à mon travail, je n'en ai pas beaucoup à faire, je suis à l'abri du danger, j'ai donc l'espoir de vivre, l'espoir de te revoir, de vous revoir tous et la consolation de pouvoir quelques jours travailler à votre bonheur. ...

Tu voudrais connaître mon avis sur l'avenir d'après les journaux. Je les lis tous les jours, j'ai bien le temps. Je dois te dire que je n'ai pas grande confiance en leurs mensonges, je suis bien fatigué de leurs récits arrangés, de leurs communiqués à façon, de leurs articles intentionnels, mais ce que je remarque, c'est qu'un peu partout on commence, je crois à voir un peu clair, un peu partout, chez nos ennemis comme chez nous on semble en avoir assez et si (*on*) l'avait caché jusqu'à présent on commence à le dire. Il y a partout beaucoup de mécontents. Et les vivres augmentent et les sous s'en vont et un tas de choses !

La guerre ne peut tout de même pas durer éternellement. Alors dans cinq mois six mois peut-être, 4, 7, je ne puis et personne ne peut évidemment fixer de date, mais enfin il faudra bien que ça finisse. ...

L'hiver vient donc faire son apparition à Montgros. ... Je vois que le père Ramonet ne tremble toujours pas des obus, Quand il est avec sa femme, il a raison ! ...

Le 9 février 1916. (21) ...

Le 10 février 1916. (22)

... 2 lettres de toi aujourd'hui, tu me gâtes. ... La première écrite avec le souci de savoir si tu pourrais expédier la lettre une fois faite. Le mauvais temps paraît vous avoir visités. J'espère que si la "neige

de février" est de "l'eau dans un panier", elle ne va pas rester longtemps et sous peu vous pourrez reprendre vos promenades. ...

Je ne sais pas si je t'ai dit que j'avais quitté ma 1^{ère} maison, lorsque je suis entré au bureau. ... je n'ai rien perdu au change, au contraire. Ma chambre est autrement bien arrangée que la 1^{ère}, nous couchions tous trois, dans la chambre, le cuisinier du sous-off, l'ordonnance de Mr Boulard et moi. Eux couchent ensemble et moi tout seul. (J'aurais bien une petite place si tu... !) Donc je suis très bien, lits bien montés, toilette de marbre, cheminée de marbre, pendule, glaces, fauteuil, chaises, descente de lit en peau de blaireau.

Je me couche quand je veux, 9 heures environ et je me lève à 7 heures. De 7 à 8 heures j'allume le feu du bureau, je fais ma toilette et à 8 heures au travail, jusqu'à 10. De 10 à 11 dîner, un peu de promenade, à 11 heures on se remet à l'ouvrage jusqu'à 5 heures (mais comme je te le disais hier ou avant-hier, on ne reste pas là toujours sur le papier. A 5 heures souper. A 6 heures ½ je vais toucher les vivres avec le fourrier et des hommes de corvée que nous prenons. Revenus 7 h ½ environ, on cause, on s'amuse, on lit, on se chauffe, on écrit jusqu'à ce qu'on se couche. Et même quand on est couché, il arrive de passer de bons moments après.

Ainsi avant-hier au soir, alors que tout le monde était couché, un sergent du midi, un jeune homme, découvrit dans quelque armoire un costume de femme dont il s'habilla, revêtit un chapeau de femme, prit un sac à main et vint dans cette tenue faire le tour de toutes les chambres en donnant le bras à un autre sergent. Tu parles si l'on a ri !

Hier c'était le cuisinier des sous-off qui s'était mis en redingote noire, haut de forme, canne et lunettes et il faisait le singe dans la salle à manger. Tu vois que quelquefois on ne s'en fait pas, et que je suis bien ici. Si l'on bombardait, nous avons dans la maison des caves où l'on serait absolument à l'abri. ...

Le 11 février 1916. ...

Le 12 février 1916.

... Ce soir nous avons eu un petit moment d'émotion, mais rien que de l'émotion, car tout s'est borné là. Toute la soirée les Boches ont arrosé S... ou ses environs d'obus, mais sans faire du mal, une paire de civil seulement ont été un peu "amochés". On se tenait dedans et à l'abri. A cinq heures moins le quart la fusillade s'est déclenchée, mais alors quelque chose de "bien", on a cru à une attaque, tout le monde s'est porté à son poste (sauf les bureaucrates qui évidemment gardent les papiers). Demi-heure après ou ¾ d'heure tout rentrait dans l'ordre. Personne de tué, personne de blessé (du moins à notre compagnie) et je suppose qu'il n'y en a pas non plus aux autres. ...

Le 13 février 1916. ...



Le 14 février 1916.
(Soissons – Le pont-Neuf, vu de Saint-Vaast)...

Le 15 février 1916.

... Nous sommes de nouveau bien tranquilles ces jours ci, les boches sont tranquilles que cela dure, nous n'avons pas à nous plaindre. ... J'attends maintenant mon tour de permission. ...

Le 16 février 1916.

...
P.S. J'ai trouvé le petit bleu⁴ dans ta lettre. Merci.

Le 17 février 1916. ...

⁴ *petit bleu* : billet de 5 francs.

Le 18 février 1916.

... Je suis peiné un peu d'apprendre que tu aies été obligée de suspendre l'autre jour ta classe pour aller au lit. ... Moi je suis toujours comme un pont neuf dont on aurait blanchi le tablier. Je mange, travaille et dors comme toujours. ...

Daudé n'est plus conducteur. Il avait dit au capitaine qu'il avait 3 enfants alors qu'il n'en a que deux. Le capiston l'a su, alors pour le punir de cet abus de confiance, il l'a relevé et renvoyé aux tranchées. Cela ne lui fait pas plaisir bien qu'il fasse semblant de l'accepter volontiers. Mr Jarrousse part en permission demain matin. ...

Le 19 février 1916. ...

Le 20 février 1916.

... Les lettres venaient d'arriver, 1, 2, 3 pour moi. Je savais bien qu'aujourd'hui ne serait pas comme hier. Je les ai lues avec un grand plaisir, deux de toi, une d'Emile ...

Je suis content d'apprendre que tu es maintenant tout à fait remise.

J'ai vu aujourd'hui à Berzy⁵, où je suis allé avec Benoît, l'instituteur. Nous avons fait un brin de causette. Il était en permission la semaine dernière. Nous avons parlé un peu aussi des lunes de Rayot ... (*il*) ne voulait pas paraît-il autoriser sa femme à prendre congé pendant qu'il était là-bas et ils ne l'ont pas écouté et nous ferons de même, pas, Ninou ? ...

Le 21 février 1916.

... Je t'ai dit ... que nous étions maintenant bien tranquilles, on ne s'aperçoit guère de la guerre. Et la meilleure preuve qu'il n'y a pas danger c'est qu'aujourd'hui j'ai été volontairement faire une promenade aux tranchées. Qu'elle imprudence, me semble-t-il t'entendre dire. Eh bien non ... Ce que j'ai été y faire : 1° porter les lettres de ceux qui restent aux tranchées, 2° payer le prêt à tout le monde, adjudants, sergents et soldats. Je tenais la caisse aujourd'hui, 3° promener en compagnie du collègue de Puy de Dôme sergent mitrailleur. Nous avons fait ainsi 9 ou 10 km aller ou retour et cela été une distraction, car il faisait très beau et un bon apéritif. J'avais la fringale à mon arrivée. Aussi la soupe, les haricots, la salade n'ont pas été suffisants. J'ai entamé la jambette. Et je suis ravi de mon excursion. J'ai vu l'Aisne, une jolie rivière de 30 à 35 mètres de large. J'ai été jusque sur le bord. ...

Le 22 février 1916.

... Tu as eu des nouvelles d'Alexis et de Sylvain. Moi je n'en ai pas souvent. Sauf ta lettre régulière personne ne m'écrit ces temps ci. C'est avec plaisir que j'apprends qu'ils vont bien. ...

Le 23 février 1916.

... Bons baisers complémentaires. Augustin.

Le 24 février 1916.

... Dans ta gentille carte tu exprimes le désir de m'avoir le plus longtemps possible à Montgros, lorsque je viendrai en permission. Evidemment je comprends tes désirs mais crois-tu qu'il était bien utile de me faire cette recommandation. Si je viens en Lozère, c'est surtout, c'est tout d'abord ma famille chérie qui m'y attire, donc c'est au milieu d'elle que j'entends passer presque la totalité de mes jours disponibles. Mais il ne faudrait pas non plus se montrer trop égoïstes.

Je n'irai pas partout, c'est sûr, car j'aurais trop de temps à passer ailleurs qu'à Montgros, pourtant, je tiens beaucoup à voir la maman, il y a si longtemps que je ne l'ai pas vue et elle s'intéresse tant à son gendre que je ferai mon possible pour aller la voir. Je voudrais voir Emilie et Maria. ... mais tu peux être sûre que j'arriverai à Montgros le plus rapidement possible.

Le 25 février 1916.

... Victor Sévène devait partir en Lozère un de ces jours or il a eu un malade atteint, paraît-il d'une maladie grave, là où il était, alors de crainte que la maladie fût contagieuse, on a isolé tous ceux qui avaient vécu avec lui. Parmi les 4 qui ont été mis en quarantaine se trouvent Victor et le caporal du midi avec lequel je restais souvent et dont je t'avais souvent parlé. On les a pris tous les 4 en auto, pour les mettre en observation, je ne sais où ? ...

Je t'embrasse amoureusement et te prie de partager mes baisers avec "touto l'oustagado"⁶.

Ton Tinou.

⁵ Berzy-le-Sec (Aisne).

⁶ *Touto l'oustagado* : toute la maisonnée.

Le 27 février 1916. (*Hartennes (Aisne)*)

... Hier nous avons fait 13 km de 8 h à 11 h ½. La marche était assez pénible, car la route était gelée, après s'être adoucie le jour et on glissait beaucoup. ... on a dormi à H.... Aujourd'hui on est dispos. Mais voilà on repart demain pour X... rien d'inquiétant à ce changement. ...

Hier au soir en arrivant j'ai eu l'agréable surprise de trouver Victor et les trois autres qui avaient passé quelques jours à l'ambulance. Comme ils n'avaient rien on les a relâchés !

J'ai une autre petite nouvelle à t'annoncer, elle ne te fera peut être pas sourire, mais la mesure n'est, je pense que provisoire. ... A partir de demain je ne vais plus être secrétaire. Un instituteur est probablement inapte à remplir ces fonctions, alors la mentalité séminariste d'un officier veut qu'on le remplace par un cultivateur. Certainement les affaires iront mieux. De fait les choses m'ont été présentées d'une autre façon. Il y a actuellement à la Cie un grand nombre de caporaux de reste. Alors le capitaine se trouvant embarrassé en met un au bureau. Moi je redeviens conducteur. A vrai dire je ne travaillerai pas davantage car les copains me feront le travail qu'ils faisaient avant et moi je n'en ferai pas une secousse. Mais tout de même ce nouveau fait ne met (*pas*) le patron dans mon estime. Cette mesure là ne sera j'espère que pour quelques jours ...

Ton Szigvmmvh (*Hartennes*) chéri.

Dans la Marne

Le 29 février 1916. (*Fismes (Marne)*)

... Tu as donc renouvelé tes cuves, tes corbeilles, tu remets donc ta maison à neuf. Je vois bien que Tinou n'est donc plus bien nécessaire. Et je suis heureux que tu te débrouilles aussi bien.

Que vais-je te raconter aujourd'hui ? Qu'après avoir passé 24 heures à H... (*Hartennes*) alors que nous pensions y rester un mois, nous avons pris la route de F... (*Fismes*) 30 Km. La pluie en partant, puis beau temps après la 2^e ou 3^e pause. D'ailleurs le temps bruinaut plutôt qu'il ne pleuvait, car nous n'avons pas été mouillés. A part cela nous étions assez fatigués à l'arrivée. Pourquoi sommes nous partis aussi vite, je l'ignore c'est probablement une mesure de précaution. ...

Hier j'ai donc repris mon emploi de conducteur. Cela m'a un peu peiné, quoique avec le chef que nous avons il n'y a rien de surprenant. Aujourd'hui il veut une chose, demain il veut le contraire et plus on le connaît plus on le déteste. C'est un gosse, c'est un inconséquent, c'est un lunatique et contre tout cela on ne peut rien. Ce qu'il y a de sûr c'est que chaque jour il se fait de nouveaux ennemis. Mon nouvel état est loin de me plaire. Je ne sais pas si je resterai longtemps ainsi, mais en dépit de la tranquillité dont je jouis en dépit de l'amabilité des camarades qui font leur possible pour me rendre la tâche moins ennuyeuse, ce n'est point mon affaire et je ne veux pas y rester.

J'ai un saoul de tout, surtout de la guerre et l'on en a tellement assez que l'on finit par se "foutre" de tout. Même dans sa misère on peut trouver du palliatif et l'on finit par se contenter de certaines situations quelles qu'elles soient quand elles sont en rapport avec ses aptitudes. Mais quand on voit le parti pris, l'esprit de contradiction, l'usage arbitraire qu'on fait de l'autorité qu'on détient, il faudrait être de bois ou de pierre pour ne point se révolter. En attendant, je supporte toujours et accepte sans plaintes les faits qui m'atteignent. Je me trouve quelquefois même heureux d'être comme je suis. Cela me permet de voir de près, toutes les injustices, de vivre la vie de ceux qui peinent le plus et de juger à leur juste valeur ceux qui détiennent le commandement. ...

Toujours Urhnoh. (*Fismes*)

Nzimv (*Marne*). Nouvelle adresse : secteur 152.

Le 1^{er} mars 1916. ...

Le 4 mars 1916.

... J'arriverai Montgros entre le 15 et le 20. Je crois bien que je ne passerai pas par la Bastide⁷, car j'ai peur d'être arrêté par la neige. Irais-je d'Aumont à Mende ? Je ne le sais pas encore. Je vais consulter l'indicateur pour voir ...

J'ai fait prendre par Victor une musette avec du linge dont je n'ai pas besoin, une monture pour encrier de bureau que j'ai apportée de S... (*Soissons*) un couvert, une paire de bouquins, mon passe-montagne. C'est adressé à l'hôtel Roux pour te le faire parvenir. ...

⁷ *La Bastide* : gare sur la ligne de chemin de fer de Paris à Nîmes où s'opère le changement pour Mende.

Le 4 mars 1916.

...

Le 5 mars 1916.

Je t'écrirai plus longuement demain, nous allons changer de résidence. ...

(Carte sans date adressée à Léopold - Notre 75 Etoile des Batailles)

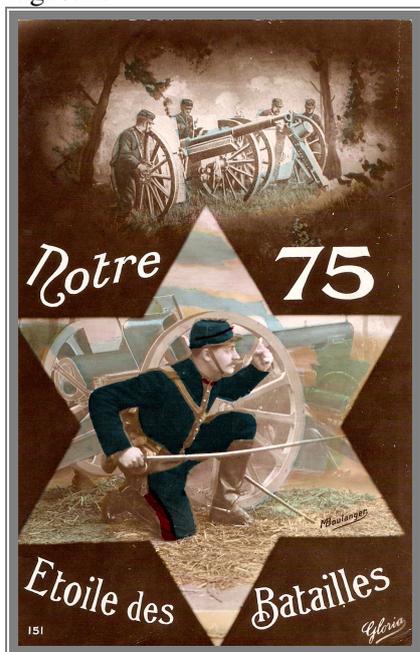
Bons baisers de papa et à bientôt.

Augustin.

(Carte sans date adressée à Raymond - Bons Baisers)

Faute d'autre carte j'utilise celle-là un peu sale et peu appropriée pour t'envoyer mes doux baisers.

Augustin.



Dans l'Aisne

Le 7 mars 1916.

... Tu auras sans doute été privée de longues nouvelles ces jours-ci. La cause est que nous avons encore changé de place. Profitant d'un permissionnaire qui s'en va demain, je vais à l'aise te donner des détails. Je ferai timbrer ma lettre et de la sorte l'ad... militaire ne vérifiera pas. Voici : nous étions à Soissons comme tu l'as très bien compris dans mon énigme. Nous sommes partis de Soissons pour aller passer un mois de repos à Hart... (*Hartennes*) à une quinzaine de km de Soisson au sud. Nous étions à peine installés là, que nous recevions un ordre de départ pour Fismes dans la Marne. 30 km de distance. Je t'ai déjà parlé de cette promenade. Nous avons passé huit jours à Fismes, plus ou moins bien, mais pas trop mal. Nous étions assez bien, couchés dans une écurie, près des mulets et nous n'avions pas froid. Le jour on n'avait pas grand-chose à faire et le soir nous allions tantôt faire un petit repas en ville, tantôt boire un litre de vin blanc et l'on rentrait pour recommencer le lendemain. Hier matin nous quitions Fismes pour revenir sur nos pas. Nous n'avons pas été à Hartennes mais dans un village à côté qu'on nomme Grand Rozoy. Il peut se faire que la Cie retourne d'ailleurs à Hartennes un de ces jours. Ne cite pas ces noms dans tes réponses, car il arrive encore assez fréquemment que les lettres soient contrôlées en route. ...

Il faut que je te raconte aussi un petit incident qui s'est produit pendant notre grand'halte. Un mulet d'un camarade s'est emballé au moment où on le déchargeait, il a pris le bât avec le licol et à fond de train est venu sur nous. Nous avons été deux renversés par le mulet, on s'est empressé autour de nous et en un clin d'œil le régiment en entier a eu connaissance de cette affaire. Comme les connaissances peuvent le raconter à leurs familles je ne veux pas que tu te fasses du mauvais sang pour cela et je préfère te le raconter moi-même. Je n'ai eu aucun mal. J'avoue que c'est un hasard, mais enfin ce hasard s'est produit. Je vais aussi bien qu'hier et qu'avant-hier et ce n'est pas cela qui m'empêchera de venir vous voir dans 7 à 8 jours. Donc pas de soucis.

Nous voila installés à Grand Rozoy, nous ne sommes pas très bien, surtout pour dormir. Il fait froid, mais je suis bien couvert et me préserve quand même.

Aujourd'hui nous avons fêté un peu le mardi-gras. Nous avons mangé à 5 un poulet et un peu d'accompagnement. Je viens de promener avec MM Renoir, Couderc, Noyer (le frère de Mme Noyer que je n'avais plus vu) ils vont bien.

... Contrairement à ce que tu penses, Sévène n'a pas été malade, mais il avait été le voisin d'un qui paraît-il était atteint de méningite. Alors pour éviter la contagion on les avait mis en observation. Cela n'a d'ailleurs eu aucune suite puisque Victor est actuellement en permission.

Je ne puis encore te dire : « Je partirai tel jour », car beaucoup de conducteurs étant absents, il faut que j'attende qu'ils rentrent. Ils seront ici le 14, donc je partirai le 15 ou le 16 comme je l'ai toujours compté.

...

Le 8 mars 1916.

... J'ai passé une assez mauvaise journée, pourtant je ne suis pas malade, j'étais un peu ennuyé. Le "cafard" me tenait un peu et ma foi on a quelquefois raison de l'avoir, car on voit tellement de choses bizarres. Quoi qui en soit, il n'y a rien de nouveau, je suis comme j'étais, j'attends ma réintégration au bureau, mais ces jours-ci, le capiston ne parle à personne, il distribue des jours de prison aux uns et aux autres et c'est tout. Je patiente, le travail que je fais n'est pas difficile mais il est tellement contraire à mes aspirations, que je le trouve dégoûtant. Enfin que faire ? Sous peu je viendrai me guérir à Montgros. ...

Le 9 mars 1916. (Carte Militaire (type n° 11) ...

Le 10 mars 1916.

... Je me mets à l'œuvre pour répondre à tes 4 lettres arrivées aujourd'hui. Si j'avais été privé hier, aujourd'hui j'ai bien été payé de mon attente. ...

Le 11 mars 1916.

... J'ai eu aujourd'hui des nouvelles de Sylvain par Lahondès, mais pas par lui. Il va bien. ...

Le 13 mars 1916. ...

Le 13 mars 1916.

Ma chérie.

Nous avons quitté G... R... (*Grand-Rozoy*) ce matin à 10 heures. Nous devons aller à F... en T... (*Fère en Tardenois*), mais en cours de route l'itinéraire a changé. Nous sommes à V... sur F... (*Villeneuve sur Fère*). Le village assez important est assez gentil. Nous sommes logés dans une grande ferme ou plutôt dans une maison de rentiers. Nous avons été bien reçus. Pour coucher nous avons un petit réduit à 3 où nous avons en quantité suffisante de la paille et du foin, que la dame de céans nous a offert. Nous avons arrangé tout cela avec des planches et nous voilà installés comme on peut l'être. ...

Le 15 mars 1916.

... Nous sommes ici pour 15 ou 18 jours encore, pour instruire les jeunes. Pendant ce temps les anciens ne font rien. Ce n'est donc pas difficile. Nous sommes logés chez un ancien huissier, assez vieux mais très instruit et très adroit. J'ai vu ce soir son atelier, son tour, ses outils, il menuise, il forge, il fond le cuivre, il a fait le plan d'un aéroplane nouveau modèle qui a été examiné par des ingénieurs. En lui causant ce soir, je croyais causer au regretté papa. Sa conversation est très intéressante. Je lui ai promis de lui graver un porte-plume boche pour sa demoiselle. La dame est très gentille aussi. ...

A propos de permission, voici mon plan. ...

Je pense voir Sylvain à Paris et Mme Boyer à Corbeil, elle m'écrit aujourd'hui, pour me dire qu'elle viendra à la gare.

Comme l'avait dit Mme Renoir nous avons changé de corps pendant que nous sommes restés à F... mais nous sommes de nouveau au 16^e (*corps*) et nous avons notre ancien secteur ! J'ai vu Mr Renoir avant de partir de G... R... .

Le 17 mars 1916.

... C'est le 17 et je t'écris encore. Je comptais pourtant bien venir à cette heure t'apporter les nouvelles que je confie à cette feuille. Pourquoi ne suis-je pas en route ? Je n'en sais rien, les permissions ne sont pas suspendues, tous les permissionnaires sont rentrés donc je ne comprends pas qu'on nous fasse attendre. ...

Victor à son retour m'a apporté un colis de ma mère et un autre permissionnaire des Laubies m'a apporté un autre colis envoyé pas Esther la femme de Pierre-Jean de Villelongue. Ce colis contenait du farci,

du fromage, une côtelette de cochon. Dans celui de St Sauveur il y avait : un fricandeau, de la saucisse, du pâté ! Ainsi j'en ai eu pour brouter cette semaine. Il m'en reste encore. ...

Le 18 mars 1916.

... Me voilà allongé sur l'herbe depuis une heure. Je suis en pleine campagne. Je suis venu porter une mitrailleuse avec un mulet pour la section qui s'exerce au tir. Ils sont en train de tirer. Pendant ce temps, j'ai lu les journaux. Maintenant je fais ma lettre pour tout à l'heure. ...

Mr Lauriac m'a écrit hier, il a vu Alexis. Ce dernier a été fatigué, mais il allait reprendre son service. Il avait eu des abcès sur la figure. ...

Le 19 mars 1916. (*Carte : Toujours je pense à toi*)
(Remarque le petit soldat dessiné par Augustin))



Ma chérie.

Plus heureux cette année qu'à pareille date de 1915, j'ai encore le regret de t'envoyer cette carte anniversaire au lieu de venir te l'apporter. Je suis toujours dans l'attente. Heureusement, comme je te l'ai déjà dit nous sommes bien placés pour attendre. Laissons partir la neige. Aujourd'hui dimanche, nous avons fait avec Sévène et autres 3 ou 4 camarades un bon gueuleton en ville.

A demain une lettre.

Amoureux baisers.

Augustin.

Le 20 mars 1916. ...

Le 20 mars 1916. (*Carte à Raymond : Guerre Européenne 1914-1915 – Reims bombardé*)
Affectueux baisers de ton papatou. Astruc.

Le 21 mars 1916.

Je suis navré de lire dans toutes tes lettres : « J'attends une dépêche aujourd'hui. » Si j'avais cru attendre si longtemps ma permission je n'aurais pas fixé de date, même approximative. Je commence à croire qu'en effet nous n'aurons pas de permission à la Cie tant que durera l'instruction des bleus. Heureusement on commence à chuchoter que nous allons quitter V... sur Fère (*Villeneuve sur Fère*) samedi prochain. Cela me laisse donc espérer qu'il me sera peut-être permis alors de venir. Quoi qu'il en soit, je commence à la trouver mauvaise et si l'on me fait désirer guère plus longtemps ce congé le "cafard" va reprendre pour de bon ! Mais que faire ? ...

Il est passé ces jours-ci pas mal de troupe d'Afrique qui revenait de Belgique. ...

Ces fleurs sont des : Eroovmvfev (*Villeneuve-sur-Fère*) pur sang.

Le 22 mars 1916. (*Carte postale avec la photo d'un cycliste.*)

... Je t'envoie sur cette carte l'image d'un bon camarade cycliste de la Cie dont j'ai eu quelquefois à parler. ...

Un cycliste du 342^e RI (camarade d'Augustin).



Le 22 mars 1916. (*Carte : Fismes – L'Eglise*)

... J'ai quelques cartes achetées il y a quelque temps dans une des dernières localités que nous avons habitées. Du moment que nous n'y sommes plus, il n'y a pas d'inconvénient à ce que je te les envoie avec mes baisers. ...

Le 22 mars 1916. (*Carte : Fismes – L'Intérieur de l'Eglise*)

... Je pense que sous peu nous allons quitter V... s... F... (*Villeneuve sur Fère*) pour S... (*Soissons*). Je compte alors partir en permission. ...

Le 22 mars 1916. (*Carte : Fismes – Vue générale*)

J'ai reçu ta lettre du 19 avec tes regrets de ne pas avoir encore de dépêche annonçant mon arrivée. ...

Le 23 mars 1916.

... prends courage, je ne pense plus attendre longtemps. En effet nous allons quitter V... (*Villeneuve sur Fère*) après demain matin pour aller rejoindre le régiment à G... R... (*Grand Rozoy*) où nous étions avant et puis filer à nouveau sur S... (*Soissons*) où nous avons été aussi au mois de février. Je ne compte pas avoir à

aller jusque là, car je crois bien qu'on nous fera partir aussitôt que nous aurons rejoint les autres compagnies. ...

(Deux cartes postales numérotées 1 et 2)

1 Deux petits ! 23/3/16. Tinou. (*Carte : Fismes – Pont de la Fismette détruit par le génie Français le 2 septembre 1914*)

2 Trois gros ! 23/3/16. Tinou. (*Fismes – Hôtel de Ville*)

Le 26 mars 1916.

... J'ai reçu hier ta lettre du 22 avec le mandat de 20 frs qu'elle contenait. ... On nous vend le vin 19 sous le litre. Un litre part jour, une pièce de 15 ou 20 sous qu'on a assez souvent l'occasion de dépenser soit pour des menus achats, soit avec quelques camarades, l'argent s'en va. ...

Hier à 10 heures nous avons quitté V... s... F... (*Villeneuve sur Fère*) et nous nous sommes rapprochés de S... (*Soissons*) de 10 km. Nous en sommes encore loin. Nous sommes dans le petit village de B... . Pour y venir nous n'avons pas trop peiné ...

Juste à ce moment mon caporal rentre et m'annonce que je pars demain en permission. Je ne sais pas si c'était vrai. Si c'est vrai j'arriverai avant ma lettre. Tant pis, je continue ma lettre.

Nous sommes logés dans une grande ferme et une superbe ferme. Le fermier paye 20.000 frs de loyer, il y a donc quelque chose ! Les locaux sont très vastes et très propres. Il y a tout espèce d'instruments et de machines et en temps de paix cela devait être agréable. ...

(Télégramme de Noisy le Sec du 27/3/1916.)

Arriverai demain soir 28 Saint Flour. Augustin.

(2^e permission d'Augustin Astruc)

6 avril 1916. (*Carte : Pour être digne, un jour de ta mâle tendresse - Je veux, mon cher papa, te ressembler sans cesse.*)

Souvenir de permission. Un papa à ses deux bambins Chéris.

Augustin



Le 8 avril 1916. (*Carte postale : Vierzy (Aisne) – Ancienne porte*) ...

Le 8 avril 1916. (2 cartes : Paris – Grand Palais / Le palais du Luxembourg)

... Je t'écris d'une salle de café près de la gare de Lyon à Paris. Pour la première fois je suis dans la capitale. Je vais repartir de la gare de Nord à 9 heures 56. Je viens d'envoyer un pneumatique à Sylvain. Je ne sais pas s'il pourra venir. J'ai fait le voyage avec Chabannes et Perségol le coiffeur de Mende. ...

Le 8 avril 1916. (Cartes : Vierzy (Aisne) – Le Château de Vauxcastille)

... C'est 6 heures du soir. Je suis dans le train entre la Ferté Milon et Vierzy. Je n'ai pas pu voir Sylvain à Paris. Je suis parti de Paris à 1 heure après midi ...

Le 9 avril 1916. (2 cartes : L'Auvergne pittoresque - S Flour – Vue générale / La Gare)

... J'expédie cette carte de V... (Vierzy) où nous avons couché car le train n'est arrivé en gare qu'à 7 heures du soir. Nous avons couché dans des baraquements, sur des paillasses où l'on était assez bien. On nous a payé le café hier au soir et ce matin. Nous attendons maintenant qu'on nous permette de partir. ...

Le 10 avril 1916.

... En arrivant hier, j'ai été porter ma permission à S... (Soissons). J'ai passé là-bas deux ou trois heures à causer avec les amis. J'ai été faire partir aux tranchées les colis de Rigal et de Renoir et je suis rentré à V... (Vierzy) où sont les conducteurs, vers 6 heures. J'étais assez fatigué, aussi j'ai été me coucher de bon goût⁸ et j'ai bien dormi. Ce matin je suis de nouveau dispos, mais évidemment cela ne vaut pas le réveil à Montgros auprès de sa petite femme. ...

Le 10 avril 1916.

(Retour de permission du poilu ASTRUC)

... Ainsi que tu me l'as demandé ... je veux te raconter tout mon voyage ...

Commençons par le commencement. 100 mètres à peu près après que je t'ai eu quittée, je serrais la main à Mme Chabannes et je montais en voiture. J'ai eu pendant ce court trajet à pied qu'il m'a fallu faire pour rejoindre l'attelage l'ultime plaisir de recevoir ton signe d'adieu et de te renvoyer le mien. Instant solennel, instant sublime, pendant lequel la pensée, après avoir revu les heures de bonheur si vite envolées côte à côte, croise la pensée de celle qu'on aime par-dessus tout, de celle avec qui l'on est si heureux de vivre, de celle que l'on laisse pour aller si loin, de celle qui souffre de notre misère, de celle qui partage d'une si intense façon nos joies, nos peines, notre situation et surtout notre amour.

Enfin je partis et comme le plus pénible moment c'est toujours celui de la séparation, nous nous mîmes à causer et peu après nous oubliâmes ou plutôt nous fîmes tous deux le camarade et moi semblant d'oublier le pénible moment du départ. Je reste persuadé qu'avec Chabannes nous ressentions absolument les mêmes regrets et notre volonté par instant avait la même difficulté à surmonter notre cœur, mais je ne voulais pas le décourager et lui, en faisait autant.

Biens couverts avec les pèlerines nous n'avons pas eu froid, sauf aux pieds. A Malbouzon nous fîmes une petite halte. Prouhèze nous paya un verre, je serrais la main au forgeron, à Pagès le fermier de Combette de Finieyrols. Je pus dire bonjour à Mme Roux et nous repartîmes. A Lasbros j'offris un café. A Aumont je retrouvais mes parents qui m'attendaient, ils savaient que je descendais avec Chabannes. Le fils Halle l'avait dit. C'était une heure juste ainsi que je l'avais annoncé. Nous dînâmes chez Chabannes. Je ne sais pas si mes parents furent bien contents du dîner, en tout cas je me servis copieusement et mangeai avec grand plaisir un bon plat de grenouilles ce que je n'avais pu faire à Montgros. Mr Sévène qui avait tenu à venir me serrer la main à Aumont, arriva à 2 heures avec le train de marchandises. Nous prîmes le café ensemble, bûmes un verre de Gauloise, il m'offrit 4 ou 5 cigares pour fumer en route et nous partîmes à la gare.

On nous annonça que le train aurait une heure de retard, nous allâmes attendre chez Halle le départ.

A 4 heures environ je montais dans le train après avoir laissé sur le quai, les parents et les amis et je me retrouvai en compagnie de Mme Victor Sévène qui revenait de Marvejols et allait jusqu'à St Chély. J'oubliais de te dire, que je changeai de chaussettes à Aumont car j'étais un peu mouillé. Je mis une paire que ma mère alla acheter. Elle reprit la paire que je quittai.

Donc dans le train je fus au sec et dispos pour le grand voyage. D'Aumont à St Chély je causais avec Mme Sévène. A St Chély un dernier "au revoir" et nous nous retrouvâmes seuls avec Chabannes et deux ou trois civils ou militaires jusqu'à St Flour. A Ruines je vis le père Lapisse se balader sur le trottoir. Je descendis, fus lui serrer la main et prendre de ses nouvelles. A St Flour nous eûmes juste le temps de monter dans le train de Brioude et de repartir. A Brioude 1 heure d'arrêt, nous allâmes prendre un café toujours avec

⁸ Textuel.

Chabannes et Perségol le coiffeur de Mende qui revenait aussi de permission. Puis nous montâmes dans l'express jusqu'à Paris.

Pendant ce trajet, je causais avec les gens de notre compartiment, puis nous soupâmes, puis je fis un somme et même plusieurs sommes jusqu'au jour. Nous étions à Montargis. Je me disais : « Si à Corbeil nous changeons de train et que j'ai le temps j'irai voir Astérie mais bernique de Montargis à Paris on ne s'est pas arrêté du tout.

(Augustin visite Paris)

Arrivé gare de Lyon vers 7 heures ½, d'après un tableau indicateur, nous devions partir dans la direction de Soissons à 9 heures 56 de la gare du Nord. J'avais donc deux heures à dépenser. Je pensais que pendant ce temps Sylvain pourrait peut-être venir me voir. Je lui envoyai immédiatement un pneumatique pour l'aviser. A 9 heures 30 nous étions en gare du Nord à sa recherche. Personne ne vint. Ce qui est plus fort, c'est qu'à cette gare on nous dit que devant passer par Noisy le Sec, nous devions repartir de la gare de l'Est et non du Nord. A 10 heures en Métropolitain nous repartions gare de l'Est. Ici on nous dit : « Vous partez à 13 heures pour Vierzy. Il nous restait encore 3 heures. Je dis aux camarades : « Puisque nous avons encore le temps si nous allions promener un peu dans Paris ». Ils en furent. Nous décidâmes d'aller jusqu'à la Tour Eiffel, nous prîmes le métro et demi-heure après nous arrivions en gare du Trocadéro, dans une magnifique vue sur Paris au pied de la tour, non loin de la grande roue. 10 minutes où ¼ d'heure d'admiration, et nous reprenions notre chemin pour l'Est.

Le train au lieu de partir à 1 heure n'est parti qu'à 2 et tu peux croire que j'ai bien regretté de n'avoir pas été bien renseigné dès le matin, car j'aurais pu aller moi-même à Gennevilliers voir Sylvain. Chabannes ne partait qu'une heure plus tard, je le quittai donc en gare de l'Est et avec Perségol nous montions ensemble. J'ai passé mes quelques heures sans ennui à Paris, j'aurais bien voulu disposer de plus de temps pour mieux voir la capitale, mais je ne pouvais. Enfin j'ai vu le métro, j'ai vu le palais du Trocadéro, la tour, la grande roue, l'aquarium, la tour de Notre Dame, je puis dire que j'ai été à Paris.

Aussitôt montés dans le train nous avons cassé la croûte de bon appétit, car notre promenade nous avait servi d'apéritif. Puis un peu de lecture de journal et arrivée à Vierzy à 7 heures ½. Là, on nous a obligés à coucher. On nous a pris les permissions et on nous a conduits dans un baraquement bien installé, avec paille, poêle, tables. On nous a donné une couverture à chacun, payé le café chaud le soir à l'arrivée et le matin au départ et à 8 heures nous avons pris notre chemin à pieds. Il faisait très beau, nous nous assîmes peu avant B... le Sec (*Berzy le Sec*) pour déjeuner puis nous arrivâmes où sont les autres conducteurs. J'y posai un paquet et après force poignées de main je repartis pour S... (*Soissons*) où il me fallait apporter ma permission. Y trouvai l'officier de bonne humeur, je lui donnai des nouvelles de sa famille. Mon successeur à la cuisine me paya le dîner, je passai un bon moment avec les anciens camarades, avec Gaillard et je rentrai à B... le Sec (*Berzy-le-Sec*) vers 6 heures ½. Je fus peu après dormir hélas sur la paille, mais je dormis bien quand même car j'en éprouvais le besoin. Ce matin je n'ai rien fait, ce soir nous allons goûter en famille.

Celui qui m'a remplacé au bureau n'y est plus, il y en a un autre, ce qui prouve l'incohérence des actes de notre chef. Chardaire de la Védrine qui était conducteur depuis 15 mois a été envoyé aux tranchées parce qu'il était jeune homme. A part ça rien de nouveau. C'est Gerbal le boucher de Mende qui a remplacé Chardaire.

Maintenant pourquoi te parlerais-je de mes impressions. Tu les devines.

J'ai quitté Montgros le cœur un peu gros. Si l'on éprouve un si grand plaisir à se revoir et revivre la vie de famille, il est dur certainement de rompre brusquement cette vie pour se quitter. Les permissions sont d'un très bon effet à leur début, leur fin est rude. Mais je ne regrette pas d'être venu au contraire, je voudrais être sur le point de revenir. Evidemment, j'ai mangé aujourd'hui de moins bon appétit, j'ai pensé bien souvent à mon séjour parmi vous. J'ai revu les heures si chères passées à tes côtés, j'ai rappelé nos conversations, j'ai continué à entendre Léopold et Raymond, si heureux dès les premiers jours, si peiné lors de mon départ, le malaise de Léopold m'a causé des soucis, j'ai souvent pensé à la petite Jeannette qui entendant ses cousins appeler papa, papa, me courait après en criant papa. Ah ! Plusieurs fois, si je n'avais pas eu peur de rappeler à la chère Emilie de trop tristes souvenirs, si je n'avais pas eu peur de la froisser par mon trop de liberté, j'aurais dit à cette chère petite, oui appelle moi papa aussi comme les autres, car je veux que tu en aies un et je veux l'être. Mais hélas que les choses sont dures parfois et combien l'on est forcé de maîtriser ses pensées, que de fois il faut ne pas entendre, que de fois il faut taire ce qu'on voudrait pourtant crier tout haut. Je pensais à Emilie à qui (*j'ai*) fait de la peine à mon arrivée, à qui j'ai fait de la peine à mon départ et je me disais : « Pauvre femme, pauvre sœur, comprend-t-elle que nous partageons ses peines et son malheur, comprend elle que si nous avons été heureux nous, pendant quelques jours, nous ne l'étions pas comme nous aurions voulu l'être, et comme nous l'étions tous, avant. Comprend-elle que si parfois l'on semble faire preuve d'indifférence ou d'oubli, c'est par dessein pour ne pas lui faire de la peine, mais que le souvenir est toujours en nous.

Mais je m'arrête, ma lettre n'est plus qu'une lamentation, j'ai peur de te faire pleurer, j'ai peur de montrer du découragement, j'ai peur de trop rappeler les souvenirs, de trop ouvrir mon cœur.

Embrasse bien fort ces trois bambins que j'aime, embrasse Emilie pour moi comme je t'embrasse et je t'aime.

Augustin Astruc

P.S. En attendant que je lui écrive remercie Mme Rocher qui a joint aux truites deux belles tranches de jambon.

Le 11 avril 1916. (2 cartes : *Panorama de Mende / Mende – La Cathédrale*) ...

Le 11 avril 1916. (18h)

... je suis moins ennuyé que hier et si le "cafard" persiste encore un peu il est en baisse et je tâche d'oublier le plus possible, ou plutôt de penser le moins possible aux jours passés. A l'instant même celui qui avait été prendre à S... (*Soissons*) les lettres s'amène. Il y en a une pour moi. C'est la première écrite par Ninette chérie après mon départ. Comme tu me le dis, il me tardait surtout d'avoir des nouvelles de Léopold.

...

Le 13 avril 1916. (4 heures matin).

Ma chérie.

Tu seras sans doute surprise de voir que j'ai fait une lettre à 4 heures du matin. Je tiens à te dire tout de suite la cause. Depuis qu'on est revenu ici, les mitrailleurs, les ouvriers, les conducteurs des voitures prennent la garde à tour de rôle ce qu'on n'avait pas fait, le premier mois qu'on y a⁹ passé. ... J'ai été de service hier de 2 h à 4 h et de 6 à 8. La nuit de 2 à 4 h du matin. Mais un camarade a fait presque une heure pour moi la nuit, de sorte que mon tour a été plus vite passé. ...

J'espère que ces deux chers petits ont maintenant pris leur parti du départ de papa. Je comprenais que Raymond passerait une mauvaise journée, il était trop plein (*de sanglots*) le matin. Que voulez-vous, il faut que nous nous accommodions tous de cet état de choses ... Tu dois faire de même Ninette chérie, il ne faut pas pleurer maintenant, cela détruirait le charme des quelques jours passés ensemble. ...

Lahondès m'a écrit pour me dire que sauf le dimanche il leur est impossible de sortir ! C'est sans doute à cause de cela que Sylvain n'est pas venu.

P.S. Toute la nuit le canon a tonné sans discontinuer, mais loin de S... (*Soissons*). Une attaque semble se préparer dans cet endroit, les journaux nous instruiront.

Le 14 avril 1916.

... Tu demandes si je n'ai pas peiné l'autre soir pour rentrer à B... le Sec (*Berzy le Sec*). Eh bien non, pourtant j'étais chargé. En dehors de ce que j'ai pris de Montgros, les truites de Nasbinals, la fiole de Mme Renoir, deux poulets apportés par ma mère, un qu'on devait manger à Aumont, mais qu'on n'a pas mangé, un pot de confiture, que sais-je ? Enfin tout est arrivé, mais le régiment était en ligne, j'ai fait prendre les paquets de MM Renoir et Rigal par commission. ...

P.S. J'oubliais de te raconter qu'après dîner nous avons été excursionner dans deux carrières de pierres à côté du village. C'est merveilleux, des galeries dans tous les sens. Il paraît que celles de S... (*Soissons*) sont encore plus belles. Je t'assure que les Boches peuvent être tranquilles là-dedans et c'est grand. Une compagnie de mitrailleurs du 15^e y est logée avec voitures, mulets, etc. On rentre facilement avec un attelage. ...

Le 14 avril 1916. (20 heures). ...

Le 15 avril 1916. (20 heures).

... Je suis arrivé moi-même de S... (*Soissons*) à 17 heures ½. ... j'ai trouvé le capitaine assez malade. Il a une angine ou amygdalite assez sérieuse, mais en général on ne le plaint guère. Il a fait relever des mitrailleurs, un sergent qui était là depuis le début, des caporaux dignes d'estime pour les envoyer dans des Cies. Le nombre de ses ennemis augmente. ... J'ai vu à S... un gendarme d'Aumont, Mr Badie ...

Le 15 avril 1916. 7 H 30.

Mon cher Léopold.

⁹ Textuel.

Ta lettre du 10 m'a bien fait plaisir. Elle me prouve que tu es de nouveau guéri et j'espère que tu ne seras plus malade. ... Tu vas donc faire la première communion demain, ce n'est pas là une petite affaire, mais pour ce costume comment ferez-vous ? ...

Le 15 avril 1916.

Mon cher Raymond.

Tu veux bien dans ta petite lettre (*savoir*) comment j'ai fait mon voyage. ... Je m'ennuyais moins à Montgros. Enfin il faut maintenant ne plus penser qu'au retour définitif.

Et ce mal de dents a-il passé ? Et le polichinelle tricolore à quoi l'occupes-tu ?

Toi aussi tu fais la communion demain, sauras-tu au moins comment il faut faire ? ...

Le 16 avril 1916.

... Léopold a donc de la déveine, après l'une, l'autre. Je suis surpris que ce soit Léopold qui ait eu une fluxion alors que c'était Raymond qui avait mal aux dents. ...

Le 17 avril 1916.

... Aujourd'hui il y avait une revue du cantonnement par un commandant. Nous avons passé la matinée à nettoyer un peu tout. Il faut que nos taudis ressemblent maintenant à une belle chambre de caserne. On nous a donné des paillasses que nous avons remplies et posées sur notre châlit de bois. Il faut mettre les couvertures comme si c'était réellement un lit, plier les effets à la tête, arranger les sacs, faire des râteliers d'armes etc.

Quand on ne peut pas vous embêter en ligne on vous dégoûte à l'arrière. ...

Le 18 avril 1916. (14 heures)

Pourtant je n'ai rien de bien intéressant à te raconter. Alors je vais causer de n'importe quoi. Pour commencer, une petite scène de ménage à laquelle que je viens d'assister en "sourdine". Après dîner, je sortais sur la porte pour griller une cigarette, lorsqu'une demoiselle du voisin qui rentrait apportant un morceau de pain gros comme le poing, m'a dit : « Voyez tout ce que nous avons pour dîner ». Dans cette maison ils sont cinq, le père la mère et trois enfants. Comme je comprenais fort bien que le morceau de pain serait insuffisant, je suis allé en prendre du notre et le leur ai apporté. En échange, l'on m'a offert le café.

En sortant, je rentrais "chez nous", notre chez nous est habité par deux vieux, la femme a 67 ans, le vieux 71. Ils se sont mariés à 17 et 21 ans. Je ne sais pas comment ils ont passé leur vie jusqu'à présent, mais en tout cas, cela ne va plus. Le vieux marche tout courbé avec une canne, la vieille enfile avec peine les aiguilles, mais ils boivent encore tous deux le vin froid et leurs langues ne sont pas paralysées. Presque tous les jours ils s'envoient de ces boniments à l'oseille peu ordinaires : sale chameau, vieille peau de lapin etc. Aujourd'hui en rentrant j'ai vu la femme dans le coin de la fenêtre, le vieux l'avait prise par le collet et cognait ferme. Chaque coup était accompagné ou précédé d'une petite phrase qui assurément n'avait rien d'aimable, la femme se défendait, jusqu'à ce que le bonhomme essoufflé ait quitté la cuisine pour aller soupirer après son chef-d'œuvre dans la pièce à côté. Je ne me suis point extasié devant le spectacle, je suis passé inaperçu et ai été observer de plus loin ; mais je me disais : « Tout de même voilà des gens qui certainement se sont trop aimés dans le temps, car ayant été prodigues d'amour, ils ont dû tout le dépenser et il ne leur reste pour leurs vieux ans, que la haine ». Et pourtant ils couchent ensemble ! Et redeviennent heureux quand ils dorment tous les deux, je dis tous les deux car si l'un veille, il veille pour maudire l'autre.

Que penses-tu de mon histoire, Ninou chérie ? Et de mon thème : le trop aimé, pour se mépriser après ? Penses-tu que la même catastrophe puisse jamais nous arriver ? Si tu avais été là à ce moment comme avec délices je t'aurais embrassée, au milieu de la cour devant la fenêtre et quel beau contraste cela aurait fait. ...

The 19 th of april 1916. (four hour and half).

... Ta lettre d'aujourd'hui n'est pas encore arrivée. Celle d'hier me disait ton chagrin d'avoir pensé que pendant ma permission quelque chose m'avait peiné. J'aurais pu le taire, mais est-il possible de cacher à sa petite femme le moindre de ses sentiments, la plus petite de ses émotions, ces sentiments, ces émotions ne sont-ils pas partagés d'avance ? Eh bien admettons que nous n'ayons rien dit, rien pensé et revenons à cet espoir, à ce courage qui semble vouloir nous quitter par moments. A la cuisine, à la chambre, à la table comme au lit, ne pensons qu'aux douces journées vécues ensemble et aux plus douces encore qui doivent revenir, veux-tu ? Matériellement nous ne souffrons ni l'un ni l'autre, refaisons-nous le moral. ...

Le 20 avril 1916. (Carte : Glorieuses Pâques) ...

Le 20 avril 1916. (*Carte : Pour vous, fiers soldats du front, cet œuf va partir - Par l'âme du drapeau, j'ai voulu le bénir.*)



Mon cher Léopold.

Casse cet œuf, tu le trouveras rempli des meilleurs baisers de ton papa chéri.

Augustin.

Le 20 avril 1916. (*Carte : Joyeuses Pâques*)

Mon cher Raymond.

Que les petits poussins perchés sur l'aéroplane¹⁰ t'apportent les doux baisers que ton papatou t'envoie pour Pâques.

Augustin.

(20 avril 1916. Manque carte postale de Léopold à son père)

Le 20 avril 1916. (*Carte postale de Raymond que son père a conservée : de part et d'autre d'un drapeau une petite fille en Alsacienne et un petit garçon en Turco - « Soldats de la victoire ; nous vous donnons ces fleurs. Pour que tous les vainqueurs. Puissent fêter la gloire ! »*)

Bons baisers de Marvejols. Maman vient de m'acheter un costume et j'en suis bien content.

Raymond.

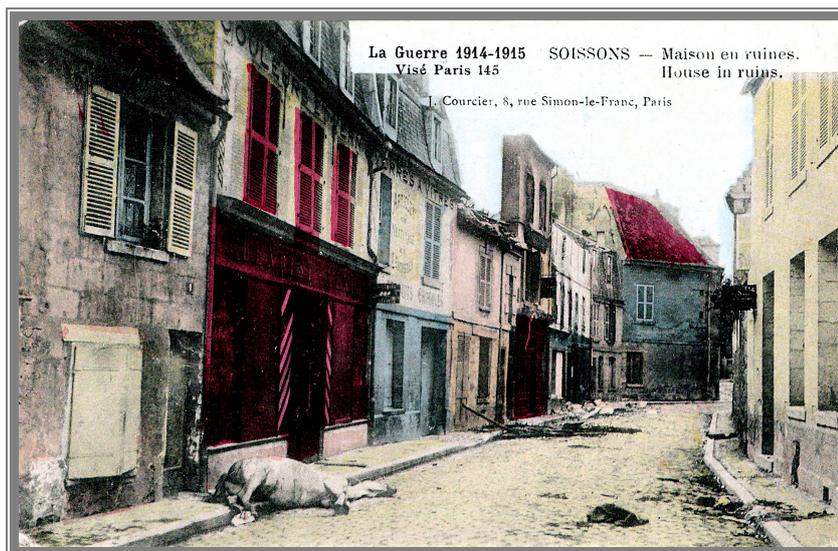
Le 21 avril 1916. (15 heures).

... Cette notice individuelle t'a donc donné beaucoup de mal, pourtant il me semble que j'avais consigné les renseignements sur une feuille contenue dans la grande boîte. ... En 1912, j'avais en effet 11 ans, 8 mois, 8j de service. Je devrais avoir 11, 10 m, 10 j, mais le temps passé, de ma sortie de l'E. N. à ma première nomination m'a été défalqué plus tard. Au 1^{er} janvier 1916, j'avais donc 15 ans 8m, 8j et 2 ans d'E.N. compris dans ces 15 ans. ...

J'ai lu avec grand plaisir tes délicieuses pensées de la 5^{ème} page de ta lettre et je partage ces sentiments. ...

Le 23 avril 1916. (7 heures.) (*Carte postale : Guerre 1914 – 1915 Soissons – Maisons en ruines*)

...



Le 24 avril 1916. (7 heures matin). ...

Le 25 avril 1916.

(Augustin s'explique avec le capitaine Lapisse)

¹⁰ L'aéroplane est un jouet en bois.

... Contrairement à mes désirs, je ne ferai pas encore la longue lettre promise car j'ai été à S... (*Soissons*) hier, j'en suis revenu vers 6 heures. ... Enfin je vais tout de même te dire que j'y suis allé exprès à S... pour voir le capitaine et lui causer de la situation. J'ai été très satisfait de ses réponses et ai pu constater que pas plus, lorsqu'il m'a relevé du bureau que maintenant, je n'ai subi une punition. Pour moi c'est principalement ce que je voulais savoir, car je ne voyais que j'ai pu quelques moments démériter.

Je lui ai posé la question de cette façon : « Mon capitaine, je voudrais vous demander quels sont les motifs qui vous ont obligé à prendre contre moi les mesures que vous avez prises ? Quelles mesures ? Vous m'avez enlevé de la cuisine pour me mettre au bureau, vous me relevez du bureau pour me mettre conducteur et sous peu, je vais être relevé de conducteur pour aller aux pièces ». Il m'a dit : « Je vous ai relevé de la cuisine parce que je savais très bien que le métier ne vous plaisait pas. Je le savais par vous-même, par vos camarades et par même des personnes étrangères. Je savais même qu'à ce sujet vous étiez en désaccord avec votre famille et que souvent vous aviez considéré que vous étiez déplacé en restant là. Alors je vous ai mis au bureau. Mais d'après le règlement je ne puis laisser un secrétaire perpétuellement au fourrier et la preuve c'est que je vous ai remplacé par Joubert et qu'à son tour, j'ai aussi relevé Joubert (c'est le jeune instituteur qui m'avait succédé). Maintenant vous subissez un tour de rôle. La mesure que je prends ne s'applique pas seulement à vous puisque je relève Sévène alors que ses parents ont comblé les miens de cadeaux pour que je le laisse là et je n'aime pas les cadeaux.

Je relève un tel, un tel etc. qui sont depuis le début mais je dois relever tous ceux qui n'ont pas 3 enfants où qui ont passé à l'arrière plus de temps qu'en ligne. D'ailleurs a-t-il ajouté, la mesure n'est que provisoire. Nous allons passer un mois au repos, nous reviendrons un mois à S... où nous sommes très tranquilles et après nous verrons. On trouvera autre chose. Je sais m'a-t-il dit quelle est votre situation, les pertes que vous avez eues et ne croyez pas, que c'est parce que vous êtes instituteur que je vous relève, je n'ai pas de grief contre vous, mais j'estime que vous n'êtes pas à votre place en conduisant un mulet. ...

Le 26 avril 1916. (*Carte : Anniversaire*)

Ma chérie.

11 ans se sont écoulés depuis le jour où nous nous disions : « Demain nous nous appartiendrons pour toujours l'un à l'autre. Demain nous connaissons les douceurs de ce grand mot : BONHEUR ». Hélas si pendant 11 ans ce bonheur nous a appartenu malgré quelques peines, il nous est maintenant ravi depuis bien des jours. Espérons que notre prochain anniversaire sera tout autre que celui-ci, en attendant je rêverai à toi demain, regrettant de ne pouvoir te serrer dans mes bras comme à cet ancien jour d'amour.

Bons baisers.

Augustin.

Le 26 avril 1916. ...

Le 29 avril 1916.

... je constate que tu ne tiens nullement à suivre l'exemple des deux vieux dont je t'ai parlé ! Eh bien, je crois assez inutile d'ajouter que je suis de ton avis et mon seul désir est de revenir bientôt près de toi pour revivre les jours heureux de jadis et prodiguer encore nos douces caresses avec l'espoir qu'on ne les épuisera jamais. Si d'autres, telles les deux dont tu me parles, oublient aussi facilement leurs sentiments, c'est leur affaire, nous n'en arriverons sans doute pas à un tel égoïsme. Et ces deux ne sont pas seules.

A B... (*Berzy-le-Sec*) où nous étions il y en avait deux en particulier qui aussi avaient leurs hommes à la guerre. Elles chantaient toute la journée ou passaient le temps à écouter les propos des soldats, le soir chacune couchait avec son chacun et ne rougissaient ni l'une ni l'autre pour raconter le lendemain à qui voulait les entendre, ce qu'elles faisaient pendant la nuit. Et dire que toutes deux sont mères de famille. Heureusement elles sont encore la minorité, mais il n'en est pas moins honteux de voir une telle vie et les maris qui depuis longtemps s'exposent, aux coups de l'ennemi et souffrent pour leur famille sont quelquefois bien mal payés de leur sacrifice.

... Nous avons quitté B... avant-hier au soir, vers 8 heures du soir nous sommes revenus à Grand-R... (*Grand Rozoy*) où nous avons déjà été. Je crois bien que nous n'allons pas longtemps rester là ...

J'ai vu hier au soir MM Vayron, Rigal, Renoir de Nasbinals, Mr Couderc, nous avons vidé ensemble une bouteille. Je n'avais pu les rencontrer avant puisque le régiment était en ligne. ...

Ci-joint une pensée cueillie pour toi le 27.

Le 29 avril 1916.

Mon cher Léopold.

Je suis ravi de ta petite lettre du 21. Je vois que tu t'occupes beaucoup pour faire plaisir à la maman. En échange, elle t'a payé un joli costume. ...

Voilà les vacances finies, vous en avez profité au moins, maintenant il faudra travailler un peu mais après la classe vous prendrez la maman et irez souvent faire la dînette sur l'herbe.

Affectueux baisers papa.

Astruc.

Le 29 avril 1916.

Mon cher Raymond.

Dans ta longue lettre du 21 tu me racontais ton voyage à Marvejols. Je vois que ce voyage t'a vivement intéressé, mais par moment lorsque le froid se faisait sentir, il était pourtant peu agréable. Heureusement un bon dîner dans les assiettes un "peu trop sales" de l'hôtel Gaillard vous a remis d'aplomb. ... Enfin l'essentiel est d'avoir ramené un costume est avec ça tant pis pour les sous de la maman, vous payerez maintenant en étant bien obéissants.

J'ai voulu prendre les 10 000 baisers que tu m'envoyais mais je me suis arrêté à 9 999^e, j'étais fatigué.

Moi je t'en envoie un bien gros. Tu en feras un gros à la petite cousine si elle est revenue.

Ton Papatou.

Astruc.

Le 30 avril 1916. ...

Le 1^{er} mai 1916. ...

Le 2 mai 1916. ...

Dans la Marne

Le 3 mai 1916.

... J'ai été un peu avare de nouvelles ces jours-ci et je comprends que ce n'est pas fait pour te satisfaire. Je serai plus proluxe aujourd'hui. Je reprends mon emploi du temps au 27, jour de notre départ de B... le Sec (*Berzy le Sec*) pour aller au repos. C'était vers huit heures ½ du soir, il faisait un temps lourd, un peu chaud, heureusement nous n'avions qu'une douzaine de km pour arriver à G... R... (*Grand Rozoy*) où nous devons rester un mois. ... nous sommes arrivés à 1 heure du matin et qu'avant que nous ayons eu arrangé un coin pour coucher ou cassé un peu la croûte il était bien tard, on s'est peu reposé.

Le lendemain on n'a pas fait grand travail. Un peu de nettoyage, puis avec un sergent nous nous sommes fait, dans la vieille maison où nous étions, une petite chambre avec du grillage comme pour une cage à lapin. On s'est monté un lit en fil de fer et nous commençons à nous bien trouver. Nous n'y sommes restés que deux jours. Le 29 au soir à 9 heures on nous annonçait que nous partions le lendemain matin à 5 heures, les Cies en autobus et nous à pied (45 km). Cela n'était pas fait pour nous faire sourire car on sait ce que signifient souvent ces départs précipités.

Le 30 nous étions donc de nouveau en route mais au lieu de faire les 45 km annoncés, nous en avons fait 18 jusqu'au village de X... (*Bouvancourt*)¹¹ ... je n'étais ce jour-là pas fatigué et la preuve c'est qu'aussitôt après avoir dîné, avec un camarade de la Canourgue, nous avons demandé au lieutenant l'autorisation d'aller jusqu'au village voisin voir des amis. On nous avait dit qu'il y avait le 322^e où sont Hugonnet l'instituteur (gendre de Mr Salomon¹²) et l'ami Prouhèze, mais cela ne s'est pas trouvé vrai. ...

Le 1^{er} à 5 heures de matin nouveau départ pour Y... où nous sommes. 25 km, une chaleur assommante, une poussière épaisse tout le long de la route, des pauses assez espacées et assez courtes. Nous étions tous fatigués ce jour-là. Heureusement on avait les bidons pleins et la musette garnie, car nous n'avions rien touché de l'ordinaire.

Nous sommes assez tranquilles ici. Le régiment est venu pour faire des travaux de défense et non pour combattre. Les mitrailleurs¹³, nous assurons le service de garde et de propreté en ville. ... Le village est assez petit, les environs n'ont rien de particulier.

Avec Lafon mon successeur à la cuisine nous sommes dans un pré à l'ombre, on vient de faire la sieste et tous deux maintenant nous écrivons sur le genou ce qui explique ma mauvaise écriture. Tous les jours nous venons faire un tour après dîner dans les arbres. ...

¹¹ Bouvancourt (Marne) - voir lettre du 4/05.

¹² Inscrit par Honorine.

¹³ Augustin en fait partie.

Melle l'institutrice de la Briqueterie m'a écrit pendant qu'elle était chez elle en vacances, elle me chargeait de te transmettre un affectueux bonjour de ses parents et son bon souvenir. ...

Le 4 mai 1916.

... Hier j'ai oublié une chose, tu liras X=Ylfezmxlfig (*Bouvancourt*) B= ...

Le 4 mai 1916. (Carte : Dans la tranchée).

Mon cher Léopold.

Ta lettre du 28 était bien gentille mais pour toi aussi la gronderie était de trop. Enfin je suis heureux que vous me l'ayez racontée: "Faute avouée est à moitié pardonnée", et la maman sans doute a pardonné tout à fait. Maintenant il faut être sage, surtout quand on fait la 1^{ère} communion.

La petite fillette que j'envoie t'apportera mes meilleurs baisers.

Ton papa chéri.

Astruc.

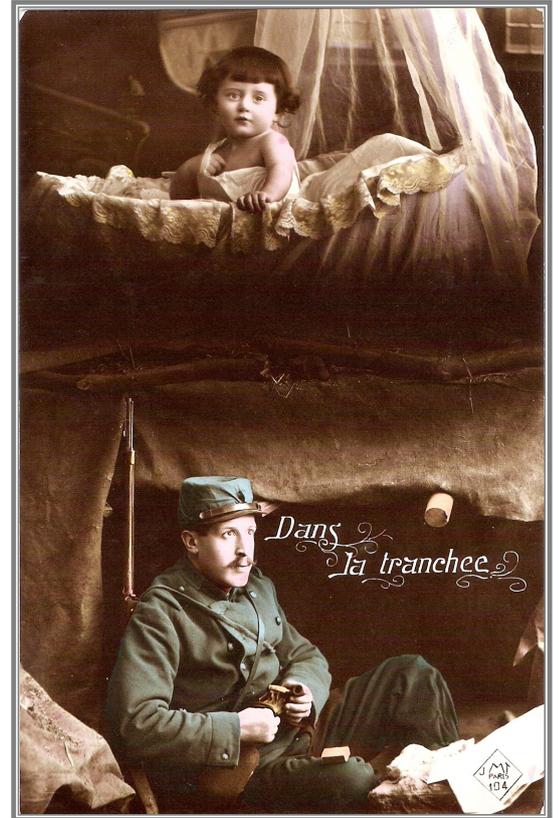
Le 4 mai 1916. (Mêmes personnages que la C. p. précédente mais avec des poses différentes)

Mon cher Raymond.

J'ai été bien content de ta lettre du 28. Je suis heureux que ces dents aient un peu passé. Le compte rendu de ta promenade au lac¹⁴ m'a intéressé aussi, mais de t'être fait grondé par la maman, cela m'a moins plu. Il ne faudra plus se faire gonder. Je t'envoie une petite Jeannette, il faudra être sage comme elle.

Ton papatou.

Astruc.



Le 5 mai 1916. (15 heures).

... Je viens de recevoir ta lettre du 2 mai avec ta carte du 1^{er}. Cette carte m'annonce le retour d'Emilie, et pas de Jeanne. Je comprends votre surprise à tous de ne pas avoir reçu cette grosse petite fille qui s'était maintenant si bien habituée à Montgros et qui avait si bien sa place au milieu des nôtres. Pour moi j'aurais été heureux de la voir revenir avec Emilie et je pensais que quoi qu'il advienne elle continuerait par son gracieux petit sourire et ses gentilles caresses à distraire petits et grands. J'ose espérer que son absence ne sera pas trop de longue durée et qu'à mon retour, je retrouverai le petit trio qui désormais ne doit faire qu'une famille. ...

P.S. Je ne sais plus si je t'ai dit que Mr Renoir était parti comme boulanger, mais tu dois déjà le savoir.

Le 6 mai 1916.

... Hier au soir nous avons eu une violente bourrasque qui a enlevé un ballon captif à côté de nous. Le ballon était monté par deux aéroliers. Il s'est allé vers les lignes boches poussé par le grand vent on l'a canonné pendant assez longtemps, mais nous l'avons ensuite perdu de vue dans les nuages et ignorons ce qu'il est devenu.

J'ai reçu hier ta lettre, la photo-carte. J'ai oublié de t'en accuser réception. Cette carte ne me plaît qu'à demi et je crois que si nous avons encore des photos à faire, ce ne sera pas par Mme G.... qui les fera. Nous ne sommes bien ni les uns ni les autres. Tu serais, toi-même assez bien mais tes cheveux ainsi tournés ne me plaisent pas du tout, Léopold et Raymond ont assez la pose de leur âge, mais moi j'ai l'air tout "bêta" et d'ailleurs ce n'est pas au point. A ta place j'aurais refusé les cartes. Cela (*fait*) deux fois que nous sommes mal et une fois (vous trois) où vous étiez on ne peut plus mal. Des photos comme celle là me dégoûtent. ...

Le 7 mai 1916. (15 heures).

(Un dimanche ordinaire au repos)

La journée m'a parue interminable aujourd'hui dimanche. Le matin petits soins de toilette, barbe, coup de brosse etc., c'était l'affaire d'une heure. Rien jusqu'à 10 heures ½. A 10 h ½ soupe. A 11 heures

¹⁴ Lac des Saliens.

Victor m'a dit : « Si on se payait aujourd'hui une bonne bouteille avec un biscuit, cela ferait notre dessert ». Soit ai-je répondu. Nous sortions pour mettre à exécution notre projet lorsque nous nous sommes heurtés au caporal qui nous a dit : « Allons voir comment le patron se dém... ène ? C'est lui qui dit la messe maintenant ». En effet le capiston a rapporté la messe de permission et c'était la première fois qu'il la disait ici. A titre de curiosité, nous avons été voir quelles grimaces il faisait. Pour ne point être injuste, je dirais qu'il s'en est très bien tiré et comme tous ces gens ont la dissimulation facile il s'en est suivi que dans l'exercice de ses fonctions "pieuses" rien du tout de ce qu'il a de "mondain" n'a paru. Tout de même je pensais : ce n'est pas lui qui me confessa. Enfin, cela a fait demi heure de passée, il y avait longtemps que je n'avais pas assisté à tant "d'orémus". Après nous avons été boire la bouteille, c'était tout au moins aussi intéressant. Mais après rien de toute la soirée et je me mets à écrire pour faire un peu trêve à mon ennui.

Il devait y avoir concert par la musique à 4 heures, mais il pleut alors on se "pèlera" une heure de plus. J'ai vu tout à l'heure quelques anciens de la 18^e. Rien d'intéressant à part ce que je viens de dire. Pour comble j'ai été privé de lettre aujourd'hui, le journal n'a rien d'extraordinaire. En fin il paraît que le ballon qui s'est évadé avant-hier à été atterrir dans le Pas de Calais. Des deux aéronautes, un seul serait blessé.

Je te quitte donc pour 24 heures, ma chère petite ...

P.S. J'oubliais de te dire que mon rhume va toujours de mieux en mieux.

Le 8 mai 1916.

(Soldats des régions envahies)

... Hier avec Victor nous causions des gens ayant appartenu aux régions envahies. Je connais dans le régiment deux camarades qui sont depuis le début de la guerre sans nouvelles, l'un (jeune homme) de ses parents l'autre de sa femme. Ils ne savent ni l'un ni l'autre si leur famille existe et ignorent tous ce qu'elles ont pu souffrir depuis leur cruelle séparation. Ont-ils le droit de se faire des soucis ces gens qui ne savent rien de tous ceux qu'ils chérissent depuis 21 mois, ceux qui ont laissé leur maison, leurs biens aux mains des Allemands et qui ne les retrouveront peut-être jamais ? Et nous pensons : « Parmi tant de malheureux, parmi tant d'éprouvés nous sommes encore des privilégiés nous qui savons notre famille à l'abri de l'envahisseur, nos maisons en sécurité, nous qui avons la faculté de recevoir chaque jour des nouvelles de nos parents, de nos amis, qui sommes tenus régulièrement au courant de tout ce qui nous intéresse » ! ...

(10 mai 1916 - Carte : S. M. le Roi d'Angleterre - Georges V).

Meilleurs baisers de ton. Augustin. P.S. J'écrirai plus longuement demain.

Le 10 mai 1916. (12 heures).

(Augustin retourne dans une section, la 3^e)

... Hier en effet nous avons changé d'occupation et laissé l'emploi de conducteur pour rentrer à la section. Pourquoi ce changement s'est-il produit ? Je l'ignore. Il y a quelques jours que le capitaine faisait paraître sur son cahier journalier que : "nul ne pouvait prétendre à l'emploi de conducteur s'il n'était pas père de trois enfants au moins". Or nous avons été hier Sévène et moi et autres 4 camarades (dont 3 mariés) remplacés par des mariés sans enfants, ou des jeunes gens. Il y a actuellement sur 26 conducteurs, 16 jeunes gens de la classe 05 à 12. C'est tout simplement idiot et injuste. Mais voilà : « Tel est notre bon plaisir ». Et je reste persuadé que malgré les bonnes paroles de notre chef, c'est un bon tour de Jésuite qu'il nous a joué. Si je savais que la guerre finisse bientôt, au risque de me faire punir et de me faire haïr, je t'assure que j'éclaircirais l'affaire. Mais je préfère attendre un peu plus et voir comment il nous traitera à l'avenir.

Pour l'instant, comme un homme qui a honte de ses actes, comme le coupable qui cherche à fuir ses victimes il évite autant que possible de nous rencontrer et de nous causer. Je mets sur sa conscience toutes les responsabilités qui lui incombent.

Hier donc, nous avons déménagé pour aller rejoindre la section, on a passé à nos successeurs tout ce qui leur revenait et on a pris leurs places. Nous ne sommes plus à la même section avec Victor, lui est à la 1^{ère} moi à la 3^{ème}. Il n'a même plus voulu nous mettre ensemble. ... nous ne couchons plus ensemble et lorsque la Cie sera en ligne nous n'irons pas ensemble. C'est bien ennuyeux car nous () (*nous nous étions*) fait maintenant à finir notre temps ensemble. J'ai encore là de bons camarades et puis, « quand on n'a pas ce que l'on aime... ». ... Le jour où nous irons en ligne, je serai moins à l'abri. A ce point de vu, je suis heureux de te dire que cela ne m'effraye pas du tout et je n'ai rien fait pour y arriver. J'ai patienté pour vous, pour toi et je n'ai pas demandé bien sûr à aller là où je vais aller. ...

Le 10 mai 1916. (16 heures).

... Tu es surprise de ce que le capitaine soit retourné une 3^e fois en permission alors que certains soldats n'y sont pas encore allés pour le 2^e. Evidemment il y a lieu d'être surpris, car d'après le ministre les

officiers n'ont pas plus souvent droit aux permissions que nous. Mais quand ils n'ont pas le droit... ils le prennent. Mr Boulard va partir dans une quinzaine. ...

Le 10 mai 1916.

Mon cher Léopold.

... tu me donnes beaucoup de détails sur ta fameuse journée de dimanche. Je suis heureux que tu te portes bien, la meilleure des preuves c'est que Mr le Curé ne voulait pas croire que tu n'aies pas encore 9 ans. Enfin comme Raymond, je vois que tu as été un bon homme ce jour-là. Et maintenant tu seras un bon petit saint, tu vas désormais être toujours sage, à part quelques petites fautes bien pardonnables d'ailleurs que tu commettras encore presque sûrement. ...

Le 10 mai 1916.

Mon cher Raymond.

... tu me racontes comment tu as fait cette première communion. Avec la petite maman Marinette je vois que vous vous êtes débrouillés. Le couloir tout "noir", le joli "minet" de Mr le Curé, la "grille" du confessionnal, la course matinale du lendemain à Nasbinals, la "pastille" et le bon repas chez Mr Toiron, tout cela est fort intéressant. Je suis heureux que tout ça se soit bien passé et je regrette de n'avoir pu être là-bas à ce moment pour t'acheter quelque chose à cette occasion.

Tu voudrais que je te dise le nom que tu dois donner au petit chien. Mon cher petit je ne sais pas quel nom te donner, j'aime mieux te laisser libre, choisis, avec Léopold, quel nom que ce soit, ce sera toujours bon. ...

Le 11 mai 1916. (16h).

... Les boulangers territoriaux nous ont quittés, Mr Laurent de Mende est parti ce matin à Château Thierry, dernièrement un mitrailleur est allé à Meaux. ...

Le 12 mai 1916.

... Les enfants vont donc être libérés de leurs devoirs religieux. J'en suis bien aise, c'est une délivrance. ...

Ta longue lettre du 9 m'apporte un peu de ton ennui. Tu étais mal disposée ce jour-là, ma lettre en était un peu la cause peut-être ? J'espère que ces mauvais moments ont passé. Avec le peu d'élèves que vous avez, avec les beaux jours il ne faut pas s'ennuyer ni perdre confiance, moi j'espère toujours. Tu as bien fait de me faire deux lettres ce jour-là, quand on a confié ses peines même à un bout de papier qui ne transmet qu'assez tard ta pensée, l'on se sent tout de suite beaucoup mieux.

Le 13 mai 1916. (16 heures).

... Ta gentille carte d'hier a réussi selon tes désirs à me faire «rêve / rêver» un brin la nuit dernière, mais combien le rêve était loin de la réalité. Combien j'aurais préféré à la jeune demoiselle en papier ma petite femme de jadis, mais enfin le souvenir est toujours là et si je pensais en me couchant à une femme, ce n'était pas assurément à la petite en ruban rose. ...

Aujourd'hui temps très pluvieux, il est impossible de sortir, les chemins sont pleins de boue. ...

Le 14 mai 1916. (15 heures)

... Il se confirme que dans une huitaine nous retournerons où nous étions à S... . J'en suis bien aise. ...

Le 15 mai 1916. (20 heures)

... Ces jardins, vraiment te donnent trop de mal et je regrette de plus en plus que tu ne puisses pas faire faire ce travail par quelqu'un. Et quoique fatiguée, dans ton lit, tu ne dormais pas, et songeais à ton Tinou. Peut être que ce soir là aussi je songeais à Ninette, je ne sais pas mais il y a bien des chances, car je ne m'endors pas souvent sans penser à ma petite famille. ...

Je suis heureux de voir que les petits ne sont plus malades et que Léopold est un fort garçon. J'espère qu'il tiendra encore bon, que Raymond le suivra et qu'ainsi toute la famille ira bien Et moi aussi. ...

Comme je te l'annonçais hier nous avons été travailler aujourd'hui. C'était à 3 km environ d'ici, le travail n'était pas pénible, on faisait des abris dans la terre pour mitrailleuses, mais il a plu et le terrain boueux rendait la marche assez pénible. Heureusement la distance n'était pas longue. Une fois là-bas on ne s'est pas mouillé car nous étions sous la terre en train de boiser des galeries-abris. Demain nous y retournons et après demain, puis nous aurons 3 jours de repos. On travaille 4 heures le matin, 4 heures le soir mais tout le travail que nous avons fait dans ces huit heures nous l'aurions fait dans 2, si nous avions voulu. ...

Le 16 mai 1916. (18 heures).

... Aujourd'hui nous avons été encore au travail. Il a fait un temps superbe, presque trop chaud, nous partons à 5 h ½ et rentrons à 5 h du soir, mais nous avons 2 heures ½ à dîner. On ne travaille pas trop, mais on boit bien le bidon de vin que nous prenons. Le soir au retour on a aussi beaucoup plus le goût à boire qu'à manger. A midi on a fait la sieste au milieu d'un pré pas loin de là où nous travaillons. Après dîner l'adjudant nous a apporté nos correspondances là-haut.

Ce soir on a été avec deux ou trois copains boire deux bouteilles de bière avec plaisir. ...

Une petite remarque que j'ai faite en passant devant le cimetière. Dans le coin du cimetière sont enterrés une trentaine de soldats. Ce soir cinq fillettes de 6 à 8 ans avec des râteaux étaient en train d'arranger les tombes des camarades, sur chaque tombe elles avaient apporté des fleurs. Je leur ai dit en passant : « Qui vous a dit de faire ce travail ? » Personne, m'ont-elles répondu, c'est nous qui avons voulu le faire. Et je n'ai pu m'empêcher de penser un moment à la belle action de ces fillettes, superbes, bien mises, qui mettaient tant d'empressement à leur travail. Je les ai félicitées de bon cœur ...

Le 17 mai 1916. (20 heures).

... Me voilà de garde au poste de police de B... (*Bouvancourt*) depuis 7 heures, jusqu'à demain à 7 heures de nouveau. Comme les jours précédents nous avons été au travail ce matin avec les mulets. Tous les jours il y a 12 mulets de service pour porter du matériel (boiseries) d'un entrepôt à l'endroit où nous travaillons. On passe à tour (*de rôle*) pour les conduire. Aujourd'hui j'étais donc conducteur. Le travail n'est pas plus pénible que de faire le terrassier ou de boiser des galeries d'abris, mais il faut marcher davantage. Nous avons fait 3 voyages le matin et 1 l'après midi car nous étions obligés de descendre de bonne heure à cause que nous étions de garde. ...

Le père Sévène a écrit à Victor qu'il avait vu le père Lapisse au sujet de notre relève. Celui-ci n'était pas au courant et lui a promis d'écrire à son fils, mais j'ai peur que cela ne fasse plus de mal que de bien car notre capiston ne veut absolument pas qu'on fasse intervenir qui que se soit pour se faire recommander. Il est vrai qu'il n'est pas question de moi.

René et Aurélien¹⁵ m'ont envoyé une carte aujourd'hui. ...

Je passais tout à l'heure sur la lisière d'un bois, les arbres étaient en feuilles, le sol était tout vert, les oiseaux chantaient dans les branches en dépit du bruit du canon qu'on entendait au loin. Tout souriait par le gai soleil de mai qui inondait la montagne et les fleurs répandaient un doux parfum tout autour de moi. Je pensais aux arbres de chez nous, à l'herbe de l'Aubrac, il me semblait entendre les oiseaux de la Lozère, et respirer l'odeur de nos fleurs. Combien j'aurais été heureux d'éprouver à cet instant, partager avec ma famille toute cette beauté naturelle à l'ombre de ces arbres qui me rappelaient tant de souvenirs !

Le 19 mai 1916. (6 h matin). ...

Le 19 mai 1916. (15 heures).

... Ce soir je suis de nouveau 3^e garde, encore 24 heures sans pouvoir se déchausser. Tout de même j'aime mieux cela que d'aller faire des travaux mêmes peu pénibles par les chaleurs que nous avons. Car il fait rudement chaud. Nos baraquements sont en planches, le soleil les réchauffe de sorte que malgré les fissures, les portes disjointes, il fait très très chaud. A plus forte raison dehors.

J'ai compris par tes lettres du 15 que tu étais chagrinée à cause de mon changement d'occupation. Eh bien il faut faire comme je fais, maintenant accepter la chose telle qu'elle se présente ... et ne crains rien j'aurai toute la patience qui me sera nécessaire pour que tu puisses être tranquille ...

... Voilà ma huitième page remplie. A une autre fois. Mais avant laisse-moi t'envoyer ce soir mes baisers un peu nerveux. ...

Le 20 mai 1916.

... J'ai écrit hier avant d'être de garde, à 7 heures j'étais au poste. Nous avons jusqu'à 10 heures, passé un bon moment à cause d'incidents qui se sont produits. D'abord au poste, les gendarmes nous ont amené un ivrogne. Quelques minutes plus tard, ils en ont amené un autre, mais plus dangereux, il venait d'Afrique où il avait passé 6 ans aux Bat. d'Af.. Il avait mauvaise mine et inspirait une confiance fort relative. Nous avons dû le garder à vue jusqu'à ce qu'il s'est¹⁶ endormi. Un peu plus tard, deux autres nous étaient amenés pour ivresse encore. Ces deux là du 342^e. Leur conversation était fort intéressante et ceux-là n'étaient pas méchants. ... Je reviens encore à l'instant de prendre 2 heures de faction de 11h à 13. ... Avant 1 heure, j'ai passé un bon moment à causer avec les élèves qui entraient en classe. A l'un d'eux j'ai donné

¹⁵ René et Aurélien, 6 et 2 ans, enfants de Onésime Zéphirin Joseph BEYS et de Clémentine CHAGNON.

¹⁶ Textuel.

quelques sous pour aller acheter des pastilles et j'ai fait la distribution avant qu'ils rentrent. Tu vois d'ici, s'ils étaient contents, mais je l'étais peut-être plus qu'eux. L'on a beau se désintéresser du métier il est des moments où l'on est heureux de se souvenir.

Maintenant me voila à l'ombre en attendant de prendre encore une heure ce soir, ... à 7 heures nous serons remplacés. ...

Le 20 mai 1916. (Carte à Léopold : Reims bombardé)

Doux baisers de ton cher papa.

Augustin

Le 22 mai 1916. (5 heures). ...

Le 22 mai 1916. (22 heures).

... La matinée d'hier s'est passée au nettoyage. Avec les travaux, la garde, le service en ville, on ne se passe que de temps en temps un peu d'eau sur la figure. Hier j'en ai donc fait un peu plus, après 11 heures, c'est dire après la soupe nous étions trois ou quatre qui avons dit : « Si nous allions nous reposer à l'ombre des bois cela vaudra autant que de rester dans le village.

... En attendant les lettres nous avons été boire une bouteille de bière, nous en avons mis une autre dans le bidon et nous sommes partis à l'ombre des arbres. Nous avons d'abord fait une bonne manille sur l'herbe, puis nous avons bu la bière puis on a fait un somme. Nous sommes rentés vers 4 heures ½ comme le concert donné par la musique finissait. Aussitôt après il y avait la soupe. ...

Ce matin ... Nous sommes partis à 5 heures ½ pour aller au travail. Il faisait très chaud, ou du moins la journée s'annonçait très chaude. Nous avons fait une bonne matinée, car nous disions : « Ainsi ce soir nous aurons moins de travail à faire. On a mouillé la chemise à sortir de la terre. ...

A 11 heures juste le capitaine envoie 4 permissionnaires arrivés ce matin avec un peu de retard et, pour les punir, il les a envoyés nous relever. Avec 3 autres camarades nous sommes donc repartis pour B...t (*Bouvancourt*) au plus fort de la chaleur. A 1 heure ½ théorie, nettoyage des mitrailleuses jusqu'à 4 heures, puis nous avons mis des cartouches dans des bandes vides, à 5 heures soupe. Puis nous avons monté nos sacs pour les faire prendre aux voitures qui partent demain matin pour S... (*Soissons*) à 3 heures.

Puis ... on est venu me dire : « Il faut aller coucher à la gare du Decauville. Il y a tous les jours des wagons à décharger ou à charger. Pour ce travail il y a des équipes de jour et des équipes de nuit. Il a donc fallu aller à la gare ... Aussitôt arrivés (nous sommes quatre) nous avons déchargé deux wagons de piquets pour abris, les wagons sont évidemment bien plus petits que les wagons ordinaires mais il y a encore pas mal de poids. Maintenant nous allons coucher ici en cas où il y aurait autre chose, mais il est probable qu'il n'y aura rien. ...

Demain matin nous rentrerons à B...t vers 6 heures ½. Les conducteurs partent demain. Nous, nous partirons après demain, en autobus. J'aime mieux faire la route ainsi qu'à pied. Nous retournons en S... en V... donc pas de mauvais sang à se faire. ...

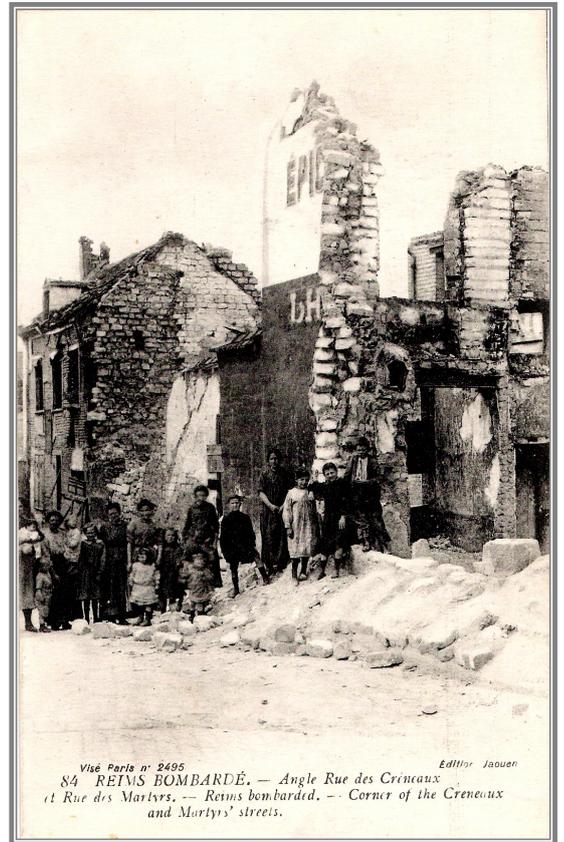
Le 24 mai 1916.

... Je viens de passer la soirée avec Louis Toiron. Nous allons bien tous les deux, malheureusement, je quitte ces amis demain pour aller non loin d'ici. J'espère qu'on aura l'occasion de se revoir. ...

Le 24 mai 1916. (15 heures).

... Dans ma dernière lettre je te disais que j'allais passer ma nuit du 22 au 23 à la petite gare Decauville. ... (*Le lendemain nous*) sommes descendus à notre cantonnement. Comme nous avions passé plusieurs jours au travail, avec la poussière ou la terre et que la plupart du temps nous ne pouvions même pas nous débarbouiller le matin avant de partir, j'ai résolu d'aller me nettoyer un brin. Je suis parti dans un bois en face B...t (*Bouvancourt*) à la recherche d'un ruisseau que j'ai trouvé.

Je me suis mis en costume d'Adam et j'ai fait toilette comme il faut. Si Ninou m'avait vu ! Mais j'étais à l'abri des regards indiscrets.



Visé Paris n° 2495
84 REIMS BOMBARDÉ. — Angle Rue des Créneaux
(1 Rue des Martyrs. — Reims bombardé. — Corner of the Creneaux
and Martyrs' streets. EdW. Jaquer

Je rentrais au cantonnement lorsque le capitaine a annoncé, que contrairement aux ordres reçus la veille au lieu de partir le 24 comme cela avait été annoncé nous ne partirions que le 26 et qu'au lieu d'aller à S...s (*Soissons*) comme cela avait d'abord été fixé nous irions en réserve à 6 km environ en arrière de S... (*Soissons*) à V... (*Vauxbuin*). Mais voilà que nos conducteurs étaient partis le matin à 3 heures dans la direction primitivement fixée. Il fallait les avertir du changement d'itinéraire. Le capitaine a dit : « Il faudrait trouver quelqu'un qui aille à bicyclette rejoindre les conducteurs ». Tout de suite j'ai répondu : « Si vous voulez j'irai ». Je vais t'expliquer tout de suite pourquoi j'ai été volontaire.

En restant à B...t (*Bouvancourt*) il fallait continuer le service en ville, de garde, être tout le temps sur le qui vive pour les théories, exercices, corvées.

Je serais parti, il est vrai en autobus, mais avec la poussière des routes, quand on songe qu'il y aura 50 autobus l'un derrière l'autre tu comprends que le plaisir est loin d'être agréable. En partant, je faisais d'abord la route à bicyclette, je marchais comme je voulais, je m'arrêtais quand je voulais, je me reposais quand je trouvais une ombre qui me plaise, j'étais seul, donc j'étais mon maître. J'ai donc préféré être seul. Je suis parti à midi, j'avais 25 km à faire pour rejoindre les camarades à L... (*Lhuys*) en passant par F... (*Fismes*). D'où je t'ai apporté la broche. A F... (*Fismes*) j'ai rencontré un camarade, nous avons passé une heure ½ ensemble, le temps de bien se reposer. A 3 heures moins le quart j'étais rendu et je n'étais pas en retard, puisqu'on m'avait donné jusqu'au lendemain à 3 heures de matin.

Je n'étais pas fatigué, pourtant je portais sur la bécane : ma couverture, ma toile de tente, ma carabine, ma musette, mon bidon plein, un colis pour Sévène et les lettres de tous les conducteurs avec ma capote. Je ne compte pas mon équipement avec les cartouches que j'avais sur moi. Mais la route était bonne et le plaisir que j'éprouvais à me voir indépendant de tout, faisait que je ne m'apercevais pas du chemin.

A L... (*Lhuys*) nous avons causé un brin avec les copains, puis on a soupé, puis nous avons été boire le café chez une bonne femme qui a bien voulu nous le faire et puis sur la paille avec les brebis jusqu'à 4 heures que nous nous sommes levés pour partir à 5 heures. Il a fait très beau le matin, un peu chaud après, mais comme je suivais les détachements j'avais souvent l'occasion de faire des pauses pour les attendre. Nous allons ce soir coucher à V... (*Vauxbuin*). Il nous reste 5 km à faire, mais comme pour passer à un certain endroit on peut être vu des boches, nous nous sommes arrêtés le long de la route à l'ombre, près d'une ferme et nous restons là jusqu'à la tombée de la nuit. Nous rentrerons tout à l'heure quand il n'y aura plus danger. Nous sommes là depuis 11 heures. Nous avons dîné sur l'herbe, bu la bière que nous avons trouvé dans la ferme et pendant qu'on fait le souper, j'écris dans la maison même sur une table où je puis à l'aise raconter ma petite histoire. Nous allons donc à V... et non aux tranchées, nous pensons passer là le mois que nous devons faire à S... (*Soissons*). Pourquoi ? Parce que le 80^e a 3 Cies de mitrailleuses et nous n'en avons que deux. Alors on remplace la notre par une du 80 qui n'y est pas encore allée. Nous ferons donc des théories, des exercices et ce sera tout. Après ce mois, le capitaine compte retourner à Villeneuve. En attendant la guerre continue toujours.

... Je t'envoie un Myosotis et une pensée qu'on m'a donnés à F... (*Fismes*) en passant. ...

Ci-joint un bout de journal¹⁷ à conserver.

Dans l'Aisne

Le 25 mai 1916.

... Hier nous avons donc passé l'après midi dans la petite ferme dont je te parlais sur la route nationale de S... (*Soissons*) à B... (*Buzancy*) et non loin de ce dernier village. La soirée a été assez longue parce que, à cause de l'orage, nous ne pouvions nous étendre à l'aise comme nous l'avions espéré le matin. J'ai passé un moment avec les enfants de la ferme, deux petits garçons un peu plus jeunes que les nôtres, mais bien moins sages. Comme chez nous le papa est à la guerre, la maman est à peu près une autre Ninou, ce qui fait qu'à un moment donné comme je causais à cette dame dans la cour pendant que les deux gosses me tiraillaient la main, ou le pantalon, j'ai pu dire aux camarades : « Voyez, les amis, je vous présente ma famille ». Et de fait ce n'était pas la réalité, c'était bien l'image et si en riant, je lançais cette plaisanterie, il n'est pas moins vrai qu'elle m'était bien inspirée par le souvenir qui se présentait à mon esprit. Toute la soirée ces enfants m'ont couru après, mais comme je te l'ai dit, l'un d'eux m'était peu sympathique, le grand, car il était trop méchant envers son jeune frère. Il lui faisait misère sur misère. La mère me disait : « Si vous saviez qu'il me donne de la peine ce gamin-là, comme son père manque ! etc. Je ne disais rien mais je pensais : Si celui là était à Montgros même que le "père" n'y soit pas on ne supporterait pas tant de tracasseries. Faiblesse de mère peut-être, mais faiblesse coupable. Conclusion : je me plaisais à comparer dans ma pensée ces deux tapageurs au caractère batailleur, à l'esprit vindicatif, désordonnés jusqu'à être fort

¹⁷ Vraisemblablement Samedi 20 mai 1916 – Le serment de la victoire doit être un serment d'action par A. AULARD.

sales, grossiers même envers leur maman et nos deux gentils garçons aimables, polis, aimant à faire plaisir, repentant jusqu'aux larmes quand ils ont fait une petite sottise et je disais : « tout de même je préfère les miens !

Nous devons partir à 8 heures du soir. Faute d'entente entre le sous-off et le caporal nous ne sommes partis qu'à minuit. Nous avons passé le temps à la lisière du bois sur les caisses de mitrailleuses à bavarder, fumer, dormir.

Nous sommes arrivés à V... (Vauxbuin) à 1 heure du matin. Nous avons couché sur le pavé d'une étable. Ce matin j'avais les reins un peu brisés. Ce soir nous serons mieux car nous aurons le cantonnement de la Cie qui nous fait place. Il y a là des châlits en fil de fer, des paillasses et nous aurons à notre disposition toute une grande maison.

Le pays est très coquet ici et très riche. Chaque maison est une petite villa, avec parc, jardin, tonnelles etc. Dans la ferme où nous avons passé la nuit c'est superbe, c'est très vaste, d'abord avec toutes les dépendances bien organisées et bien tenues. Tout un petit village, maison d'habitation, écuries, remises, buanderie, forge, hangars. Toute une usine : machines agricoles de toute espèce, moteurs pour actionner toutes les machines fixes, batteuse, lieuse, concasseur etc., appareil producteur d'électricité, pompes.

Derrière la maison un vaste enclos, avec un grand bassin d'un hectomètre carré de surface, allées, bosquets, fleurs, fruits etc. Et dire que c'est délaissé et que c'est beau. Qu'est-ce que cela devait être avant !

Ce matin j'ai fait avec délices le tour de tout et je prenais plaisir à vivre un instant parmi les roses, les pivoines, les bleuets, les tulipes et autres fleurs innombrables qui en dépit de la tristesse occasionnée par la guerre font trêve à leur délaissement pour répandre autour d'elles leur suave parfum, la pureté de leurs coloris, la gaîté du printemps et à chaque visite quelque oubli de quelques souffrances !

Je crois que nous serons bien ici, le village¹⁸ me plait.

... Je t'envoie 4 cartes du front, deux seulement sont intéressantes car elles te permettront de reconnaître quelques endroits où je suis passé.

... Hier : L = Osfrh : (*Lhuys*). V = Ezfeyfrm : (*Vauxbuin*). Aujourd'hui : B = Yfhzmxh : (*Busancy- en réalité Buzancy*).

Le 27 mai 1916. (8 heures).

... Hier la journée s'est déroulée en douce à ne rien faire que manger, dormir, se promener dans le parc. Car il faut que je te dise que nous ne sommes plus dans la grande ferme dont je t'ai parlé et où nous avons passé une nuit, mais nous n'avons pas perdu au change. Nous habitons dans une maison appartenant à un baron ou comte de je ne sais quoi, une véritable villa. D'ailleurs toutes les maisons ici sont des villas maisons comme des châteaux très coquets, cour, jardin, parc, fontaines, arbres partout, lierre ou houblon sur tous les murs à tel point que les fenêtres sont quelquefois cachées, fleurs partout, c'est un petit Nice.

Je n'ai jamais vu un village plus dans la verdure que celui-ci. Pour coucher nous avons une chambre au rez-de-chaussée, dans laquelle l'administration militaire a fait disposer des châlits doubles avec à chacun deux paillasses et l'on s'y trouve très bien, comme dans un lit. Nous avons un réfectoire donc, pendant que tu me crois aux tranchées et que tu te fais du souci à mon sujet, je me trouve confortablement installé comme pour une saison à la campagne. Ces jours-ci nous n'avons rien fait, étant seuls.

La Cie est arrivée hier à 10 heures, nous avons donc maintenant un peu plus de bruit. Et puis à partir de lundi nous allons encore faire les terrassiers par là, aux environs. ...

Le 28 mai 1916. (9 h 30).

... C'est dimanche, je me suis levé à 7 heures, pris le café, fait la barbe, changé de linge, un petit tour de promenade et me voilà à l'écriture. ...

(Augustin retrouve les tranchées)

Le 29 mai 1916.

... Notre séjour à V... (*Vauxbuin*) a été de courte durée. Depuis cette nuit nous sommes aux tranchées, dans le même secteur que nous avons déjà occupé. ... Sois sans inquiétude.

Le 29 mai 1916. (16 heures).

... Nous étions hier au soir tranquillement installés sur l'herbe dans notre beau parc de V... (*Vauxbuin*) à l'ombre des arbres, en train de faire la manille quand un camarade vint nous dire brusquement : « Ce soir nous allons relever aux tranchées ». Nous crûmes d'abord à une farce et continuâmes la partie, mais

¹⁸ Vauxbuin (Aisne), au SE de Soissons.

comme il affirmait toujours nous comprîmes que c'était sérieux. En effet à 4 heures au rapport le capitaine nous annonçait la nouvelle. La soirée se passa à nous préparer au départ tout en récriminant, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Nous étions si bien là-bas et nous comptions tant passer un mois dans ce délicieux paradis. Malgré tout, en dépit de notre colère, nous sommes partis la nuit dernière à 1 heure du matin pour S... (Soissons). Comme ce n'était pas loin le capitaine a jugé qu'il était inutile de faire venir les voitures pour porter nos sacs et, contrairement à l'habitude, c'est nous qui les avons pris. On était assez chargé et arrivé en ligne, nous n'avions pas froid. Heureusement, nous avons un blockhaus pour nous abriter, une vraie chambre souterraine dans laquelle j'ai pu me mettre à l'aise, changer de linge et demi-heure après, j'étais comme avant le départ.

Nous ne sommes pas mal du tout ici, nous prenons la faction à tour de rôle mais comme ça ne "barde" pas, nous sommes tranquilles. En cas de mauvais temps, nous sommes à l'abri et en cas de bombardement, ce qui est excessivement rare nous avons le blockhaus.

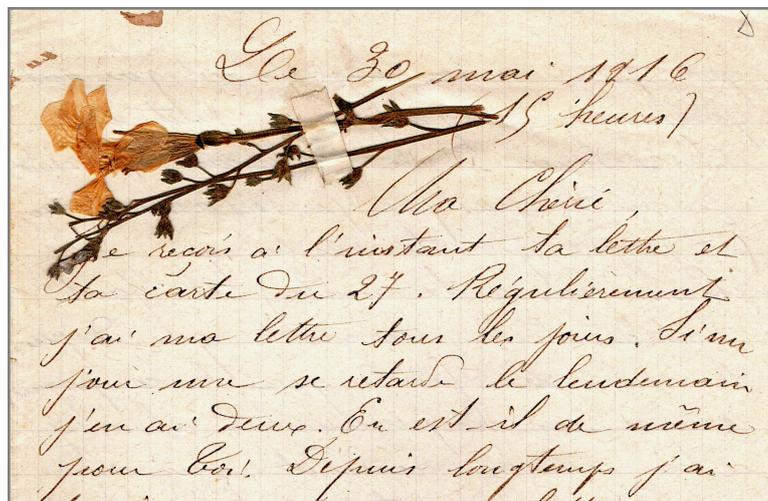
En dehors des heures de faction on lit le journal, ou un bouquin quelconque, on écrit, on fume, on s'amuse à jouer ou on travaille à n'importe quoi. J'ai fait aujourd'hui un briquet à amadou pour moi. Le reste du temps on le passe à dormir. J'ai eu tout à l'heure la visite de Brun Ernest, il n'est pas loin de nous et a promis de revenir ce soir.

Mon impression ? Eh bien se retrouver en 1^{ère} ligne cela m'a d'abord fait une petite émotion, mais cela a été de courte durée et ma foi, je me trouve ici aussi bien qu'ailleurs. Au moins on est ennuyé par personne, il n'y a pas de corvée, on peut se reposer. A tour de rôle nous allons à S... prendre le manger. C'est une promenade et l'on profite de l'occasion pour s'approvisionner. Il est vrai que je n'achète pas grand-chose ces temps ci, sauf du vin, car je reçois assez souvent tes colis. Hier j'ai reçu la saucisse, les fricandeaux et le pâté. Je dois te dire tout de suite que j'ai trouvé ce dernier très bon, bien meilleur que la fouasse. Il y avait si longtemps que je n'en avais pas mangé. Je l'ai fait goûter à mon camarade de la Creuse qui l'a trouvé délicieux (tout ce qui est de Ninou est d'ailleurs délicieux). Je n'ai pas encore goûté aux fricandeaux et à la saucisse, j'en avais encore. ...

Le briquet d'Augustin (ouvert et fermé)



Le 30 mai 1916. (15 heures).



... Dans ta lettre tu dis être tourmentée à cause que je t'avais dit que nous allions retourner aux tranchées. Je ne dis pas que je sois assuré mais (et j'espère que tu sens bien que je ne cherche pas à te mentir) il faut tout de même reconnaître que depuis le mois de février que la compagnie occupe ces emplacements il n'y a eu aucun accident, que nos prédécesseurs y étaient restés huit mois et qu'ils n'avaient eu aucune perte. Donc pas de mauvais sang à se faire. ...

Victor est aux tranchées aussi mais pas au même poste.

J'ai lu ta carte que je renvoie en priant la petite infirmière de t'apporter

mes plus doux baisers. ...

Ci-jointes deux petites fleurs¹⁹ de S... (Soissons). Ce n'est pas pour te rappeler le "forget me not", que je mets un myosotis. Je sais que je n'en ai pas besoin. C'est tout simplement comme Souvenir de Tinou. ...

Le 31 mai 1916. (16 heures).

... Nous sommes toujours bien tranquilles et la vie de tranchée ici n'est pas plus pénible que celle de repos. ...

¹⁹ Les deux petites fleurs sont toujours jointes à la lettre.

Le 1 juin 1916. (16 heures).

... J'ai reçu tes fleurs. Je pense que ma lettre qui en contenait aussi a croisé la tienne en route. Ainsi s'affirme la vérité que nos pensées sont toujours confondues. Et qui plus est, j'ai mis moi aussi du myosotis. Pourrait-on s'oublier après cela ? ...

Le 2 juin 1916. (16 heures).

... Nous avons ce matin changé de poste. Nous sommes mieux que là où nous étions, et plus tranquilles. Nous sommes plus nombreux, par conséquent il y a moins d'heures de faction à prendre. ...

A 10 heures j'ai été prendre la soupe avec les copains à S... (*Soissons*). J'ai revu mon ami Victor. Le père S... (*Sévène*) a parlé au père Lap... (*Lapisse*). Celui-ci aurait écrit à son fils qui a répondu, qu'il prenait la lettre du vieux "en considération". Sans doute je ne compte pas dans ce jeu, mais je le préfère. J'attends de voir ce qu'il fait de Victor. Hier au soir j'ai entendu une petite conversation au sujet de Brun et qui n'était pas en sa faveur. On n'a pas l'air de le gober, on le tient pour un imbécile, un « dégoûtant »! (Il est bien vrai qu'il n'est pas trop propre). C'était Noyer qui lui faisait le portrait. ...

Le 3 juin 1916. (19 heures). ...

Le 4 juin 1916. (19 heures).

... il faut s'habituer à tout : aux rêves, aux déceptions, à la joie comme aux peines. Enfin ne nous plaignons pas encore, nous aurions tort. Si au lieu de la belle maison de V... (*Vauxbuin*) et ses jardins, j'habite une vulgaire habitation sous terre, avec autour les arbres plus ou moins éprouvés par les obus, je ne puis cependant m'y trouver malheureux. Nous avons notre travail. Ce travail n'est pas fatigant, mais il exige quelquefois des heures de veille assez longues. Ainsi hier nous étions 4 de garde de 12 heures à 18 heures. Cela n'était pas pénible, car le jour on est bien au soleil dans la tranchée. Mais nous avons repris de minuit à 6 heures du matin et ça c'était plus ennuyeux. Ce sont les heures les plus pénibles, celles où l'on a le plus sommeil et où l'on a le plus froid. La nuit dernière il faisait assez froid et à cause du brouillard intense il fallait bien être attentif.

Aujourd'hui nous avons eu repos toute la journée, j'en ai profité pour faire un bon somme de midi à 4 heures. Nous venons de souper il y a 1 heure. ...

... nous n'avons ni un obus ni une bombe ni même guère de coups de fusils contre lesquels d'ailleurs on est toujours abrité. ...

Alexis m'a écrit aujourd'hui. Il souffre toujours de ses abcès. Il ne me dit pas grand-chose de son voyage à Paris. Il y a quelque chose de mystérieux dans ce voyage ! ...

Le 5 juin 1916. (15 heures).

... nous avons été de 9 heures à 11 heures travailler à renforcer un abri pour des soldats d'une autre compagnie. Nous n'avons pas fait grand travail, mais par contre nous avons subi une vive fusillade de la mitrailleuse boche. Ils avaient sans doute entendu d'autres travailleurs placés un peu plus loin que nous, aussi ils ne plaignaient pas les cartouches. Heureusement, nous étions nous, bien abrités et en dehors de tout danger. Nous avons continué notre travail bien tranquillement et à 11 heures 1/4 nous étions de retour.

... Durée de notre séjour ici ? 30 jours, nous en avons déjà fait 8. Dangers, peu nombreux, je t'ai déjà indiqué que nous n'avons eu à déplorer aucune perte depuis que nous y sommes et les compagnies non plus depuis le 13 février jour où ont été tués les 4 de la 17^{ème}, parmi lesquels le boulanger de Mende. Tu vois donc que nous sommes tranquilles. Chaque 4 jours nous changeons de poste afin d'établir un roulement pour les 4 sections.

La nourriture est plus ou moins bonne. On dit que les boches serrent la ceinture, mais nous n'en sommes pas loin. On nous donne beaucoup de viande de conserve en boîte (le singe). C'est en réalité du bœuf mais on en a tellement mangé, qu'il répugne maintenant et l'assaisonnement est petit. La soupe seule est assez bonne, les pommes de terre sont mangeables, mais on en donne peu, le macaroni est souvent à l'honneur, les lentilles aussi ces jours-ci, mais ce n'est guère que cuit à l'eau. Le café le matin est imbuvable, c'est seulement ce que nous appelons du "jus de chaussettes".

L'abri est potable, nous avons une salle souterraine de 8 m de long environ sur 2 de large, toute boisée, sauf le plancher. Nous avons 10 lits surélevés de 50 centimètres environ avec de la paille et "quelques poux". On y dort bien. Une partie de la salle sert de salle à manger. Nous avons une table formée de trois longues planches disjointes, propre à peu près comme une cheminée non ramonée, deux bancs pour s'asseoir, notre lampe à pétrole, des pointes pour suspendre nos objets, deux ou trois étagères et voilà tout le confort, car c'est du confort, remarque bien, nous avons souvent été plus mal logés. Comme emploi je suis chargeur, c'est-à-dire que s'il fallait tirer, c'est moi qui passerais les bandes de cartouches dans la mitrailleuse.

(Organisation de la section de mitrailleuses)

Nous avons 4 sections, chaque section a 2 pièces. A chaque pièce il y a deux équipes : un tireur, un chargeur, un aide chargeur et un pourvoyeur qui approvisionne en cartouches. Pour deux équipes, c'est-à-dire pour une pièce il y a un caporal. Et un sergent, pour les deux pièces, c'est-à-dire pour toute la section. Je suis chargeur de la 2^e équipe de la 1^{ère} pièce de la 3^{ème} section. Amuse-toi à débrouiller tout cela. ...

(Commentaires sur le commandement)

Le rapport vient de paraître ... ce qui est plus intéressant ce sont les modifications que notre capiston vient d'apporter dans le personnel de la compagnie. Figure-toi que maintenant il relève le sergent fourrier et fait prendre à chaque sergent à tour de rôle les fonctions du fourrier. Je crois que nous allons rire. Demain c'est un sergent qui ne sait pas écrire un seul mot sans faire des fautes, qui va tenir le bureau. Ce sera du propre Les caporaux des mulets ou des chevaux vont être remplacés à tour de rôle par ceux des pièces, le caporal armurier est relevé, le caporal fourrier, toute la bande quoi ! Dans notre compagnie, nous allons bientôt changer de fonctions chaque fois que le soleil fera une apparition. Avec ça je pense que tout va bien aller maintenant. Personne ne va plus savoir ce qu'il aura à faire, ni comment le faire, personne ne va plus prendre goût à ce qu'il sera appelé à faire n'étant que de passage quelque part, chacun en fera pour s'en tirer. Mais voilà l'esprit de transformation de notre chef sera satisfait. D'ailleurs actuellement tous nous commandent : le commandant, les capitaines des autres compagnies et le nôtre jamais, on dirait qu'il n'est là que pour la forme. Pauvre armée française ! Des caporaux qui ne sont pas fichus d'établir une liste d'hommes de garde, des capitaines qui n'ont d'autorité que pour des choses puérides !

Enfin au milieu de tout ce mouvement je suis heureux de contempler et de penser, en simple spectateur en témoin et finalement je me mets à rire ! ...

Le 6 juin 1916. (14 heures).

... nous avons déménagé encore une fois ce matin. Le déménagement a été vite fait d'ailleurs, car il consistait simplement à transporter notre sac de là où nous étions, à 500 m plus loin. Ici nous sommes dans une maison, une ancienne brasserie, nous sommes donc à l'abri du temps et en cas de bombardement, il y a des caves très résistantes. ... Ce soir j'aurai un sommier pour coucher, mais je ne vais pas en profiter, car je vais être de service dans un poste de mitrailleuses. Le poste n'a rien d'ennuyeux. Si je n'y allais pas, il faudrait que j'aie travailler la moitié de la nuit et l'un n'est pas plus intéressant que l'autre. Demain matin à 6 heures je serai de nouveau ici et pourrai dormir sur mon sommier le temps que je voudrai.

Je ne vais pas, je pense m'ennuyer ici, il y a avec nous la 18^e où il me reste encore quelques amis que j'ai vus ce matin et le séjour est assez agréable. Nous sommes là pour 2 jours seulement et après nous irons occuper un autre poste, à 40 m environ. Tu vois que nous n'aurons guère le temps de nous ennuyer à chaque endroit, puisque nous changeons assez souvent. ...

A Verdun nos soldats sont obligés de faire des prodiges de valeur pour résister, sans compter d'avancer. Les Italiens ne peuvent plus maîtriser les Autrichiens, les Russes ne font plus grand-chose, les Anglais reçoivent la pile sur mer, la question des Balkans se complique de plus en plus à tel point, que la Grèce nous berne toujours et je ne désespère point de ne pas la voir lutter contre nous. La Roumanie, la Hollande envoient à l'Allemagne tout ce dont elle a besoin. Alors qu'advient-il de tout cela ?

L'héroïsme du soldat est sans bornes mais malgré toute la confiance qu'on doit garder quand même jusqu'à la fin, combien de choses obscures nous apparaissent à côté et souvent le doute est encore la meilleure conclusion à toutes nos pensées. Pour moi je ne voudrais pas voir mon pays battu, je voudrais que nos ennemis nous payent ce que leur injustice, leur insolence, leur force brutale nous a fait souffrir. D'autres pensent comme moi mais combien hélas ont travaillé à obtenir un résultat contraire ! C'est désolant !

Je finis, car mes critiques sont ici presque déplacées, il vaut mieux se taire. ...

Le 7 juin 1916. (14 heures).

... J'ai été témoin de l'envoi par une femme à son mari de quelques pensées. Elle mettait dans ses lettres les pensées qui avaient la plus longue ... suite. Comme on lui demandait les raisons de ce choix elle nous expliqua que lorsque son mari lui en envoyait il coupait précisément la queue à toutes les fleurs. Ainsi l'envoi devenait énigmatique, mais tous deux se comprenaient. Comprendras-tu aussi, j'en doute. Je ne puis cependant te donner la clé dans cette lettre. Ce sera pour une autre fois. ...

... il me semble que tu me "charries" un peu à propos de Melle Auvergniot. Je veux bien être avec cette demoiselle "deux bons amis" comme tu me le dis et je veux bien aussi avoir envoyé les "douces paroles de consolation" que demandait sa carte (remarque, que je cite les morceaux de phrases contenues dans ta lettre). Mais je ne voudrais pas quand même paraître trop "ami" ou trop "consolateur". Il y a une différence entre : vivre dans l'amitié et aimer entre consoler et partager la douleur. Et je ne voudrais pas que tu puisses croire qu'un entre les deux.... non il ne balance pas. ...

Le 7 juin 1916. (*Carte à Léopold : Courage Dévouement*)

Affectueux baisers de ton papa et bonne santé et jusqu'à mon retour.



Le 7 juin 1916. (*Carte : un poilu se servant à boire*)

J'embrasse bien fort mon petit Raymond, soit toujours bon "diablou" mais il ne faut pas que cela empêche d'être sage. ...

Le 8 juin 1916. (13 h).

... Depuis hier peu de choses à dire sur ma vie de misère. Tout hier j'ai eu repos, ... j'ai été au lit de bonne heure et j'ai bien dormi. J'ai seulement rêvé que je tuais des "totos" (poux) gros comme des haricots. Heureusement cela n'a été qu'un rêve. Les "totos" ne m'ont pas empêché de dormir. ... Après avoir pris le café et fait un brin de toilette nous sommes partis occuper une autre position, non loin de là où nous étions. Ici nous sommes encore dans la terre, nous couchons sur nos modestes grabats. Pourtant un certain luxe s'y remarque, un porte manteau, une lampe à verre, un porte allumettes, un panier à pain, des chaises, une table, une grande glace d'un mètre sur 80 cm, un garde-manger dans lequel les rats entrent plus facilement que nous-mêmes, une image représentant une charmante enfant tenant dans ses bras nus la tête d'un gros chien, n'est ce pas là tout un mobilier de luxe pour un taudis aussi vulgaire ?

(*Paysage de guerre*)

... que puis-je te raconter pour finir mes quatre pages.

Parler de guerre n'est plus bien intéressant, cependant c'est le seul sujet que nous connaissons et malheureusement nous le connaissons trop, surtout par ses ravages. Lorsqu'on occupe une maison comme nous l'avons fait ces deux jours à chaque instant on remarque les dégradations, les destructions causées par la guerre. Dans cette vaste brasserie naguère si enchanteresse, tout n'est que chaos et ruines. En dehors du bouleversement de ses environs où l'on ne remarque que tranchées, abris, fortifications, arbres coupés, promenades herbeuses on peut voir les bâtiments éventrés par les obus, les toits crevés, les persiennes pendantes, tout un amas de ruines amoncelées dans tous les coins. A l'usine toutes les machines sont démolies, les chaudières sont percées les tubes de cuivre rompus, les robinets cassés, le tout roule un peu partout sur le sol. Dans l'habitation c'est pire, les portes enlevées ont servi d'appui à la terre le long des tranchées, les meubles ont été brûlés ou transportés dans les blockhaus pour servir aux soldats. Les officiers ont à leur disposition les meilleures glaces, bougeoirs de cuivre, toilette de marbre, pendules, fauteuils, chaises, linge, tout a disparu. Le peu qui est resté est brisé et gît par terre sur les planchers.

Tout est d'un aspect lamentable. Une machine à coudre a été démontée, son volant sert de poulie pour faire passer un fil de fer correspondant à une sonnette d'alarme. Pauvre demeure dans laquelle des gens ont dû passer des jours heureux. Non loin est une installation de bateaux pour les promeneurs sur l'A... . Le hangar est détruit aussi, les barques sont éventrées, les rames sont pêle-mêle. ...

Et je ne vois qu'une maison ou un petit groupe de maisons. Les villages sont pareils, les villes reflètent autant de barbarisme. Dans les villes même, l'aspect est plus triste encore. Tout ou presque tout a été saccagé, détruit ou par la mitraille ou par les soldats, par accident ou méchamment par besoin ou par instinct de destruction.

C'est affreux. Chaque maison évoque son calvaire. Oh ! Quelle triste guerre ! Que d'inspirations elle fait naître ! Que de crimes elle accumule sur notre malheureuse génération. ...

Le 9 juin 1916. (18 heures).

Ma chérie.

... C'est ta carte que j'ai ouverte la première et contrairement à ce que je fais d'habitude c'est d'abord l'image que j'ai regardée. Des drapeaux, tout une marmaille autour, l'un faisant l'observateur par-dessus les faisceaux de fusil, le petit tambour rêvant à la paix future, son philosophe voisin qui prend le temps comme il vient sans autre souci de se gratter le genou, le 4^e qui semble regarder les aéros, assis sur la verdure pendant que la petite demoiselle, les deux petits pieds passés l'un sur l'autre, songe sans doute à son « poilu », tout cela m'a d'abord bien amusé. Et comme je passais la carte à un camarade en lui disant : regarde donc, si c'est de la graine que j'ai laissée étant en permission, tu avoueras que ma graine n'est pas mauvaise.

Je sentais que le verso de la carte devait contenir une petite phrase ironique. Aussitôt j'ai lu ton petit souvenir et ta pensée un peu modeste, je l'avoue pour tous les deux. Tu prétends que tu ne t'es guère aperçue de la semence.

Tant mieux, mais à mon tour, je prétends que s'il en est ainsi, c'est qu'on l'a voulu ainsi. Quand on a fait ses preuves ce n'est plus le moment de se prendre pour des incapables. Attends laisse moi revenir ! En attendant laisse-moi voir ce que je puis répondre à ta 1^{ère} lettre.

... Le printemps, le soleil, les oiseaux, le renouveau, tout cela est magnifique, mais quand on le voit en dehors de la zone des armées.

Vu des tranchées cela change d'aspect, ici l'herbe est foulée par les pieds de soldats, les branches d'arbres sont brisées par les obus et tombent à terre avec leurs jeunes feuilles, les oiseaux s'enfuient au bruit du canon, le soleil lui même doit se ternir souvent sous le ciel de Verdun et notre esprit ici ne voit toutes ces choses qui devraient nous paraître si belles que pour maudire les temps actuels.

La guerre ne renferme pas de beauté et la nature elle-même, celle qui environne les théâtres de la guerre contraste trop avec la nature, si pure, si calme, si délicieuse des temps de paix. ...

Hier au soir j'ai été coucher avec autres deux camarades et un caporal dans un autre abri non loin d'ici avec la mitrailleuse. Tous les soirs il y a garde, là. Nous avons été bien tranquilles toute la nuit. Ce matin à la pointe du jour nous étions de retour. ...

J'ai reçu un colis de ma mère aujourd'hui et un écu dans la lettre, mais il paraît qu'il ne faut pas le dire.

Mes plus doux baisers du soir ma Ninette Chérie et aux deux bambins.
Augustin.

Le 10 juin 1916 (13 heures).

... Nous sommes bien à notre nouveau poste, ne risquons rien des obus, mais de là à se plaire là, il y a loin, on serait bien mieux chez soi et ce n'est pas le bien-être relatif dont on peut jouir parfois qui empêche de mettre des cheveux blancs.

J'ai ici une petite distraction : un harmonium. Il y avait 17 ans, bien près que je n'en avais touché un, mais j'ai passé tout de même demi-heure à distraire les « copains ». Toutefois la musique même que j'aimais tant, jadis n'a plus pour moi le même charme, nos rires, nos chants sont toujours mêlés de tristesse et de regrets et gardent toujours une certaine amertume. Pourrait-il en être autrement ? Cependant toutes les minutes qu'on passe à se distraire sont autant de minutes passées de moins de misères, c'est toujours dans la distraction qu'on trouve un palliatif à la souffrance. ...

Le 11 juin 1916. ...

Le 12 juin 1916 (15 h).

... Encore une journée passée loin du foyer et une de moins à passer pour arriver au retour dans la famille. Mais combien la vie nous apparaît dure et par moment l'existence lourde. ...

Question danger. Je croyais t'en avoir suffisamment parlé mais je sens le besoin de te rassurer encore. J'aurai plutôt fait de te dire que j'ai actuellement 999 chances sur 1000 de ne pas être frappé. C'est tout dire ...

Question climat. Le temps est assez froid, un peu humide, mais je ne passe jamais que 2 heures par nuit, quand ma pièce est de service, quand elle ne l'est pas je suis dedans. En dehors de ces heures de service nous sommes à l'abri. S'il pleut, de services ou non, nous nous mettons dedans. Et je ne souffre pas du froid.

Nourriture. Elle semble un peu meilleure, sauf pour déjeuner, je ne touche guère à la musette.

Boissons. Nous achetons du vin tant que nous voulons. Nos achats de vin se font en commun avec le frère de Chardaire de Ferluc et l'ami de la Creuse, mais nous ne buvons pas tant que ça. Nous touchons en plus, près de 1/2 litre chacun de l'ordinaire et nous ne souffrons pas de la soif. Je ne souffre pas non plus de la malpropreté. Pendant quelques jours j'ai été un peu incommodé, mais une violente offensive m'a rendu maître du terrain. Maintenant les Boches sont mes seuls ennemis. ...

Le 13 juin 1916. (14 heures).

... je ne me suis levé qu'à huit heures. J'ai donc eu tout le temps nécessaire pour dormir et rêver. Et cela m'est arrivé en effet de rêver. Si Ninou avait été ici ! ...

Le 14 juin 1916.

... Nous attendons ... le passage du général et nous devons nous tenir sur le qui-vive. ...

Le 14 juin 1916.

... Depuis ce matin nous sommes au premier poste que nous avons occupé en revenant aux tranchées. ... Voilà qu'à 2 heures, il y a eu une fausse alerte pour les gaz asphyxiants. En réalité il y avait rien et il ne peut rien y avoir car la rivière qui nous sépare empêcherait leur action, mais dans le but de voir si nous étions habiles à mettre le masque, on nous a fait faire un exercice comme s'il y avait attaque réelle. Nous avons gardé ces museaux de porcs sur la bouche pendant 1 heure et demie en attendant le capitaine, qui devait venir vérifier et personne n'est venu. A 4 heures moins ... on venait de nous annoncer le passage d'un général. Seulement à cause de la pluie il s'est abstenu. Voilà comment nous sommes restés toute la soirée sur le qui-vive et pour rien encore.

(L'Amicale des instituteurs)

J'ai lu avec intérêt le bulletin de l'amicale. Dans l'amicale aussi nous sommes la principale préoccupation, comme s'il faut que la guerre absorbe toutes les questions et toutes les personnalités. Ce qui me plaît surtout c'est que si l'on ne s'occupe guère de nous personnellement, on s'occupe pas mal de ceux qui nous intéressent le plus. Reversat en particulier est très éloquent dans son appel à la solidarité de tous. Mais le pauvre homme prêche souvent, je crois dans le désert, les bourses sont plates parmi le personnel ou elles ferment trop bien. Pour notre corporation comme beaucoup d'autres, solidarité est trop souvent un vain mot. Beaucoup de sociétaires aiment notre amicale que lorsqu'ils en ont besoin, quand on fait appel à eux pour secourir des tiers, ils restent sourds.

Tout en parcourant les listes de souscriptions j'ai d'ailleurs remarqué que ce sont ceux qui ont le moins souffert de la guerre qui versent les cotisations les plus minimales quand ils ne s'abstiennent pas totalement. Carrière au Massegros (néant), Luche à Marvejols (néant), canton de Grandrieu (néant), Mme Bergogne à St Juéry (néant), le Bleyard (presque rien), Châteauneuf (*de Randon*) (de même) etc. Ils n'ont donc personne ceux-là ni parents ni amis qui aient souffert de la guerre et à qui ils veulent rendre service. D'ailleurs tu voudras bien m'expliquer le fonctionnement ou le but de toutes ces sociétés que vous avez créées depuis notre départ : pour les victimes de la guerre. Est-ce pour les victimes dans le personnel, ou est-ce pour toutes les victimes en général, pour la Lozère, ou pour la France ? Et comment se font les versements ? Je vois pour Mmes Toiron, Rocher, Astruc 38 francs, d'autres 10 f, d'autres 1 f 80. Y a-t-il un tarif. Comment l'argent rentre-t-il et à quoi doit-il servir ? Comment dans certains cantons les versements sont-ils uniformes ou presque et dans d'autres très différents.

Qu'est-ce que l'œuvre du Petit paquet, l'Accueil Français, les Foyers détruits, la malheureuse Serbie etc. Donne moi des détails si tu en as.

D'ici rien de neuf. Ce soir à cause du passage du Général, les Boches nous ont envoyé une petite collection de marmites, mais sans faire de mal à personne. C'était pour s'amuser !

Notre Capiston est toujours fier, il cause rarement, fait toujours quelques passe-droits et voilà. Actuellement ce sont les Catalans qui sont dans la manche et les Lozériens sont mis au rancart. C'est autant de pris sur la reconnaissance qu'on pourra lui témoigner. ...

Le 15 juin 1916 (2 h 45).

... Tu voudrais savoir un peu près à quelle distance nous sommes de la ville où nous allons nous approvisionner. Eh bien mets 1000 mètres au maximum. Dans certains postes nous sommes presque dans la ville. ...

Le 16 juin 1916 (15 h 30).

Ma Chérie.

J'ai reçu il y a un instant 4 lettres, 2 de mes fils, une de Maria et une de la tante Léonie. Je pourrais même dire 4 ½ car il y avait, mélangés aux autres une demie lettre de Ninou. Les lettres des enfants m'ont comblé de joie, je leur répondrai demain. Ces quelques mots de toi me suffisent pour aujourd'hui ...

Je vais bien aussi. Hier au soir on a été faire une partie de chasse aux Boches avec la mitrailleuse. En 4 minutes nous leur avons passé 600 balles. C'était la nuit, nous n'avions donc pas d'objectifs précis, mais je souhaite que sur le nombre il s'en soit trouvé quelques-unes pour punir un peu nos ennemis du mal qu'ils nous ont fait. ...

Maria m'annonce que Sylvain²⁰ a été mobilisé au 12^{ème} d'artillerie. C'est bien regrettable, il aurait été bien mieux à finir la guerre à Gennevilliers. Enfin il faut espérer qu'il n'aura pas quand même à souffrir de la guerre comme s'il avait été versé dans l'infanterie.

²⁰ Laurent Alfred Sylvain BEYS, frère d'Honorine.

17 juin 1916.

... Si tu pouvais regarder par un trou et que tes regards puissent venir jusqu'ici tu apercevrais ton petit mari assis sur une barre placée en travers d'une tranchée, au soleil au milieu d'un bois de saules et de chênes, en train d'écrire à sa petite femme. Que fait-il là ? Nous sommes trois en train d'arranger cette tranchée et d'y faire des banquettes de tir.

... Hier au soir de 7 à 9 heures les Boches nous ont donné un concert. Ils ont chanté à tue-tête des airs à plusieurs voix pendant qu'un savant accordéoniste les accompagnait. Ils n'avaient guère de souci à ce moment je t'assure et ne craignaient pas de montrer qu'ils étaient là. ...

Le 18 juin 1916 (15 heures). ...

Le 19 juin 1916.

... Je commence ma cinquième lettre et encore je ne compte celles des enfants que pour une. Je vais donc purger un peu mes correspondances.

Ta lettre du 16 est un peu mélancolique. Souvent pourtant tu cherches à m'encourager et il me semble que tu en aurais plus de besoin. Eh bien il faut faire comme je fais, prendre les moments comme ils viennent. On en passe un mauvais, on l'oublie le plus tôt possible, on rit après et ainsi de suite les soupirs et les espoirs tout ça fait passer le temps. ... Inutile de penser aux jours passés au bonheur perdu ... Ne pensons plus qu'à ce jour prochain qui nous rendra l'un à l'autre pour notre bonheur et celui de notre chère famille.

...

L'on vit de tristes moments. Mais il faut que cela passe, il faut réagir. Souvent j'ai pleuré depuis mon départ, car un soldat n'est pas exempt de larmes quoi qu'on puisse dire, maintenant je ne pleure plus, parce que mon cœur s'est fermé ! Non, parce que je vous oublie ! Non, parce que je ne suis insensible ! Non, parce que je n'ai plus de soucis, plus de peines ? C'est peut-être le contraire. Non, ce n'est rien de cela, c'est que j'ai senti que tout cela était inutile. Je peine, je pense mais j'espère et j'attends avec confiance. Gai ou triste, couché ou debout, à l'abri ou au danger je pense sans cesse au retour. Donc pas de jours noirs qui ternissent les jours heureux mais que ceux-ci dissipent les autres. ...

Le 19 juin 1916.

Mon cher Léopold.

Je suis un peu en retard pour répondre à la lettre du 12, mais quand on est soldat on n'écrit pas quand on veut, car on a d'autres choses à faire. Je suis toujours content de savoir que vous n'êtes plus malades ni toi ni Raymond.

Quand vous faites les gâteaux de Savoie avec Fanny, Denise et Yvonne vous devez vous en donner du passe temps, mais malgré votre habileté, il me semble que ces gâteaux doivent être encore un peu fades. Il faudra mieux prier la maman d'en faire un en farine de temps en temps et le manger que d'user le bois à cuire les autres, en terre. Je sais bien que votre bois dure longtemps mais enfin, je pense que tu trouves encore ceux de la maman meilleurs.

Je vois aussi que tu sais te rendre utile à la maman, maintenant que la tata n'y est plus, il faut bien lui aider à cette "mamanoune" si vous tenez aux gâteaux de Savoie.

J'ai vu passer l'aéroplane qui m'apportait tes baisers mais il s'est rencontré avec un aéroplane boche et le vilain boche lui en a fait tomber quelques-uns. Il m'en reste quand même une bonne provision et je te remercie, comme je te remercie de ton vœu de revoir bientôt les papas revenir près de leurs enfants chéris.

Ce sera peut-être pour bientôt, peut-être pour les vacances, alors on sera tous heureux.

Je t'embrasse bien fort et soit bien sage.

Ton papa chéri.

Augustin

Le 19 juin 1916.

Mon cher Raymond.

Je veux d'abord de féliciter pour ton application à faire la lettre de papa. C'est très bien, je vois que tu as bien travaillé à l'école. Ainsi que toi, lorsque j'ai une petite lettre de mes chers petits garçons il me semble avoir dans ma poche ou devant mes yeux un peu de leur personne. Ces lettres m'apportent vos sourires, vos caresses, vos câlineries, vos paroles, tout votre souvenir. Je pense davantage à vous alors et plus je pense à vous, plus je vous aime. Comme toi j'aimerais mieux n'avoir pas à écrire, il vaudrait mieux causer, mais j'espère que nous le pourrons de nouveau quelque moment. Nous irons faire ces longues promenades dont tu parles, nous nous amuserons pour oublier dans la joie et le bonheur retrouvé les peines passées.

Tu me dis être toujours un bon "diablou". Tant mieux mais pourtant il ne faudrait pas trop casser la tête à la maman. Avant de faire tant de bruit il faut demander si maman vous autorise.

Tu m'envoies autant de baisers que le 75 tire d'obus. Justement un de ces jours-ci il en a envoyé une bonne provision. C'était sans doute tes baisers, pourtant j'aimerais mieux les prendre autrement, ces "zi.i.zou" ! Paf ! Du 75 sont moins attrayants que ta joue.

Ton papatou t'envoie ses plus douces caresses.

Augustin.

Le 20 juin 1916.

... tu m'annonces que tu n'as pas grand-chose à me dire. Si tu avais eu « quelque chose » à me dire, c'est un livre que j'aurais reçu. Enfin neuf pages, c'est bien raisonnable ? ...

Le 21 juin 1916 (11 h 30).

... Le capiston est passé ce matin de très bonne heure. Il paraissait de bonne humeur et nous avons fait une conversation plus longue que ce que nous avons fait depuis longtemps. Comme je lui demandais si nous pouvions espérer rester ici encore quelques jours, ou être relevés, il m'a répondu : « je n'en sais rien mais vous pouvez dormir tranquilles ». Cette réponse évasive est fort vague, mais enfin cela permet d'espérer que notre situation peu dangereuse peut encore se continuer. ...

Clémentine m'a écrit hier, mais sa lettre ne m'a été remise qu'aujourd'hui. Ils vont bien tous trois mais René est toujours faible. Joseph devait aller en permission dimanche dernier. ...

Le 22 juin 1916 (15 heures).

...

Ce matin nous avons de nouveau déménagé. Nous sommes aux postes sur les bords de l'A... d'où je t'ai déjà écrit. Nous y sommes très bien. ... notre séjour serait charmant. Si nous n'étions pas en guerre. Malheureusement de temps à autre, quelques coups de canon tirés par nous ou par les Boches nous font sortir du rêve de bonheur. ...

(Petit malheur)

Il m'est arrivé un malheur hier au soir, ne pâlis pas, le malheur n'est pas ce que tu peux croire et ne doit pas t'effrayer. Tu te souviens, que dans un colis tu me fis parvenir une bouteille avec de la gauloise. Figure-toi que je conservais cette fiole comme un remède pour l'utiliser lorsque le besoin s'en ferait sentir. Je ne l'avais pas entamé. Je la soignais de mon mieux, dans ma musette. Hier au soir en allant à la soupe, la courroie de la musette et celle du bidon se sont trouvés pris ensemble. En les défaisant, je tombe la musette et ... tu comprends la suite. Toute ma bonne liqueur répandue parmi mon manger. Je n'en ai pu sauver une goutte. Tu ne saurais croire combien cela m'a su mal. Me l'avoir envoyée de là-bas, l'avoir adorée moi, pendant si longtemps. Y tenir comme j'y tenais, la briser sans aucun profit c'était trop fort. ...

Le 23 juin 1916.

... Nous ne sommes souvent pas si malheureux que vous vous le figurez. Si nous avons nos peines, nos ennuis et notre épée de « Damoclès », nous avons aussi heureusement nos moments de tranquillité et nos heures n'ont pas, peut-être de joie, car notre joie est toujours mêlée d'une arrière-pensée de tristesse, mais nous avons nos heures de parfaite insouciance, pendant lesquelles on oublie notre peine, nos malheurs, notre situation, on se laisse vivre, on rit, on joue, on chante, on discute politique, religion, sciences, affaires civiles, comme si nous étions à Tour ou à Bordeaux, bien à l'abri.

On dort, les fusils tirent au loin, les balles les balles sifflent plus ou moins nombreuses, assez rares même dans notre secteur, les obus tombent où ils peuvent, on les accepte en philosophes et on continue de dormir. Si les coups se rapprochent on tend l'oreille un peu plus, on s'abrite et une fois la rafale passée on jase ou on se rendort comme si rien ne s'était passé. Je me rappelle l'effet produit par mon coup de fusil tiré pendant la nuit à Montgros. C'était terrible. Ici on en prend des milliers pour des riens, pour un amusement, un accès nerveux des soldats. A noter que obus et balles manquent le but 99 fois et demie sur 100. Et il le faut bien, car sans cela nous serions tous morts depuis longtemps. Donc il ne faut pas pousser le découragement à l'extrême. Nous sommes encore là et la guerre va toujours vers sa fin.

... La nuit dernière, quelques volontaires français de notre régiment ont passé l'A... (*l'Aisne*), pour s'emparer d'un poste Allemand, mais ils sont tombés sur un bec de gaz. Les Boches les ont vu passer et se sont préparés pour les recevoir. Un lieutenant Français²¹ a été tué avec deux hommes²², l'officier Boche a été tué par un des notre et les autres se sont sauvés comme ils ont pu, en barque ou à la nage. ...

²¹ Julien FAURY - Le sous-Lieutenant Faury aux prises avec un Officier Allemand roule avec ce dernier dans la rivière et disparaît emporté par le courant au moment où il regagnait la rive à la nage – JMO du 342^c.

²² Le soldat Lasserre, le sergent Lotté qui lui est blessé – 22/06/1916 – JMO du 342^c.

Augustin.

P.S. Je fais toujours quelques « bricoles » pour les uns ou les autres. J'ai fait trois porte-plume pour les trois filles d'un permissionnaire. Hier j'ai arrangé ma montre. J'avais cassé le crochet du ressort. Cela fait passer le temps.

23/6/16. ...

Le 24 juin 1916 (11 h 30).

... Je suis en avance pour faire ma lettre. Voici pourquoi. Ce matin nous avons encore changé de résidence, nous nous retrouvons à la brasserie dont j'ai eu parlé aussi. Nous sommes arrivés vers sept heures. Après déjeuner je suis allé au travail avec Chardaire pour approfondir une tranchée. Le travail n'est pas au-dessus de mes forces, mais il faut y passer le temps. Nous sommes revenus à 9 h 30, nous venons de dîner et à midi et demi il faut y retourner, jusqu'à quatre heures.

... Il paraît qu'un caporal du régiment aurait été la cause de l'échec de la patrouille de l'autre soir, il aurait averti les Boches. L'individu est en prison et si l'on reconnaît les faits son compte sera vite réglé ! Ce sera d'ailleurs justice. ...

Le 25 juin 1916 (13 h).

Ma toute Chérie.

C'est dimanche. Je me trouve dans un poste avancé de mitrailleuses depuis ce matin 7 heures. J'y resterai jusqu'à ce soir 6 heures. Il vaudrait mieux être à la fête de la Fage, mais enfin la journée s'écoule assez bien.

Hier j'ai reçu ton gâteau de Savoie avec le saucisson, le malaga et les pastilles. Tout en très bon état. J'ai invité les amis après souper à goûter à la pâtisserie de ma petite femme. Il était très bon ton gâteau. Le sergent qui mangeait à côté, m'a invité à manger des fraises, lui a mangé du gâteau.

Nous venions de finir de manger quand soudain on nous a fait un exercice d'alerte de gaz. Il n'y avait pas de gaz mais il a fallu faire comme s'il y en avait. Se couvrir la tête avec le masque anti-asphyxiant, fermer les ouvertures, se mettre en tenue de campagne comme si réellement il se passait des choses extraordinaires. Nous avons gardé ça une heure et demie. C'est assez gênant. Après j'ai fait un petit tour de promenade dans les boyaux, puis un peu de musique, car figure-toi que j'ai un violon que des camarades m'ont procuré tout démolé, que j'ai remonté et qui sert à distraire le public à présent.

Hier pourtant, je n'avais pas le goût à jouer, mais j'ai dû céder aux instances des copains. ...

Rien de nouveau entre nos planches, car nous sommes comme dans une caisse dans l'étroit couloir qui conduit à notre blockhaus, on peut à peine s'y croiser à deux, mais c'est assez gai quand même, le soleil entre par l'ouverture qui sert de porte et par une lucarne dans le plafond. Au dehors pas un coup de fusil, pas un coup de canon, c'est le calme le plus complet. ...

Le 26 juin 1916.

... Ce matin nous sommes revenus à côté de S... (*Soissons*) où nous devons passer autres 4 jours. Je serai ici moins bien couché qu'à la brasserie, ce sera la paille au lieu du matelas, mais je ne suis pas mal quand même, puisqu'il faut maintenant se contenter de peu. Un peu de paille sur quatre planches surélevées, dans une cave sans ouverture, éclairée seulement par une lampe fumeuse, c'est peu luxueux, j'en conviens. Notre chambre à coucher a plutôt l'air d'un repaire de bandits, mais enfin cette situation doit-elle nous choquer. Etions-nous mieux, à la belle étoile ou dans l'eau de la Belgique. Heureusement nous avons au-dessus de notre cave le rez-de-chaussée de la maison où nous passons la plus grande partie du temps. C'est l'ancienne cuisine du propriétaire. Un buffet à étagère amputé d'un tiroir, une table ronde, quelques chaises, trois assiettes décoratives de salle à manger, un fourneau délaissé, un évier en briques vernies en forme la garniture. Tout cela est plus ou moins mutilé et l'abandon et le désordre dans lequel on se trouve, dénote que la guerre est passée par-là. Si l'on sort, l'on aperçoit deux trous ronds dans la muraille, c'est l'œuvre de deux obus destructeurs, tombés là, je ne sais quand ? Le jardin est inculte, les fleurs sont perdues dans l'herbe, les treilles se balancent au vent. On dirait que cette nature délaissée prend plaisir à montrer aux Boches qui observent sur la crête d'en face, les souffrances qu'elle endure du fait de leur présence. ...

Le capitaine m'a fait appeler hier au soir pour me demander si je voulais aller planton auprès du commandant. J'ai accepté. Ce que j'aurai à faire sera certainement moins pénible que ce que je fais. Je serai chargé de faire la liaison entre le commandant et notre capitaine. Tous les jours, je copierai le rapport chez le commandant et irai le communiquer au capitaine, je mangerai avec l'ordonnance du commandant et resterai toujours avec lui. Comme le capitaine n'est jamais loin du commandant, je n'aurai pas grand chemin à faire et serai mieux à l'abri qu'aux tranchées, car d'habitude ces messieurs habitent ce qu'il y a de meilleur. S'il y avait attaque, c'est dans les meilleurs abris qu'ils se trouvent et serai appelé à partager ces abris. Je n'aurais

plus de faction à prendre, plus de travaux à faire dans les compagnies. Voilà à peu près ce que me vaudra mon nouvel emploi. Lorsque dans deux jours probablement j'en aurai pris possession. Je te donnerai d'autres détails. Je pense que pour l'instant la nouvelle te fera plaisir et c'est pourquoi je te la communique. ...

Le 27 juin 1916.

... Joseph m'a écrit pour m'accuser réception du porte-plume que je lui avais envoyé. En voilà encore un de content. Il me remercie, je ne sais combien de fois. Le porte-plume a fait le tour de ses camarades et Joseph me dit : « En le voyant les autres étaient presque jaloux ». Il va bien ainsi que sa petite famille. Il me donne l'adresse de Sylvain – 13^e d'artillerie à Vincennes, Compagnie d'ouvriers. Alexis me dit-il est le deuxième à partir. Il espère comme tant d'autres, voir bientôt la fin des hostilités. ...

Aujourd'hui la canonnade boche a été assez intense, mais ils ne tiraient pas sur nous. ...

(Augustin devient planton)

Le 28 juin 1916.

... J'ai donc quitté la section et par conséquent les tranchées hier au soir à 4 heures. Je suis venu coucher à S... J'ai passé la soirée avec le fourrier et j'ai couché au bureau.

Ce matin j'ai pris possession de mon nouveau poste. Ce que j'ai fait aujourd'hui ? Peu de chose, j'ai copié trois ou quatre notes, que j'ai apportées en trois ou quatre fois chez le fourrier. La distance est de 500 m environ. J'ai donc fait 3 km environ. Voilà ma journée. Chaque fois que le commandant a un ordre à transmettre au capitaine, je le copie et le lui porte. Il y a ainsi un planton par compagnies. Nous sommes quatre en tout. Je prends les repas ici avec eux. Pour la nourriture et le prêt je suis affecté à la 18^e compagnie, mon ancienne, mais je compte toujours à l'effectif de la Cie de mitrailleuses, donc je ne quitte pas cette dernière.

Je vais coucher dans un lit. Si ce n'était les événements actuels sur tout le front, je pourrais même avoir des draps et faire un véritable lit, mais je ne sais pas si je pourrais en jouir longtemps.

Mon temps je vais le passer à lire livres et journaux, à jouer aux cartes, aux dames, à écrire.

J'ai retrouvé ici Seguin mon ancien sergent et sergent major. Il est adjudant auprès du commandant. C'était un bon camarade quand nous étions à la 18^e et nous sommes toujours amis. ...

Le canon tonne terriblement à notre gauche, mais très loin. Cette lutte Russo-Italo-Autrichienne et Russo-Anglo-Franco-Allemande qui semble prendre tous les jours de l'envergure nous amènera-t-elle un résultat définitif. Certains ont espoir que oui. Je partage cet espoir. ...

Nouvelle adresse : A. Astruc au 342^e Rt d'Infanterie, planton au commandant du 5^e bataillon S 140.

Le 29 juin 1916.

... 342^e d'Infanterie. Planton au C^t du 5^e Bat^{on}(S. 140).

Le 30 juin 1916 (15h).

... Je n'ai pas grand-chose à t'apprendre encore aujourd'hui. J'ai fait ce matin une paire de voyages assez courts, 2 km au total et copié mon rapport et depuis rien du tout. J'ai lu le journal, pris connaissance des dernières nouvelles Russes qui paraissent excellentes et me voilà à la correspondance. ...

Le 1^{er} juillet 1916.

... Tu as donc fait enfin ta provision de charbon, ce n'est pas sans ennuis et je conçois que le porte monnaie a dû s'en ressentir. Que veux-tu, l'essentiel est encore d'avoir pu t'en procurer. Il ne manque que le bois. J'espère bien cette année venir t'aider à le brûler. ...

Le capitaine a l'air fort gentil depuis qu'il m'a mis là. Lorsque je vais chez lui, ou au bureau j'ai toujours une goutte ou un fruit à sucer chez les anciens camarades cuisiniers et cela entretient les relations et l'estomac. ...

Le 2 juillet 1916.

... Encore un dimanche de passé. ... A 3 h nous avons eu une autre note, j'ai été la porter au bureau et sais-tu ce que j'ai fait ? J'avais envie de fraises. Avant-hier le cuisinier des sous-officiers, m'en a payé une assiette, mais il me semblait que j'aurais plaisir à en manger un complément. J'ai dit à ce cuisinier : « (Si) tu m'en gardais une livre, on les boufferait ». Voilà que ce matin, il avait fait la commission. Alors on a préparé les fraises et quand il a fallu les manger, lui m'a dit qu'il n'en mangeait pas. Bien. Que faire ? J'ai pris le meilleur parti. J'ai mangé les fraises tout seul. Et je puis te dire que j'en ai fait un compliment. Encore, il ne voulait pas que je lui paye. ...

Que t'apprendrai-je de plus. Il me paraît, à voir l'activité qu'il y a sur le front, que la guerre entre dans sa phase décisive. Les boches semblent échouer dans leur résistance, nos troupes avancent un peu partout. Y aura-t-il une grande victoire à la fin de notre essai ? Je l'ignore, mais le souhaite. Si nos armées sont victorieuses, nous aurons à suivre le mouvement, mais seulement à le suivre, car les positions ne permettent pas de prendre part à l'action. En tout cas, je ne pense pas rester longtemps ici. Le canon gronde continuellement, on dirait un roulement de tonnerre continu.

La Somme vit des jours angoissants ces temps-ci, c'est la vraie guerre qui se fait là-bas, c'est la lutte âpre, ardente, meurtrière qui se livre, ce sont comme à Verdun des combats sanglants, acharnés qui se livrent. C'est la tuerie. Et ce son lugubre du canon, ces communiqués officiels si angoissants dans leur laconisme, à combien de pensées ne conduisent-ils pas ? ...

Nous allons nous débarrasser de tous ce qui ne nous est pas indispensable en prévision d'une marche en avant. Je renverrai peut-être un colis ou deux à la maison, mais je t'avertirai. ...

Le 3 juillet 1916. ...

Le 4 juillet 1916 (13 h).

... Nous avons fait hier au soir une longue partie de dames avec Seguin et un autre planton, on s'est couché vers 10 h ½. Je n'étais pas encore endormi, lorsque vers 11 h une formidable ruée d'obus boches s'est abattue sur la ville (*Soissons*). Heureusement ce n'était pas notre quartier et par une chance extraordinaire cette avalanche d'obus n'a fait aucun mal à personne. On s'est rendormi peu après. Voilà que vers 2 heures on a signalé un incendie provoqué sans doute par l'éclatement d'un obus. Nous n'avons pas eu à y aller, mais cela fait une autre demi-heure de chahut dans la maison, finalement, il n'a été permis de dormir que pendant la matinée. ...

Les permissions sont rétablies à partir d'aujourd'hui.

... je veux te demander ce que deviennent ces lettres que tu leur transmets. Te sont-elles rendues ou restent-elles perdues. Ce n'est pas que cela ait une bien grande importance, mais comme mes lettres constituent en somme mon histoire de la guerre, je voudrais que tu aies toute la collection. ...

Augustin ASTRUC du 342^e RI (à droite) avec un camarade.



J'ai pris connaissance de la lettre de M et Mme Cauque. Ils paraissent avoir de bonnes dispositions à notre égard et semblent éprouver des sentiments de grande affection pour leur petite fille²³. Je me propose de leur envoyer un mot à ce sujet, d'autant plus qu'ils ont bien voulu s'intéresser à moi. ...

Le 4 juillet 1916. 18 h.

Supplément à ma lettre de tout à l'heure.

J'ai oublié de t'accuser réception du colis que tu m'as envoyé. Le fricandeau était très bon ce coup-ci. J'en ai mangé hier et aujourd'hui. Demain je le finirai, car je ne voudrais pas le laisser gâter. La fiole était en bon état. Je tâcherai cette fois-ci de ne pas la maltraiter comme l'autre. Merci. Je renverrai la boîte des enfants demain dans un colis.

... A midi, j'ai fait un autre régal. Devine ? Un plat d'escargots. Jamais je n'en avais mangé autant ! ... Il paraît que les permissions sont encore suspendues et que nous allons partir un de ces jours. ...

Le 5 juillet 1916.

... J'ai reçu, aujourd'hui ta lettre du 2. Je suis heureux d'apprendre que tu as pu dimanche dernier passer un bon moment avec les familles Toiron et Rocher. Oui je comprends la peine que l'on éprouve quand il manque quelqu'un à ces assemblées intimes où nous avons coutume de mettre tout notre cœur, mais je comprends aussi le plaisir qu'on éprouve à revoir quelqu'un que l'on connaît que l'on estime, à voir la joie qu'éprouvent ceux qui bénéficient directement du bonheur, même d'un bonheur passager. La journée de dimanche était pour Mr et Mme Rocher très heureuse, mais comme pour tous les permissionnaires ils ont dû sentir que ces heureux moments n'étaient pas éternels

...

²³ Jeanne CAUQUE, fille de Auguste CAUQUE, mort pour la France, et de Emilie BEYS.

Je continue mon petit travail. Deux ou trois petites communications ont rempli toute ma journée. Tout à l'heure, comme je revenais de bureau, j'ai rencontré M. M. Vayron et Rigal et nous avons été boire une paire de bouteilles de cidre. Olivier Bergounhon n'a pas tardé à s'amener et ainsi on a passé un bon moment. Il y a longtemps que nous n'avions pas eu l'occasion de nous voir.

Nous avons fait les paquets aujourd'hui, nous partons demain soir pour ... ? Je n'en sais rien. ...

Le 6 juillet 1916. (14 h).

... Je suis particulièrement heureux de voir que mes fils font maintenant de bons hommes. Léopold aura peut-être recouvré la santé entière, j'avais eu comme lui étant jeune de fréquents maux de tête. Cela m'a bien passé après. J'espère qu'il en sera de même pour lui. Quand à Raymond, je constate qu'il est toujours dégourdi et quant il se trouve en société, c'est toujours lui le boute-en-train. J'ai plaisir à voir qu'il ne se laisse pas faire par n'importe qui quand il s'agit de montrer ses connaissances. Heureux âge, l'Île de Touamotou l'occupe plus que la guerre et j'en suis content. Il y en a assez des grands pour se faire des soucis et je voudrais bien que jamais les petits ne connaissent nos misères. ...

Hier au soir, je suis allé voir le capitaine vers 8 heures ½. Il a engagé la conversation sur ma situation et m'a dit : « Etes vous content où vous êtes ? » Je lui ai répondu : « Oui, mon capitaine, jusqu'à présent je n'ai pas lieu de me plaindre ». Si vous ne vous y plaisez pas, dites le moi, vous savez que je ne vous ferai pas relever de là, tant que vous ne me le demanderez pas, à moins que vous ne me fassiez pendre. Je me demande pourquoi il me causait de cela. A-t-il du regret, tient-il à rentrer en grâce, veut-il faire le gentil pour me jouer quelqu'autres tours ? Je l'attends, et ne crains rien. ...

Le 7 juillet 1916.

... Ainsi que je te l'annonçais hier, nous avons quittés notre bon secteur cette nuit. ... A 1 h ½ nous nous sommes mis en route. Les autos nous attendaient à 5 km de là. Mais on a été assez vite car nous avons en tête notre commandant et quand ces messieurs n'ont que leur personne à porter il leur semble qu'ils vont toujours trop lentement. On a assez transpiré. Puis on s'est embarqué à 4 h ½. Aussitôt montés dans la voiture, il s'est mis à pleuvoir, le vent passait vif entre les interstices des parois, le sommeil nous prenait de plus en plus et pendant qu'on sommeillait le froid nous saisissait, on se réveillait chaque fois à la traversée d'un autre village.

Enfin vers 7 heures les autos nous ont déposés sur une route non loin du village de C... (*Courmont, Aisne*) où nous devons cantonner. Il pleuvait assez fort, on nous a conduits sous un hangar pour attendre qu'on ait fait le cantonnement. ¾ d'heure après nous prenions possession de notre nouvelle demeure.

Nous sommes dans un petit village de 3 à 400 habitants. Tous les agents de liaison sont dans une maison de gens bien gentils qui nous font tout ce qu'on leur demande. Mais adieu le sommier et le matelas, nous revoilà sur la paille. Nous avons laissé à S... (*Soissons*) la Cie de Mitrailleuses. Eux viendront demain et à pied, voilà pourquoi, j'ai préféré venir en auto.

Comme la Cie n'est pas là, je n'aurai rien à faire avant qu'elle arrive. Je viens de reconnaître le cantonnement pour les mitrailleurs avec l'adjudant Seguin. Quand demain, ils arriveront j'irai le leur montrer, c'est tout. Nous resterons ici trois ou 4 jours, après j'ignore où nous irons.

Les gens chez qui nous sommes nous ont fait un petit dîner de soupe, un plat de viande et un légume. Nous avons payés 1,25. ...

Le 8 juillet 1916 (16 h).

... Tu me demandes si j'aime mieux être planton, qu'être à la section. Que veux tu que je te dise. Je suis pour l'instant bien mieux qu'aux tranchées, je souffre physiquement beaucoup moins du froid ou de l'humidité.

... Je te dirai aussi que C... de hier était Xlfinlmg (*Courmont*). Have you understood ?²⁴

Le 9 juillet 1916 (16 h).

... Et maintenant que te raconterai-je. Que nous sommes dans une bonne maison. Le Mr a 64 ans, la femme a 58, la fille 16 ans, le fils 10 ans. La fille n'est fille que de la mère, car cette dernière est remariée avec un veuf. Le veuf avait 4 enfants la veuve 6. Le mari se saoule, le mère se saoule et à peu près tous les jours. Cela me rappelle une autre maison que tu as connue. En tout cas hier au soir on a bien rigolé. Tout le monde ou à peu près, car j'excepte la jeune fille qui est certainement la plus sérieuse de la bande, mais enfin tout le monde était à peu près plein. La vieille nous chantait des chansons plus ou moins grivoises, pendant

²⁴ As-tu compris ?

que le vieux avec un autre individu quelconque dansaient le Cake-Walk²⁵ dans la cuisine en titubant beaucoup. C'était tordant le tableau se reproduit à peu près tous les soirs. Heureusement nous logeons en haut et quand on a assez de la représentation, on s'en va.

... J'ai reçu tes deux marguerites, je préfère ne pas les effeuiller et les conserver intactes comme je sais que ton amour reste intact. Je les conserverai avec ta pensée et ton œillet de l'autre jour. ...

Le 10 juillet 1916.

... J'ai reçu ton joli trèfle à 5 feuilles, c'est le 1^{er} que j'ai vu de ce genre, j'espère que se sera un vrai porte-bonheur et je remercie Marinette de l'avoir cueilli pour moi. ...

Le 11 juillet 1916 (14 h).

... Quand je vois ici des femmes sur le front, des femmes qui ont vu la guerre, qui ont vu leur maison démolie par un obus et ont vu des chevaux et des hommes éventrés, qui ont leur mari à la guerre et avec tout cela s'en donnent le jour et la nuit tant qu'elles peuvent, je me demande comment chez nous il y en a qui sans rien connaître des horreurs de la guerre se font autant de soucis.

Pourquoi donc aimez vous vos hommes ? Ou pourquoi avez-vous épousé des hommes qui vous aimaient ? ...

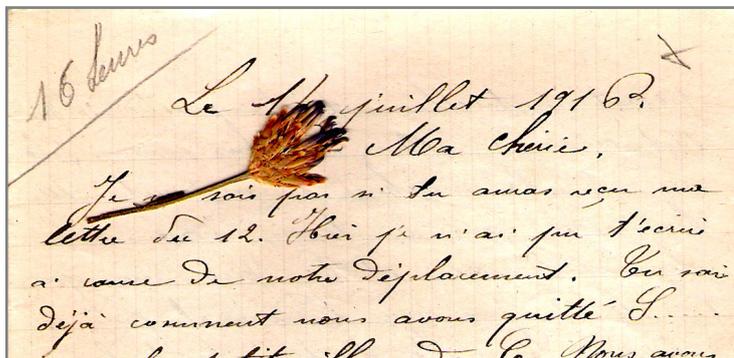
Le 12 juillet 1916 (21 h).

... Aujourd'hui, nous avons touché le supplément du 14 juillet. Nous venons de boire le champagne et fumer le cigare. Après souper, j'ai été communiquer une note à la Cie. Le capiston très gentil m'a invité à m'asseoir et m'a offert le champagne encore. Mr Boulard, m'a offert un cigare le collègue s/lieutenant des biscuits. J'ai passé un agréable moment. Pendant ce temps le curé de Co... (Courmont) faisait sa rentrée de foin. Ici c'est lui-même qui fait le charretier et il paraît assez bizarre de voir un curé conduire lui-même un tombereau. Hier j'ai eu l'occasion de choquer le verre avec lui. Il est d'ailleurs gentil et pas fier. ...

En Argonne

Le 14 juillet 1916. 16 heures.

Le 12 au soir l'ordre de départ est arrivé. J'ai eu ce soir là, 5 ou 6 voyages à la Cie le soir ou la nuit pour communiquer les ordres. Le lendemain à 5 h ¼ nous étions en route pour D... (Dormans, Marne) une gare située à 12 km de C... (Courmont). Nous sommes arrivés vers huit heures ½. Nous avons fait là une longue pose, j'ai cueilli sur le champ à côté, un bleuet²⁶ que je t'envoie. A 9 heures commençait l'embarquement. A



1 heure ¼ le train s'en allait pendant que nous nous allongions tranquillement dans un wagon de 2^e classe (ces agents de liaisons sont tout de même bien placés, lorsque les camarades sont dans des wagons à bestiaux), en nous posant mutuellement le question : « Qui sait où allons nous ? ». ... Un bon repas dans le train grâce aux colis de Ninou et de ma mère ... A tout instant, l'un disait : « Est-ce la Somme, est-ce la Champagne, est-ce Verdun, est-ce l'Alsace ? » Chacun disait son mot.

... Nous avons débarqué vers les 7 heures ½ à G... en A... (Givry-en-Argonne, Marne) non loin d'un patelin que nous avons habité aussi pendant notre long séjour en Champagne et où j'avais rencontré pour la dernière fois mon ami Lubac. Je parle de N... (La Neuville-au-Bois, Marne) avant les attaques de septembre. ...

Le 15 juillet 1916 (14 h ¼).

(Importance du courrier)

... Tout à l'heure les lettres des plantons sont arrivées et à mon grand regret Tinou a dû se passer de la sienne. Pourtant c'était le 3^e jour qu'il n'en avait pas et je m'étais dit peu de temps avant l'arrivée du

²⁵ Le cake-walk (ou cakewalk, « pas du gâteau ») est une danse populaire née parmi les Noirs de Virginie. Apparu vers 1870, il fut importé en Europe vers 1900 via le music-hall. Le rythme du cake-walk fut repris par le ragtime - (Wikipedia).

²⁶ Le bleuet est toujours dans la lettre.

vaguemestre : « Aujourd'hui, j'aurai ma lettre ». Son absence m'a tout de suite mis de travers et j'ai senti l'ennui me gagner aussitôt. Je suis parti promener immédiatement pour dissiper un peu sur la route les idées qui déjà me montaient du cœur. Mais je savais de quel côté me diriger. C'était vers la Cie qui me laissait encore l'espoir que peut-être ma lettre s'y serait arrêtée.

Aussitôt qu'il m'a vu le fourrier m'a dit : « Eh bien comment vas-tu ? Ma réponse ne s'est pas fait attendre, tu l'as deviné. J'ai répondu : « Ca ne va pas car je comptais sur une lettre et je ne l'ai pas. Oh ! si ce n'est que ça, moi non plus je n'en ai pas eu, tu sais bien que les lettres n'arrivent pas ces jours-ci. Je le sais bien, mais j'en voudrais une tout de même. Ça ne m'étonne pas, quand tu passes deux jours sans nouvelles de ton Honorine tu ne peux plus patienter. Je suis persuadé que si quelqu'un t'en apportait une maintenant, tu lui payerais volontiers une bouteille de vin blanc. Et avec plaisir ai-je répondu ». Eh bien, la voilà a-t-il fait en me tendant une enveloppe qu'il avait intentionnellement posée sur son bureau l'adresse en bas. Tu vois d'ici ma joie. Comme pendant le dialogue j'avais déjà commencé à rouler une cigarette, je me suis empressé de la poser sans la finir sur la table et avec avidité je brisai l'enveloppe.

Donc, j'ai eu ma lettre, ma lettre chérie, ma lettre tant désirée et avec un très grand bonheur j'ai dévoré les lignes. Et si j'ai été privé de tes nouvelles pendant trois jours ce n'est pas ta faute ...

Pour l'instant, je me trouve toujours à N... au B... (*La Neuville-au-Bois*) où je te disais que nous avions cantonné après notre débarquement à G... en A... .

... Je suis toujours bien avec mes nouveaux camarades et le capiston est de nouveau gentil avec moi.

... Ah oui, comme à vous tous, l'approche de l'automne nous fait peur, on cause déjà de campagne d'hiver, des mesures sont déjà prises en prévision de cette campagne. Evidemment cela n'indique pas que cette campagne ait lieu forcément. Il faut toujours prévoir, mais pour nous combattants du front, pour vous qui aussi comptez sur une délivrance prochaine, cette perspective de penser que 1917 peut à son tour être tachée de sang, n'est guère réconfortante. Aussi on est tour à tour confiants et découragés ...

Le 16 juillet 1916 (18 h). ...

Le 17 juillet 1916.

... De même que Mme Rocher a besoin de réconfort, tu as aussi besoin de distraction et d'encouragement, seuls, toujours seuls, la vie devient de plus en plus insupportable, en société, surtout en société d'amis qui vous comprennent, la douleur s'adoucit. Et je ne parle pas de plaisir qu'éprouvent toujours les bambins à passer une demi journée ensemble, à partager un plat de fraises, ou quelques gâteaux. Heureux âge que le leur ...

... Ta carte du 12 m'annonce qu'avec Léopold vous avez fait les bûcherons. Je regrette que tu n'aies pu trouver à le faire faire. Enfin du moment que tu t'en es chargée, c'est que tu t'en es sentie le courage, et cela ne me déplait point. ...

Le 18 juillet 1916 (13 heures).

... Je ne crois guère d'avoir parlé du village de N... aux B... (*La Neuville aux Bois*), où nous sommes. C'est un village peu agréable, la route seule donne un peu d'agrément. Les maisons sont presque entièrement en planches, car la pierre est rare. Les gens par contre sont assez sympathiques. Nous nous approvisionnons sur place le vin vaut ici 22 ou 24 sous le litre, mais il est bon.

Les gens s'occupent de rentrer les foin, mais le temps ne les aide pas. Quelquefois on donne la main par distraction, à faucher ou à faner aux environs du cantonnement car nous ne pouvons aller loin.

Alexis m'annonce, qu'il est complètement guéri. Tant mieux. Mais je ne souhaite pas que son rétablissement soit la cause de son départ au front.

(Carte adressée à Leopold : Soisson - Vue d'ensemble de la Cathédrale).

M. L^d. Astruc à Montgros (Lozère).

17 juillet 1918.

Ton papa qui t'embrasse bien fort. Augustin.

(Carte à Raymond : Soissons - Vue Générale).

M. R^d. Astruc à Montgros (Lozère).

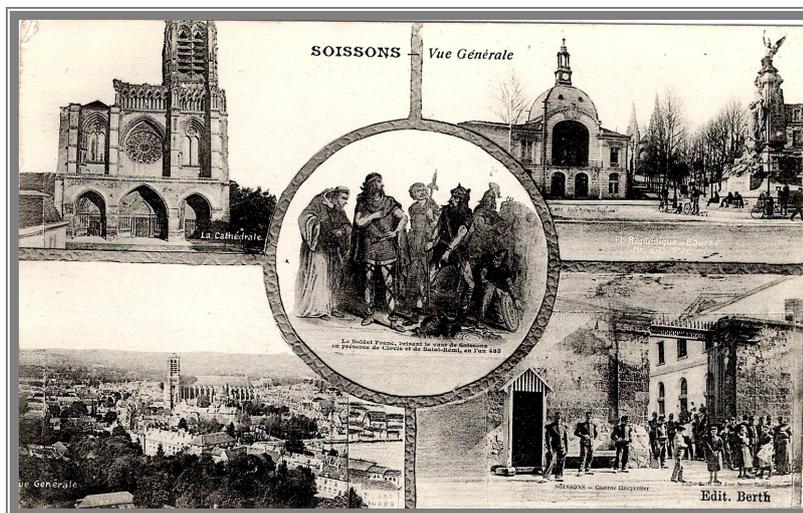
17 juillet 1918.

Papatou t'envoie ses meilleurs baisers. Augustin.

Le 19 juillet 1916. (12 heures).

... (*Hier*) ... A 10 h ½, ordre de départ en autobus pour ce matin à 7 h 30. Il a fallu me lever, copier l'ordre et aller le transmettre à la compagnie. Aussitôt rentrés, nous nous sommes recouchés. Un des planton

a dit : « Ça commence bien pour nous faire vadrouiller toute la nuit, je me couche avec les souliers ». Eh bien tant pis, ai-je répondu, s'il faut encore se lever on se lèvera, je me déchausse, les autres deux plantons (car nous sommes 4), ont fait comme moi et l'on s'est rendormi. A peine étions nous replongés dans les bras de Morphée (mais une Morphée peu amoureuse) que le planton est revenu nous rappeler en nous disant tout d'abord : l'heure du départ est avancée, en réalité ce n'était pas ça, l'ordre de départ était tout simplement suspendu. Donc nouvelle promenade à la Cie et nouveau retour au grabat. Il a bien fallu remettre les souliers, mais enfin on a pu les requitter et sommeiller enfin la matinée jusqu'à 8 heures. Et nous sommes encore là. Actuellement il n'est plus question de départ. ...



Le 20 juillet 1916. (16 h).

... A l'exercice de hier, dans le tir aux grenades, nous avons eu deux accidents bien pénibles. Deux grenades ont éclaté dans les mains des tireurs, deux soldats ont été tués²⁷, un autre blessé mortellement et 3 autres blessés²⁸, mais peu grièvement. L'accident provenait dit-on d'un défaut de construction des grenades. On va enterrer ces malheureux, ce soir à 4 heures. Que c'est triste. Etre tué par l'ennemi c'est bien pénible, c'est bien malheureux, mais être victimes de nous mêmes, c'est bien pire. J'ajoute pour ta tranquillité, que je n'ai jamais à prendre part à ces exercices.

Au cours de la marche de ce matin, nous avons pu voir un ballon boche descendre dans le champ devant nous. Ce ballon, qui d'ailleurs n'était monté par personne était porteur d'une grosse brassée de journaux imprimés en français dans les Ardennes.

Ces journaux critiquent les nôtres, disent que les pertes Anglaises sont énormes, que nos journaux nous bluffent en disant que les Allemands meurent de faim ou manquent de réserves, ils disent que les Allemands sont prêts à répondre à l'offensive Franco-Allemande (*Anglaise ou Américaine ?*), mais ne nient pas cependant pas nos avantages. Ils avouent la présence en Allemagne de 300 000 prisonniers français. Ils disent que notre artillerie fait beaucoup de mal à la population civile des pays envahis, enfin ils ne paraissent pas découragés. Mais à tout cela, il faut opposer la contre partie. Il y a du vrai, c'est entendu, mais les boches ont tendance et intérêt surtout à exagérer leur force pour nous décourager. S'ils étaient si forts que cela, ils arrêteraient les Russes.

Le canon en attendant tonne sans cesse depuis hier au soir. Se prépare-t-il une nouvelle action offensive de notre part, c'est fort probable. ...

Le 21 juillet 1916. ...

Le 22 juillet 1916.

... Depuis hier, des événements nouveaux se sont passés. Dans la soirée une note nous apprenait que ce matin nous quitterions le village de N... aux B... (*La Neuville-au-Bois*). ...

Ce matin à 6 heures, nous étions en route. Le soleil commençait à chauffer, la route était poussiéreuse. On suait à grosses gouttes. Nous n'avons pas pourtant été bien loin, une douzaine de km. Nous avons traversé autres deux ou trois villages B..., C... et E... (*Eclaires*,) où nous sommes, une assez longue étendue de bois de l'Argonne. Le village d'E... est assez petit, on n'y trouve pas grand-chose, pas d'épicerie, pas de

²⁷ Le soldat Jean Boisset, 17^e Cie, le caporal François DE SAINT JULIEN, 21^e Cie – JMO du 342^e.

²⁸ 17^e Cie : Paul Chastel ; 21^e Cie : Eugène Nallet, Jean Piat, Abel Jambeau, René Fournier (le blessé mortellement touché n'est pas indiqué comme tel) – JMO du 342^e.

tabac, seulement quelque peu de vin. Mais j'avais fait mes provisions avant de quitter la N... au B.... Le village est assez triste, les maisons d'ailleurs en charpente et terre ou brique, ou entièrement en bois, sont peu gaies. Les gens ont pourtant l'air de mieux se tenir que là où nous étions, les femmes en particulier sont un peu mieux ficelées, il est vrai qu'à N... au B..., elles avaient quelques unes du moins un peu trop de laisser aller et sous beaucoup de rapports. Oh ! La guerre comme elle transforme les mœurs. Enfin c'est là le moindre de mes soucis. Les enfants surtout sont bien mignons et bien propres, très polis.

Aussitôt installés dans notre nouvelle grange, nous nous sommes occupés de casser la croûte, car on commençait à y avoir le goût. Après, j'ai été apporter le rapport à la Cie située à 3 km d'ici. J'ai passé avec Victor Sévène et une autre paire d'amis un bon moment, on a même sucé deux ou trois bouteilles de bière, puis je suis redescendu. ...

Ton Tinou Vxozrivh (*Eclaires, Marne*).

Le 23 juillet 1916.

... J'ai bien dormi dans un petit coin, où nous sommes seulement trois. C'est une ancienne écurie de veaux et la place de chaque veau sert de chambre à chacun de nous. Dieu ! Quand donc retrouverai-je la mienne chambre, avec mon lit et ma petite famille.

Je vis actuellement dans l'énervement, je ne voudrais pas partir d'ici et je voudrais cependant être ailleurs. Drôle de conception, tout de même des choses actuelles, comme il faut que la guerre nous mette l'esprit à l'envers. ...

Le 23 juillet 1916.

Mon cher Léopold.

Ta lettre du 15 était cette fois-ci mieux soignée que celle de la dernière fois. C'est bien. Par cette lettre je vois que tu t'occupes beaucoup pour aider la maman et lui faire plaisir. C'est bien aussi. Aussi vous aurez la joie maintenant d'aller en vacances et j'espère que vous allez bien en profiter. A St Sauveur, à Mende, partout, on sera si heureux de voir arriver ces grands garçons, toujours sages, toujours aimables.

Et lorsque vous en reviendrez, papa ne sera peut-être pas loin de venir aussi du moins il faut l'espérer, car les Boches ne feront pas durer la guerre toute la vie. ...

Le 23 juillet 1916.

Mon cher Raymond.

Je n'avais pas besoin que ta lettre me dise que tu pensais à ton papatou, mon chéri, pour le croire. Je sais bien que tu ne m'oublies pas. Je comprends bien aussi que pour aller en vacances vous aimeriez tous mieux que papa puisse vous accompagner. Moi aussi je voudrais pouvoir venir avec vous, mais ces vilains Boches vont encore m'en empêcher cette année.

Je serai pourtant encore bien heureux, si je puis venir passer l'hiver avec vous.

En attendant vous irez avec la maman faire votre petite promenade à St Sauveur et à Mende. Profitez bien des vacances, plus on s'amuse quand on est en congé, plus on a du goût à travailler après quand il le faut.

Mais les petits canards ? Qu'allez vous en faire pendant que vous serez absents. Il faut pourtant les soigner, car je veux y goûter et si par hasard je venais le manger à la maison cela irait encore bien mieux.

Ton papatou qui t'embrasse bien fort.

Augustin.

Le 24 juillet 1916 (15 h).

... Tu es en souci à mon sujet. Je n'en doutais pas, cependant pour l'instant tes soucis sont vains, car je ne suis pas plus mal que je n'étais il y a quelques jours. Nous sommes toujours à E... (*Eclaires*) ...

Je deviens de plus en plus impatient. Il me faut la fin à présent, j'ai assez du veuvage et de toute cette vie de misère. ... Et dire que certains prévoient encore un an de guerre ! Non, je suppose bien que seuls ceux qui le disent resteront pour la continuer et tout cas, je ne tiens pas à y rester moi-même. ...

Le 25 juillet 1916.

... Les permissions ont repris dans notre régiment, mais il n'y a pas beaucoup de permissionnaires. Ce matin, il en est parti 4 par Cie. C'est peu, mais enfin, cela donne toujours un peu l'espoir d'en profiter.

... La santé est très bonne et (*je*) vois avec joie qu'il en est de même pour vous puisque vous descendez et remontez la brouette du Bès²⁹.

²⁹ Rivière qui prend sa source au signal de Mailhebiau, 1469 m et se jette dans la Truyère au cirque de Malet (Cantal)

Le 26 juillet 1916 (13 h).

... Hier au soir, j'ai été à la Cie, non pas que j'y fus bien obligé, car j'aurais pu m'en éviter, mais j'avais une petite note à transmettre et histoire de promener un peu, puisque je ne sors presque jamais, j'ai été la porter. Avec le fourrier, Sévène, Delprat, Daudet nous avons choqué le verre ensemble, fait un bon brin de causette avec pas mal de mitrailleurs que je n'avais pas vus depuis longtemps ... Il faisait très beau le soir et pendant ces trois kilomètres sur une route assez défoncée, j'ai pu tout en marchant, rêver à mon aise à nos anciennes promenades sur beaucoup d'autres routes que nous avons parcourues ensemble.

Pendant ce temps le canon tonnait ferme du côté de V... et le contraste que formait ce bruit de guerre avec la douceur que mon esprit évoquait n'était point fait pour me faire sourire. ...

Le 27 juillet 1916. 14 h ½. ...

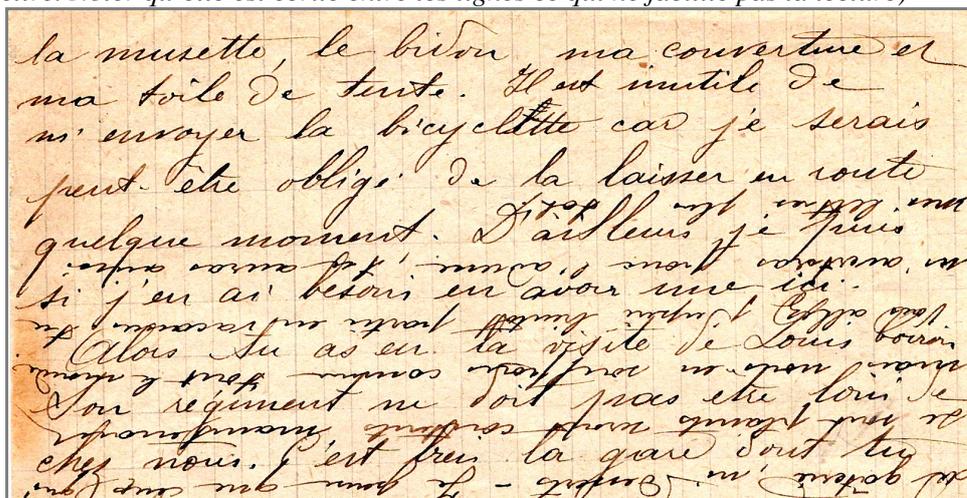
Le 28 juillet 1916 (14 h).

... A 15 h 30 nous allons maintenant écouter un petit cours de topographie fait par un S/ Lieutenant. C'est pour nous apprendre à lire la carte. Mais comme il y a longtemps que (*je*) connais la carte d'état major il s'ensuit que la leçon est peu intéressante. Enfin, cela fait passer le temps.

Je vais t'envoyer encore une paire d'articles du journal, cela complétera ma lettre. Tu commenteras l'article de Brioux de l'académie « La Faillite de la Dot »³⁰. Si cet article est né de la guerre, au moins il n'en parle guère et sa lecture remet un peu de toutes les idées belliqueuses. Heureux ceux qui comme nous ont pu à la place de la dot qui faillit « connaître ensemble l'ivresse de rêves d'avenir, s'entraider, se consoler, mettre en commun toutes les ambitions de la jeunesse, ses fraîcheurs, ses joies, ses folies ». ...

Le 29 juillet 1916.

... Tu me demandes ce que nous allons faire aux marches. Eh, bien c'est pour l'entraînement, comme si depuis 2 ans nous n'en avons pas assez fait et comme le commandant y va, nous suivons, mais lui marche à cheval et nous à pied. Ce que je porte le voici : mon équipement, ma carabine, (*voir ci-dessous la suite de la lettre. Noter qu'elle est écrite entre les lignes ce qui ne facilite pas la lecture*)



Le 30 juillet 1916 (19 heures).

...
Lorsque ma lettre t'arrivera tu seras, où plutôt, vous serez à St Sauveur en vacances. Veinards, vous avez bien de la chance de prendre vos vacances. Est-ce que je ne vais pas bientôt avoir les miennes ? Enfin toute blague à part, je suis bien heureux que vous alliez en vacances, je voudrais que vous en profitiez beaucoup ...

Je vais t'envoyer un colis avec une pointe de casque que j'ai depuis Soissons. J'y joindrai ma montre. Le ressort s'est de nouveau cassé, mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que j'ai en démontant le ressort, pour m'en rendre compte, perdu le pivot du barillet. Tu me feras réparer tout ça et me renverras ma montre.

J'ai vu un de ces jours un frère de Mme Balmadier de St Sauveur du 122 territorial. ...

Le 31 juillet 1916.

Ma chère Honorine et bien chers parents.

³⁰ Coupures de journaux de Brioux : Problèmes d'après guerre - 1^{er} La Faillite de la Dot - 2^{ème} Des mères, des enfants - Qui donnera l'exemple - Une retraite pour les vieilles mamans.

Je suppose que lorsque ma lettre arrivera à St Sauveur la famille se sera accrue des trois montagnards, voilà pourquoi j'écris à tous en même temps. ...

Je suis toujours à E... (*Eclaires*) et si ce n'était la chaleur qui commence à se faire craindre tout irait bien. D'ailleurs, nous restons presque tout le temps à l'ombre, sauf quand il y a marche. Nous y allons demain. Ce qui fait qu'on craint la chaleur, c'est le manque d'eau. Celle qu'il y a est mauvaise, il est défendu d'en boire et le vin, sans compter qu'il est fort cher (22 sous) vous assomme. Enfin, j'ai de l'alcool de menthe et la moitié de la fiole de gauloise. Je mets quelques gouttes de l'un ou de l'autre dans le moins d'eau possible et cela désaltère.

Sylvain m'a enfin envoyé une carte. Il va bien et se trouve mieux qu'à l'usine. ...

Je vous embrasse bien fort tous et ne soyez pas en souci de moi encore, je ne suis point à plaindre pour l'instant.

Votre mari, fils et papa.

Augustin.

Le 1 août 1916.

... Je suis particulièrement sensible aux éloges que tu me fais des deux petits. La page qui leur est consacrée, me montre qu'ils sont bien sages et qu'ils font absolument tout de qu'ils peuvent pour faire plaisir à leur maman. D'ailleurs, ils savent reconnaître, quand ils ne faut pas faire gronder et tiennent leurs promesses de ne plus recommencer. Quand ils ont un moment de défaillance. ...

Le 2 août 1916 (18h).

... Demain encore une marche. Une autre bonne suée à prendre. Je pense que nous n'allons plus longtemps rester à E... (*Eclaires*), mais nous n'irons probablement pas à V... (*Verdun*). ...

Le 3 août 1916 (18h). ...

Le 4 août 1916 (15h).

... Hier j'ai été voir une partie de foot-ball, après souper. ... Il y a eu d'ailleurs un très violent bombardement du côté de V... (*Verdun*) et à plusieurs reprises j'ai passé de longues minutes à écouter pour me demander, si c'étaient les Allemands ou les nôtres. Je crois d'après ce qu'on a dit ce matin que ce sont les Français qui ont attaqué et ont gagné du terrain. En attendant, nous sommes toujours tranquilles ici en attendant notre tour. ...

Si vous allez à Recoules, tu embrasseras bien la grand'mère³¹ pour moi ainsi que l'oncle³² et Augustine³³. ...

Le 5 août 1916. ...

Le 6 août 1916.

... Ce soir dimanche, match de foot-ball entre notre régiment et un autre au village voisin, avec le concours de la musique. Je vais aller passer un moment à voir jouer. ...

Le 7 août 1916.

... alors que nous pensions être encore pour plusieurs jours à E... (*Eclaires*), voilà que brusquement nous nous sommes portés à une douzaine de km vers le sud. Rien de grave, à voir dans ce déplacement ...

Dans la Meuse

Le 8 août 1916 (14 h).

... Par la lettre d'aujourd'hui, j'apprends votre promenade à Recoules. Je suis heureux d'avoir ainsi des nouvelles de tous, mais je regrette que la grand'mère soit de nouveau un peu fatiguée ... Si tu en as l'occasion, tu rendras à MM Balmette, Beis et Lauriac l'affectueux bonjour qu'ils ont bien voulu m'envoyer.

... Dimanche j'ai été passer l'après-midi à voir jouer une partie de foot-ball dans un pré aux environs de E... (*Eclaires*). C'était très intéressant, les deux équipes étant l'une du 342^e, l'autre d'un régiment d'artillerie, chacun y mettait du sien. La musique a joué plusieurs morceaux. Nous sommes revenus à 6

³¹ Augustine BONNEFOI, décédée 1917, épouse de Jean Pierre SEGUIN.

³² Thimotée SEGUIN.

³³ Augustine SEGUIN, fille de Thimotée et petite fille d'Augustine BONNEFOI.

heures. Rien ne faisait prévoir que nous partirions le lendemain matin. Juste l'ordre est arrivé pendant le souper. On a fait la "malle" et rempli le bidon, pour faire la route.

... ce n'était pas loin, 13 km en passant par C...t au sud de E... (*Eclaires*) nous sommes arrivés à V... (*Vaubecourt*) vers 7 h ½. Aussitôt on a cherché les logements pour le régiment, qui d'ailleurs n'a pas tardé à arriver. On a été caser tout le monde et puis nous nous sommes installés dans notre nouveau logement.

Le village de V... (*Vaubecourt*) est presque entièrement démoli. C'est une victime de la retraite de la Marne, 123 maisons ont été incendiées. A la place des ruines de ces demeures s'élèvent aujourd'hui des baraquements en planches où vivent les habitants qui n'ont pas voulu quitter leur pays. Autrefois cela devait être assez coquet, bien que les maisons ne soient pas jolies ni solides. Ce sont comme à E... les constructions en bois ou charpentes et terre glaise. Peu sont en pierres. Mais enfin c'était un chef lieu de canton presque à la naissance de l'A... au bord de laquelle j'ai été me débarbouiller et que j'avais d'ailleurs connu avant à S... L'église est entièrement démolie, les trois cloches seules ont résisté à l'incendie et gisent par terre, l'une à côté de l'autre sur le milieu de l'église. Deux compagnies sont campées sous la tente, faute de place dans les granges. Nous, nous sommes dedans, mais nous sommes moins bien qu'à E... . Nous mangeons dehors, à l'ombre des pommiers.

La Cie n'est pas loin, ce qui fait que lorsque j'ai une note quelconque, j'ai vite fait ma course (50 m environ). Le village est assez bien approvisionné, il y a épicerie, tabac, bière (à volonté) aussi avec la chaleur qu'il fait dans la journée, il ne manque pas de clients. ...

Ezfy(v)xlfing (*Vaubecourt*).

Le 9 août 1916. ...

Le 9 août 1916.

Mon cher Léopold.

Voilà 5 jours que j'ai reçu vos longues lettres ... Ton histoire d'illumination à Montgros m'a bien intéressée, le compte-rendu de votre baignade aussi, pendant que la maman lavait à Bès. Je comprends, qu'avec de tels passe-temps, il ne vous tardait pas à rentrer à Montgros. Mais ce qui me plaît encore le mieux dans ta lettre c'est cette ligne : « Je ne songe plus à être malade ». Cette ligne me rend très heureux, je ne suis jamais aussi content que lorsque je vous sais bien portants.

Et maintenant, je voudrais savoir une chose, mais je ne veux pas que tu me mentes, entends-tu ? J'ai trouvé ta lettre très bien faite, l'écriture aurait pu être mieux soignée, mais la rédaction était parfaite. Alors je voudrais savoir si tu l'as faite seul, ou si la maman t'a aidé. Tu me diras cela dans ton prochain envoi.

Je pense que vous vous en donnez maintenant à St Sauveur et que vous profitez bien des vacances, tant mieux, il faut faire comme si j'étais avec vous.

Tu embrasseras bien la maman, le pépé et la mémé pour moi.

Ton papa chéri.

Astruc.

Le 9 août 1916.

Mon cher Raymond.

Toi dans ta longue lettre, tu me parles plutôt de votre voyage à St Urcize. Je vois que vous faites beaucoup de promenades, mais quelques-unes coûtent un peu cher, car la fatigue après se fait sentir. Il a fallu se déchausser au Rivet, tous les trois, ah ! tu vois tous les plaisirs se payent. Au retour, les framboises étaient sûrement moins attrayantes qu'à l'aller. Enfin, maintenant c'est passé, il ne reste plus que le bon souvenir de St Urcize. Car c'est, je suppose un bon souvenir : les fontaines, l'escalier conduisant à l'église, le Pascalet, le sirop du café, que sais-je, tout cela est encore dans ta mémoire.

Et je suis content de voir que pendant ta promenade fatigante tu songeais à ton papa chéri. Penser à quelqu'un qui est bien moins que soi-même, c'est prendre un peu de ses peines, comme lorsque je pense à vous pendant nos marches ou au danger, je partage aussi votre bonheur d'être à l'abri et il est doux parfois de souffrir pour que ses petits garçons ne souffrent pas.

Profitez bien des vacances tous deux, amusez-vous bien, soyez bien sages comme toujours.

Embrasse, toi aussi la maman, le pépé et la mémé, comme je t'embrasse toi-même.

Ton papa chéri.

Astruc.

Le 10 août 1916. ...

Le 11 août 1916 (13 h).

... Il y a donc quelque chose de changé en toi depuis quelques jours. Tu te disais forte, tu disais que tu te portais bien, je sens qu'il n'en est pas ainsi et que tu souffres de nouveau. Oh ! Que tout cela m'attriste ! Mais je t'en supplie, ma Ninette je ne veux pas que tu sois malade et pour cela je ne veux pas que tu sois en souci de la sorte. Tu vois depuis que nous sommes partis de S..., nous nous sommes dit chaque jour : « demain nous serons peut-être de nouveau en ligne et nous sommes encore à 40 km du front. Pourtant nous nous sommes fait des soucis depuis, pourquoi ? Pour rien. Alors pourquoi désespérer maintenant. Il faut réagir, ne pas trop travailler, se promener et surtout ne pas trop penser. Je t'affirme que je ne m'en fais pas moi. ...

Le 12 août 1916 (14 h).

... Hier au soir après souper j'ai été voir une partie de foot-ball rugby et si Léopold et Raymond se fussent trouvés-là, ils auraient certainement bien ri en voyant les nombreuses pirouettes des joueurs. ... Après dîner, petite promenade dans le village. Ces promenades sont toujours intéressantes, par les pensées qu'elles évoquent. A tout moment, c'est l'image de la guerre qu'on aperçoit. Des maisons entièrement démolies, d'autres (la plupart) incendiées, depuis 1914, l'herbe a recouvert les décombres, seuls de temps en temps une rampe d'escalier extérieure, une enseigne restée lisible, un puits, la voûte d'une cave, montrent qu'une famille a habité là, y a fait du commerce, y a connu selon les moments, les heures de joie, ou de douleur dont une vie est faite. Des rues entières ont disparu. Ça et là une modeste baraque élevée sur l'emplacement de l'ancienne demeure abrite une famille émigrée ou indigène, pour toujours remplie du souvenir de l'invasion. Qui donc pourra jamais dire tout ce que ces ruines renferment de misère, de larmes et de deuils.

Les gens, peu nombreux, travaillent à rentrer les récoltes, pas mal de soldats les aident, heureux de reprendre, même pour quelques jours seulement leurs anciens travaux des champs. Et ces aides sont bien nécessaires, car comme partout les hommes manquent. Seuls quelques vieillards, quelques réformés, quelques mutilés de la guerre peuvent surveiller les travaux. Par contre il y a pas mal de femmes, il y en a même trop, je trouve pour ce qu'elles font. Certaines comme partout pleurent les pertes qu'elles ont éprouvées, ou l'absence de quelqu'un des leurs, mais la grande partie trouve la guerre assez agréable et s'arrange pour ne pas trop se faire du souci.

Je ne sais pas si c'est un vieil usage qui se poursuit, ou si c'est la guerre qui en est la cause (je crois plus tôt ceci) mais il est honteux de voir les mœurs de ces régions. Il est vrai, qu'elles n'ont pas tort seules et que, même, les grands coupables ne sont souvent pas elles. Mais c'est ignoble.

Je m'aperçois que je fais maintenant le narrateur, ou le moraliste, cela peut t'intéresser, plus ou moins ...

Ce soir soirée récréative, donné par la 342^e à 18 h. Musique, chants, monologues, comédies etc. Une distraction de plus à saisir, quand elle passe. Il paraît assez bizarre que certains s'amuse pendant qu'au loin le canon gronde et blesse tous les jours des centaines de camarades. Mais l'abstention, même les pleurs ne sauraient empêcher le reste. Alors autant rire encore un moment. ...

Le 13 août 1916. ...

Le 14 août 1916 (15 h).

... J'ai lu le journal, la moitié de « Pierre et Thérèse » de Marcel Prévost ; causé avec des promeneurs etc. et le reste du temps, je me suis bien ennuyé. ... Samedi soir de 18 à 20 h, il y avait représentation artistique au théâtre en plein air du 342^e. Quelques amateurs et même des professionnels, tel le régisseur de l'Apollo de Paris, téléphoniste au 342^e avaient organisé une soirée récréative. Musique, chansons, monologues, se sont succédés pendant 1 h ½ un comique excentrique en particulier, nous a bien fait rire. Puis un vaudeville militaire a terminé la soirée. Comme tout le régiment, n'avait pu assister à la première représentation, il y en avait une deuxième hier au soir. Le Colonel, le Com^{dt} etc. étaient présents. ... Je suis donc retourné au « Théâtre ». ...

Le 15 août 1916.

Ma chérie.

Je suis encore privé de lettre aujourd'hui. Demain il en viendra deux sans doute. ...

Je ne veux pas ma chère Ninette, ou plutôt, je ne voudrais pas te faire de la peine, tu as assez souffert et tu souffres assez encore, mais selon mon habitude je ne puis rien te cacher. Nous allons partir demain, sans doute, pour aller aux tranchées. Certains prétendent que nous n'irons pas en ligne ... Mais enfin je crois que nous irons du côté où nous craignons précisément aller (à Verdun). Voilà pourquoi, je me fais un devoir de

t'avertir. Il peut se faire que je ne puisse pas écrire aussi régulièrement que d'habitude. ... Je ferai toujours mon possible pour que tu sois renseignée le plus régulièrement possible.

Et maintenant que je te dise que je ne suis pas du tout fâché d'aller de nouveau aux tranchées. Il est évident depuis que nous vivons en arrière nous avons un peu perdu le son du sifflement des balles ou des obus. Nous aurons peut-être un peu de mal à nous réhabituer, mais ce retour peut-être pour nous une surprise ; nous savions bien que tôt ou tard cette vie d'inutile s'achèverait, la guerre n'étant malheureusement pas finie. Et puis ce sera la fin de cette vie d'incertitude qui use plus que les situations précises et puis ce sera le retour dans 8 jours peut-être ou dix et puis ce sera le retour des permissions et une meilleure position ailleurs. Et puis n'oublie pas que je suis toujours moins exposé que si j'étais toujours en ligne. ...

Je vous embrasse toutes trois avec affection.

Augustin.

Un doux bécot supplémentaire à ma Ninette adorée.

Le 16 août 1916 (13h).

... Voilà qu'il faut se remettre à écrire au crayon. ... nous avons ce matin quitté V...t (*Vaubecourt*) en autobus vers 8 heures. Nous avons avancé d'une quarantaine de km, jusque dans un bois, au environ du village de X... (*Nixéville, Meuse*), encore à 8 ou 9 km des lignes. Le voyage s'est donc effectué sans fatigue. Il a même été intéressant souvent. L'aspect changeait à mesure que nous avançons. Là bas, c'était le village démoli qui indiquait les ravages causés par la guerre, mais en dehors du village, bien peu de choses avait souffert. La campagne était cultivée et la terre n'était pas bouleversée.

A mi-chemin, on commençait à voir des arbres coupés ou écorcés, de nouvelles routes, des voies au chemin de fer nouvelles ont été tracées, de vieilles tranchées montraient leur parapet herbeux. Et quel va et vient sur ces routes. Les autos se suivent et se croisent sans discontinuer, transport de troupes vers le front ou vers l'arrière, ravitaillement, ambulances, voitures d'état major, fourgons postaux etc. etc. et les motos et les cyclistes et les cavaliers et les piétons, on en voit partout³⁴.

A côté, des voies étroites ou normales, des Decauville dans les endroits difficiles transportent également et sans cesse, matériels de toute sorte, vivres, munitions etc. Nous avons rencontré deux ou trois convois de prisonniers boches et ils paraissaient bien heureux de se trouver loin du bruit du canon. D'autres prisonniers cassaient des pierres ou faisaient du terrassement sur les routes. Ceux là ont fini la guerre et ils sont bien heureux.

Nous sommes donc dans un bois³⁵, mais mieux logés qu'à Cabane et Puits. Nous sommes dans des baraques très bien faites qui valent mieux que les granges ou les étables. D'ailleurs nous partageons notre logement avec le commandant lui-même, ce qui lui suffit, peut nous suffire. Et puis ce ne sera pas pour longtemps. Demain soir nous repartons à pied cette fois, pour aller prendre position. Tu voudrais bien savoir où, à quel endroit ? Moi aussi, donc je ne puis te le dire³⁶.

... Par tes deux cartes du 12, tu me parles du violon que tu as reçu. J'avais oublié de t'en parler ... C'est avec cet instrument que j'ai remonté moi-même, que j'amusais les camarades aux tranchées de Soissons. Il sera pour Léopold ou Raymond et le violon qui est à Montgros sera pour celui qui ne prendra pas celui-là. J'espère être de retour pour venir donner à mes fils leurs premières leçons. ...

X=Mrcveroov (*Nixéville*).

J'apprends avec plaisir le retour d'Alexis dans son poste civil.

Le 17 août 1916 (13 h).

... Ce soir nous devions monter à Y... (*Verdun*) mais on vient de nous avertir que ce ne serait pas encore pour ce soir. Nous allons donc pouvoir reposer une nuit de plus au moins dans notre cabane au milieu du bois. C'est toujours autant de gagné. Quoique je n'éprouve aucune crainte du fait du départ. ...

Les approvisionnements sont rares dans nos bois, on ne trouve rien à acheter, quelque rare bidon de vin à 1,35 fr et encore ! Heureusement, je me suis pourvu avant de partir et quand nous n'aurons pas de vin, nous boirons de l'eau. ...

Y= Eviwfm (*Verdun*).

Je te renvoie la jolie carte que tu m'as envoyée. Je voudrais bien en avoir une aussi bien choisie à te rendre mais, n'oublie pas qu'avec ou sans carte, nous n'aurons, oui, qu'une pensée, qu'un cœur, qu'une même aspiration : nous retrouver réunis pour le bonheur, le plus tôt possible. ...

³⁴ Augustin ASTRUC passe ce qui est appelé depuis lors « la Voie sacrée ».

³⁵ *Le 16 août tout le Régiment est transporté de Vaubecourt au camp A de Bois la ville à 6 km environ SE de Verdun – JMO du 342^e*

³⁶ Ce commentaire a pour but de détourner l'attention de la censure. Pour le lieu voir le « code secret » en fin de lettre ?

Verdun

Le 18 août 1916 (15 h).³⁷ ...

Le 19 août 1916.³⁸

Ma chérie.

J'aurais une très longue lettre à te faire aujourd'hui, mais je remets à plus tard, ignorant même si je pourrais expédier ces quelques mots. Il est à peu près certain, que je ne pourrais pas de 4 ou 5 jours t'écrire régulièrement. Ne t'alarme pas de cela, patiente un peu et aies courage.

Ton mari qui pensera souvent à toi ces jours-ci, t'embrasse bien fort.

Augustin.

Mes baisers à tous, spécialement aux enfants.

Le 20 août 1916.

... Après une marche pourtant pas longue mais assez pénible, ce matin, je me retrouve en bonne santé, dans un abri des plus rustiques à quelques km des boches. Ce soir nous serons plus près, mais en attendant on ne s'en fait pas. Pendant que des camarades dorment d'autres, avec de l'alcool solidifié dans des récipients improvisés, font le café et moi j'écris. ... V... (Verdun)

Le 21 août 1916.

Ma chérie.

Encore un petit mot seulement. Suis toujours bien portant.

Je vous embrasse bien fort.

Augustin.

Le 25 août 1916.

Ma chérie.

J'ai bien regretté de n'avoir pu t'écrire ces jours-ci, mais l'occupation était trop grande et la tranquillité manquait. Je te ferai parvenir une longue lettre demain quand je serai reposé.

Je suis en bonne santé et vous embrasse tous avec affection.

Augustin.

Le 26 août 1916.

... Depuis le 20 je n'ai pu écrire. Une petite carte envoyée il y a 3 jours et une autre hier. Mais je crains bien que ni l'une ni l'autre ne te seront parvenues. Enfin, je vais aujourd'hui pouvoir t'envoyer quelques renseignements ... Je suis bien portant, cela doit te suffire, j'espère bien maintenant, me conserver jusqu'à la fin. Mais vois-tu nous venons de vivre des heures inoubliables, les plus affreuses que j'ai connues depuis que je suis en campagne et si nous descendons quelques-uns indemnes, ce n'est pas la faute des boches. Je te dirais où nous étions, mais tu le devines. Jamais on aurait pensé qu'on puisse envoyer le 342^e dans un tel secteur. Pourtant ce fait là s'est produit et malgré tout nous revenons avec des lauriers.

Notre régiment avait en ses heures de courage et ses heures de défaillance, où plutôt de malchance, il avait été critiqué souvent à tort par d'autres régiments, le coup de main qu'il vient de faire le met au rang des plus valeureux. Je suis fier d'y avoir assisté. Mais à côté de cette joie bien méritée que nous ressentons, nous qui avons le bonheur d'y voir encore, que de regrets nous laissons dans cette terre Meusienne.

De nombreux camarades, d'excellents amis ont trouvé-là une mort plus ou moins affreuse. Nous n'avons plus d'officier, où presque et les hommes sont réduits de moitié. Notre commandant a été tué, un agent de liaison aussi, les aides-majors des infirmiers parmi lesquels le pauvre Rigal de Nasbinals. C'est affreux de voir tout cela. Nous ne sommes pas seuls à avoir souffert. Les Boches ont pris la pile. Nous avons fait plus de 300 prisonniers, avancé dans une région très difficile de 300 m environ, nous avons réussi là où les tirailleurs ou les zouaves ont échoué. Nous pouvons être contents de nous.

Je te donnerai des détails prochainement, j'aurais des journaux à t'écrire, mais l'on est encore un peu fatigué. ...

Mon ami Victor est intact aussi, j'avais bien peur pour lui.

³⁷ A 18 heures le Régiment quitte le camp du Bois la Ville pour aller cantonner à Verdun en passant par le Chemin défilé du Fort du Regret. – JMO du 342^e.

³⁸ Il est distribué à chaque soldat 4 jours de vivres de réserve, une 2^{ème} musette, un bidon de 2 litres, un sac à terre et 2 grenades – JMO du 342^e.

Le 28 août 1916.

... Je désespère de ne pouvoir jamais te faire une longue lettre, mais cela m'est impossible encore, car je manque du nécessaire. Je suis bien portant toujours. ...

Le 28 août 1916.

...

Le 29 août 1916.

...

Le 31 août 1916.

... Je fais d'abord une carte pour te tranquilliser, dans le cas où je ne pourrais faire une lettre. Je suis bien portant et ne risque plus rien. Donc pas d'inquiétude. ...

Le 1^{er} septembre 1916.

Ma chérie.

J'ai reçu, ces jours-ci pas mal de lettres de toi, j'ai sous les yeux celles des 22, 25, 2 du 26 et 27 août.

Autant qu'il m'a été possible j'ai répondu, ou plutôt je t'ai rassurée de mon mieux, par quelques cartes laconiques évidemment, peu satisfaisantes. Je suppose que ces cartes te sont parvenues. Elles t'indiquaient, juste que j'étais vivant, cela devait te suffire et c'était ce qui m'était seul possible de faire. Maintenant que je suis éloigné du grand brouhaha, que je n'entends plus le bruit assourdissant du canon et que surtout je ne cours plus aucun risque, je puis en toute tranquillité te compléter ces quelques mots succincts qui te sont parvenus. ...

Je vais tâcher de rappeler mes souvenirs le plus possible ... Ma chérie, nous venons de gravir un nouveau calvaire, le plus pénible, le plus dangereux que j'aie jamais connu. Je ne crains pas de te l'annoncer, ma chère petite, depuis 21 mois que je vois la guerre, j'ai vu malheureusement beaucoup de choses et surtout des choses tristes. Je n'avais jamais assisté à une pareille hécatombe ! Avec ça, j'étais heureux quand même, fier d'avoir ma part dans cette affaire, heureux de voir mon régiment, faire ce qu'il a fait. C'était affreusement triste et c'était admirablement beau. Etrange contraste !

Je vais ici ouvrir une parenthèse, si je veux que tu sois au courant de mon emploi du temps de ces jours derniers.

Ma dernière lettre était faite du cantonnement de Bois-la-Ville dans les baraques isolées où pourtant nous étions très bien. Nous avons passé là 48 heures et pourtant tout ce temps, nous ne cessions de nous répéter : « Où va-t-on nous diriger ? Nous voyons passer les troupes de Verdun et nous disions : Allons nous suivre leur sort ? ».

Le 18 au soir, nous étions fixés, à 18 heures nous devions prendre le chemin de Verdun. Pourtant nous disions : « A Verdun il y a de tous secteurs, le 342 n'occupera jamais un des mauvais, notre régiment n'est pas d'ailleurs un régiment d'attaque, etc. etc.. La confiance ne nous quittait pas. Peut-être parmi tous, sans me flatter, j'étais un de ceux qui avaient vu le plus clair dans ce déplacement. Je disais aux camarades : « Notre régiment n'a rien fait où presque depuis longtemps, on nous envoie là-bas, c'est qu'on veut nous occuper, prenez garde ! ».

A travers un chemin plus ou moins aisé dans la boue, nous sommes arrivés dans la grande cité Meusienne vers 10 heures du soir. La vue de cette ville désormais si célèbre ne laissait pas sans nous causer quelques appréhensions. On a tant parlé de Verdun, que pour beaucoup d'entre nous, entrer dans cette ville c'était mourir ! Pourtant des trains de ravitaillement circulaient, des voitures passaient, des soldats allaient et venaient, beaucoup de maisons étaient démolies, mais beaucoup d'autres restaient intactes, beaucoup d'arbres étaient coupés par les obus, mais on en voyait encore beaucoup debout. Quelques coups de canon seuls indiquaient que l'on pouvait venir nous frapper, mais que nous avions encore des chances de passer à travers.

La veille, pourtant avant de quitter le bois nous avons assisté de loin à un bombardement terrible, à un véritable incendie des montagnes, une canonnade monstre à laquelle l'orage et le bruit du tonnerre ajoutaient encore quelque chose de lugubre et l'on disait que c'était à Verdun ! Mais Verdun au moment où nous arrivâmes, nous paraissait autrement calme ! Enfin, nous étions aussitôt après avoir passé la Meuse, logés dans une maison abandonnée et nous nous installions tant bien que mal pour passer la nuit.

Je pourrais te dire tout de suite, qu'il n'est pas difficile de se loger à V... (*Verdun*) puisqu'il n'y a aucun civil, toutes les maisons sont donc à la disposition des troupes (qui d'ailleurs ne les occupent pas), mais ce qui m'a frappé le plus, c'est le pillage que j'ai constaté. Pendant la 1^{ère} nuit que nous y avons passé, j'ai eu deux notes à communiquer à la Cie, la dernière à 4 h du matin. Comme il se faisait jour et que je n'avais pas sommeil (d'ailleurs on était trempés de sueur à l'arrivée) et l'on couchait sur le plancher, ce qui

était peu appétissant. Je pus faire un tour dans les rues avoisinantes. Beaucoup de fenêtres étaient brisées, beaucoup de portes ouvertes. A l'intérieur des maisons gisaient pêle-mêle, des boîtes de fils, des papiers, des photographies, des tiroirs, la machine à coudre, des chaises brisées, des chapeaux, des rubans etc. . Toute une image de la vie, toute une histoire de famille, aux milles pensées évocatrices de paix, de sécurité, de bonheur.

Et pourtant, les Boches ne l'ont point fait ici, comme dans tant d'autres villes, puisque jamais ils n'y sont venus. Est-ce que nous ne vaudrions pas mieux ? Et puisque ce sont des Français qui l'on fait, combien il est pénible de constater que cet outrage fait à tant de familles, que ce viol de tant de choses sacrées est inconcevable ! Dans la maison où nous étions, tout était bouleversé depuis la cave au grenier. Des jardinières en argent voisinaient avec les fûts vides, les dentelles se mêlaient aux ustensiles de cuisine et chaque bobine, chaque épingle à chapeau, chaque enveloppe, chaque objet aussi peu important qu'il fût évoquait tout un passé de joie, tout un avenir de deuil ! Dieu que c'est triste une ville autrefois si vivante, si gaie, maintenant absolument déserte, morte, détruite, mutilée, constamment exposée aux dangers de la guerre.

Enfin, le lendemain se passa tranquille et avec une grande joie, nous apprîmes que nous n'allions pas aux tranchées le soir et que nous pourrions encore reposer une nuit tranquille. Chacun s'ingénia pour coucher moins dur, les uns eurent des paillasses, d'autres un matelas trouvé dans la cave, moi je couchais sur un gros édredon et en m'étendant dessus, j'eus la pensée que si à la maison, je me servais de l'édredon pour matelas sur le plancher, ma Ninette ne serait pas précisément très satisfaite, mais ici !

Le 20 au soir, c'était la relève. Notre surprise ne fut pas petite quand on nous dit que nous allions entre Fleury et Thiomont. Nous partîmes le matin, chargés comme des ânes, un bidon d'un litre plein de vin, un bidon de 2 litres plein d'eau, des vivres en viande de conserve, biscuits de soldat, chocolat, café, sucre, potage etc. pour 5 jours, 20 paquets de cartouches, des grenades, des fusils etc. La route était triste, des va et vient de troupes, ou convois d'artillerie, des poteaux télégraphiques renversés, des talus éboulés, deux malheureux permissionnaires tués en rejoignant leur régiment et affreusement déchiquetés, une odeur cadavérique qui nous prenait au nez, le sifflement des obus, tout était triste.

Nous passâmes la journée dans de modestes abris non loin d'un rassemblement de prisonniers allemands occupés à des corvées diverses. C'est de là que j'écrivais une carte, la dernière avant d'aller en ligne. Cette journée ne fut pourtant pas trop longue, on fit du chocolat dans une vieille gamelle avec de l'alcool solidifié, on fit du café 4 ou 5 fois, du potage même.

Le 20 au soir, nous allions occuper le secteur. On traversa des bois rasés par les obus, des lignes de chemin de fer coupées, des routes abandonnées. A mi-chemin un violent tir d'artillerie boche nous força à nous arrêter et à nous réfugier dans des abris qui heureusement étaient juste à notre portée. Au départ, nous avions perdu tous nos chefs, ils étaient partis sans nous attendre et nous nous demandions, où nous devions aller. Enfin tant bien que mal nous arrivâmes à l'endroit du rassemblement fixé d'avance. Une violente averse nous obligea encore à faire halte. Lorsque nous arrivâmes en ligne, c'était déjà fort matin. La relève s'opéra sans incident, une paire de blessés seulement. Mais nous n'avions pas d'abri, car les tranchées n'existent pas ici, on se loge dans des trous d'obus, n'importe où, presque à découvert, c'est la guerre en rase campagne. Pourtant avec un camarade nous nous mîmes à l'ouvrage, tout de suite nous fîmes un abri, qui sans être inviolable, était tout de même un refuge contre les éclats d'obus. De leur côté, les Cies travaillaient de même.

Le 21 passa sans trop de mal, malgré le violent bombardement que les boches ont coutume de faire.

Le 21 au soir, je dormis encore assez. Le 22 l'ordre que le régiment devait attaquer le lendemain arriva. A la nuit, car il était impossible de sortir le jour nous allâmes apporter cet ordre aux Cies. Tu peux croire que l'annonce de cette attaque fut une peu agréable surprise pour tout le monde.

Enfin, on attendit le 23 au matin, notre artillerie tira plus que de coutume, mais les boches répondaient bien et plus d'une fois, nous nous demandions, si notre fin n'était pas proche, mais les obus passaient et nous restions. A mesure que le temps passait, la confiance nous revenait, on se disait : « Celui là nous a manqué, il n'y a pas de raison de croire que l'autre nous atteindra, alors tour à tour, pleins d'angoisse ou d'espoir, nous attendions. Vers le soir le bombardement devint plus intense. Bientôt un véritable déluge de fer s'abattit dans un fracas formidable sur les lignes ennemies. La montagne pendant trois heures fut en feu, la vallée se remplit d'un nuage épais de fumée de poudre, la terre vola de toute part, l'on n'y voyait rien, l'on n'entendait rien d'autre que le bruit continu des détonations assez semblable au bruit d'une forte chute d'eau.

Par intermittence une détonation plus aiguë, un bruit de brisure, une explosion plus sinistre se faisait entendre, c'était un obus ennemi, qui éclatait ça et là, un peu partout. Puis une certaine accalmie. Alors nos braves camarades montèrent à l'assaut des tranchées boches, entièrement bouleversées. Leur élan fut admirable, on fut surpris de voir tant de pères de famille aller de l'avant avec autant d'entrain. Les boches tiraient sur eux, les mitrailleuses ennemies arrosant le champ de bataille, des camarades tombaient, morts ou blessés, les autres continuaient leur ascension triomphale, les boches se déséquipaient, levaient les bras en criant : « Camarade » et la procession de prisonniers commençait aussitôt vers nos lignes et à toute jambe, ils

gagnaient l'arrière. Nous avons dépassé les 1^{ères} lignes boches, nous avons occupé tout le terrain qu'on nous avait fixé et malgré la contre-attaque ennemie et l'artillerie, nos poilus conservaient leur avance.

Mais hélas, combien payèrent très chèrement leur dévouement au pays. De notre bataillon, (celui qui fit l'attaque), il reste la moitié des hommes, mais heureusement parmi cette moitié qui manque beaucoup sont blessés qui guériront, d'autres, hélas ne reparaitront plus. Notre commandant fut tué, deux capitaines blessés, l'autre doit s'en aller, troublé par le bombardement, le capitaine Lapisse, seul, reste au bataillon. Il fallait des renforts, je fus chargé d'aller les demander au colonel en arrière. Nous partîmes 2, sous un feu de barrage, qui empêchait toute communication. Plus d'une fois, nous nous couchâmes dans les trous d'obus, nous rampâmes pour arriver. Mais nous arrivâmes, les Cies de renfort arrivèrent, dès lors tout recul était conjuré.

Le même soir les boches nous lancèrent des gaz asphyxiants, le masque dont nous sommes pourvus, nous préserva très efficacement. Les troupes ayant avancé, le Capitaine commandant le bataillon transporta son poste en 1^{ère} ligne, dans un trou d'obus. Nous passâmes là, la nuit, toujours sous le marmitage, allant d'un trou d'obus dans l'autre pour communiquer les ordres, éclairés par intervalles par l'éclatement des obus ou la lueur des fusées, le même soir, 4 Officiers de l'autre Bataillon, le Commandant, deux Capitaines et un Lieutenant étaient tués par un obus. Pendant mes déplacements, je reconnus la voix d'un camarade de Marvejols qui appelait à l'aide. Je lui donnais de la menthe avec du sucre et je le fis enlever par les brancardiers. Pendant toute la nuit le défilé des blessés fut ininterrompu.

On demandait des nouvelles d'un tel ou d'un tel, les réponses étaient tantôt rassurantes, tantôt évasives, tantôt mauvaises, mais le cœur durcit au milieu de tant d'épreuves et l'on dirait que ce n'est que pour la forme qu'on demandait des nouvelles des amis.

Le 24 au soir, vannés de fatigue, nous allions avec un autre planton, coucher dans notre abri du début. On dort un peu, le lendemain au petit jour, nous rejoignons notre poste en ligne.

(La suite du journal à demain).

Je t'accuse réception de six colis que j'ai trouvés à mon retour des tranchées.

1^{er} montre en bon état, 2 : bouteille de liqueur encore intacte, 3 : melon délicieux, je ne me rappelle pas en avoir mangé le (*de*) meilleur, 4 : jambon, saucisson, pastilles, le jambon étant cuit avait pris un peu de goût, 5 : saucisson, gâteaux de Savoie, amandes, 6: saucisson, amandes, boîtes de conserves. Tout très bon. Cela aidera à me remettre des privations de ces jours-ci. Merci.

Je vous embrasse tous bien fort. Ne soyez pas en souci, je suis à l'abri.

Encore mes bons baisers.

Augustin.

Envoi un mot à mes parents, je ne puis faire une si longue lettre à tous.

Le 3 7^{bre} 1916 (19 h). (*Ce doit être le 2*)

Ma chérie.

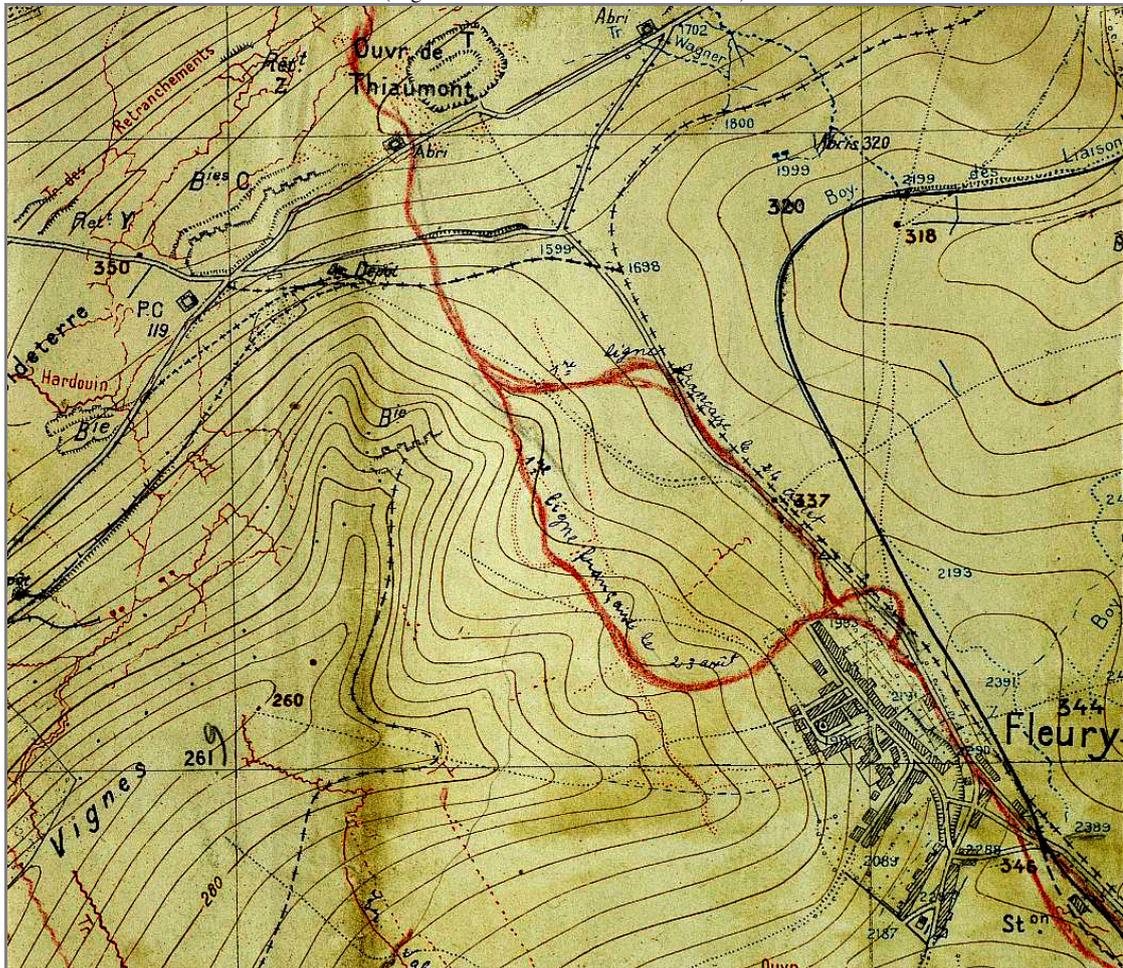
Je reprends ma conversation de hier au soir. Je ne sais plus bien où j'en suis resté, mais enfin tu feras comme tu pourras la liaison entre mes deux lettres. Je crois en être resté au 24 août. Après avoir passé la journée en 1^{ère} ligne, au milieu d'un groupe de mitrailleurs boches tués. A côté de nous, était également un blessé boche également auquel j'ai pu rendre service. Un blessé, même ennemi est respectable, j'ai fait à lui, ce que j'aurais fait à un Français. Peut-être celui-là avait-il avant d'être blessé fait beaucoup de mal aux nôtres, mais blessé sans défense, il méritait des égards et l'on ne doit jamais regretter d'avoir fait le bien même à un ennemi.

Cette journée a été plutôt longue. Blottis au fond d'un petit abri boche avec un camarade, toujours sous le bruit du canon et la crainte des marmites nous avons cependant conservé sans cesse l'espoir de nous en sortir. A la tombée de la nuit, le capitaine qui remplaçait le commandant ayant quitté son poste, nous avons été à sa recherche afin de rester en contact avec le commandant. Nous sommes descendus sans mal, chargés de quelques trophées. Arrivés au poste du Ct, la canonnade devint plus forte, les obus tombaient tout autour, les éclats passaient en bourdonnant au-dessus de nos têtes, nous restions aplatis sur le sol pour éviter d'être atteints. A un moment, un gros morceau de fer vint me taper sur l'épaule droite. Au coup que je reçus, je crus être blessé. Les camarades me regardèrent, ma capote n'était même pas déchirée. Je préférais cela, je ne tiens pas à être blessé. Nous partîmes aussitôt, car nous devons quitter les 1^{ères} lignes le même soir. Pour attendre la relève nous nous mîmes dans un autre trou d'obus où Barthélémy, apportant un ordre du Colonel, vint nous rejoindre. Vers 4 heures du matin, nous allions en seconde ligne. Là on respira plus à l'aise, les obus pleuvaient encore, mais à droite, à gauche, jamais sur nous. Pourtant une autre déveine nous attendait.

La 1^{ère} nuit se passa très bien, nous étions dans un abri assez profond, on put se reposer un peu, bien que sur la terre, mais pour faire place à notre sixième bataillon qui devait être relevé, nous dûmes le lendemain évacuer cet abri, pour aller dans une autre tranchée, à côté. Là, les abris étaient moins bons, un simple trou dans le côté de la tranchée. J'étais seul dans mon abri. Voila qu'à la nuit, il se mit à pleuvoir très

fort. Plusieurs de ces abris s'effondrèrent, car la terre était friable, on dut déterrer plusieurs camarades, 2 même, ne purent être retirés vivants. Vers 10 h, un autre planton vint me voir en me disant : « mon abri s'est effondré, fais moi une place. Je me serrai pour le laisser entrer. Quelques minutes après un deuxième vint en disant : « Mon trou est plein d'eau, je suis tout mouillé, fais moi un peu de place. On fut 3, l'un sur l'autre. Mais un moment après, nous nous aperçûmes, que la terre de ma « cagna » commençait à descendre, le fond commençait à se remplir aussi, il fallut évacuer.

Positions du 342^e RI après l'avancée du 23 août 1916 (Entre Thiaumont et Fleury)³⁹
(le gain de terrain est en direction de l'est)



Nous allâmes à la recherche d'un abri plus sûr. Pendant une partie de la nuit nous dûmes vadrouiller pour en trouver un, car tout était occupé. On était trempé, comme si nous sortions du bain. Finalement on trouva une place à une certaine distance et l'on attendit le jour. Heureusement il fit soleil le lendemain, mais on se sécha difficilement, d'autant plus qu'on ne pouvait pas, ni changer, ni étendre ses vêtements. J'avais le matin vidé mes souliers et tordu mes chaussettes, que j'avais remises ensuite.

De retour à mon poste, je me déchaussai, avec un sac je me fis des chiffons, pour m'envelopper les pieds, je lavai mes chaussettes dans l'eau de la tranchée, le soir je pus me chausser à nouveau. Aussitôt la nuit, je me procurai des piquets de bois, des sacs que je remplis de terre et je travaillai jusqu'à 11 h pour réparer mon logement. Je l'arrangeai bien et fus à partir de ce moment là, bien à l'abri, du mauvais temps et en sécurité contre les éboulements.

Je passai-là, jusqu'au 30 au soir, on croyait être relevés plus tôt. Dans la nuit du 30 au 31, nouvel orage, mais Tinou ne se mouillait plus. Au moment de la relève, il ne pleuvait plus, mais les chemins étaient impossibles. Cependant on ne se plaignait pas, car on était trop content de se sortir de cet enfer. Nous arrivâmes à Verdun vers 3 h du matin. On se reposa 2 heures. A 5 heures on repartait à 10 km environ dans un village qu'on appelle Lempire (*Lempire-aux-Bois*). Nous restâmes là une journée. On put bien dormir la nuit, se nettoyer un peu.

Le 2 au matin nous partîmes en autobus, pour venir où nous sommes à F...t. Nous sommes bien ici. Demain, je te donnerai encore quelques détails.

Je suis bien portant et je ne cesse de penser que nous sommes de nouveau tranquilles et que de longtemps nous ne connaîtrons pas une pareille épreuve.

³⁹ Détail de carte – JMO du 342^e.

Mes plus affectueux baisers à tous, surtout à Léopold, Raymond et Ninette.
Augustin.



Le 3 7^{bre} 1916 (19 h).

... Je serai peut être plus bref que je ne l'aurais voulu. Pourtant c'était dimanche, j'aurais pu trouver plus de temps mais j'ai eu un peu paresse. Enfin je suis content aujourd'hui. J'ai su que tu as déjà reçu de mes nouvelles. Mmes Gaillard et Paradis ont écrit à leur mari que vous aviez toutes reçu des lettres, Ninou comprise. Donc je te sais moins en souci et de te savoir tranquille je suis heureux. J'ai passé ma journée assez bien. D'abord j'ai bien reposé cette nuit. Le matin on a continué le nettoyage. J'ai bien dîné et bien soupé. Après dîner j'ai passé un bon moment avec Victor Sévène, puis le soir avec les Nasbinalais, Veyron, Noyer, Olivier, etc. Ici cela va très bien on va pouvoir se remettre des fatigues.

... Maintenant que puis-je te raconter encore. Te parler de notre guerre c'est trop triste, j'ai encore trop présent le souvenir de nombreux amis, que nous y avons laissés. Le pauvre (Léon Jules Jean) Rigal⁴⁰ de Nasbinals a été enlevé par un obus avec deux médecins pendant qu'il faisait le pansement à un boche. L'adjudant Seguin a été blessé au pied, le sergent Carte l'ancien caporal muletier avec qui j'étais si souvent avec Sévène a été tué, Fage Antonin a été blessé. Il est pénible de se rappeler tous ces incidents.

Je suis heureux, bien heureux de m'en être tiré. Je compte maintenant venir en permission. Dans quelques temps ma nouvelle visite me remettra entièrement des émotions. Je puis dire que cependant je n'ai

⁴⁰ Léon Jules Jean RIGAL, 2^e classe au 342^e RI, né à Nasbinals (Lozère) le 17/02/1885, tué à l'ennemi le 24/08/1916 au secteur de Fleury – Thiaumont (Meuse) – Site Internet <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr>

jamais perdu courage et j'avais toujours confiance que la chère photographie que je portais sur mon cœur me protégerait. Maintenant c'est passé n'en parlons plus. Demain je répondrai à tes lettres.

Mme Paradis, m'a fait dire que j'avais deux superbes garçons. C'est le plus grand compliment qu'on pouvait me faire. ...

Le 4 septembre 1916 (15h).

... Je vais enfin selon ma promesse d'hier au soir, essayer de répondre à une dizaine de lettres que j'ai reçues de toi ces derniers temps. Pour être plus à l'aise, je viens avec une vieille caisse de fabriquer un bureau presque confortable dans notre petit logement. J'y suis bien à l'aise et je me croirais presque dans ma classe, si je ne voyais pas à travers la porte ouverte passer tant de soldats et si je ne me voyais pas frusqué du bleu militaire. Enfin pour l'instant il ne faut pas se plaindre. Nous sommes seulement les 4 plantons et le caporal clairon dans une petite pièce, nous sommes donc tranquilles, nous avons de la paille en quantité pour coucher. Avant-hier j'avais lavé une toile de tente que j'avais rapportée fort sale, comme tu peux le comprendre. Comme elle est propre maintenant, j'ai fait hier comme si s'était un drap de lit. Je l'ai doublée par le milieu et je me couche dedans, presque déshabillé. J'avais seulement gardé le caleçon. Je me sentais aussi bien à l'aise et je pensais pouvoir bien dormir. Pourtant il n'en a pas été ainsi. Le temps était orageux, la chaleur lourde et puis l'on est encore un peu sous l'énerverment de ces jours derniers, enfin je ne sais pas ce que j'avais, mais la nuit a été moins bonne que je l'aurais cru. ...

... tu manifestes le désir de me revoir bientôt en permission. J'espère que ton souhait se réalisera, mais pas encore tout de suite. Cependant avant-hier il en est parti 117 du régiment. Si je ne suis pas de la prochaine fournée (et je n'en serai certainement pas, je puis être de l'autre). Donc ça sera pour le commencement octobre (1^{er} au 15). ...

(*Lettre d'Honorine du 24*). Ecrite de Marvejols. D'où qu'elles viennent ces lettres sont toujours les bienvenues. ...

(26). Je suis heureux d'apprendre que tu as pu voir Alexis à Mende. Il peut s'estimer heureux de se retrouver en civil. J'ai lu avec plaisir que tu avais trouvé tout le monde bien portant à Mende ...

(28). Je te remercie d'avoir pensé à moi le 28 août. J'ai passé ma fête en 2^{ème} ligne, presque dans l'eau, combien j'aurais été plus heureux de vous accueillir tous, ce matin là, pour recevoir vos pensées de bonheur. ...

(29). Ce jour-là Mme Gaillard avait des lettres, toi non, cela n'a rien d'étonnant, car Gaillard n'était pas avec nous. Il était resté à Verdun et pouvait plus facilement que nous donner de ses nouvelles. Il faisait même son possible pour en avoir de nous et les transmettre, mais il ne pouvait toujours en avoir.

La section de Mr Boulard n'a pas souffert plus que les autres, mais ils ont fait 24 heures de plus que les autres et l'on ignorait pendant ce temps ce qu'ils étaient devenus. Victor et Paradis étaient avec lui. Seuls Délprat du Malzieu et Grousset de Montjézieu qui étaient avec lui ont été légèrement blessés.

J'ai reçu le billet ... Actuellement je ne recherche guère l'économie et je me paye tout ce que je trouve qui peut me faire du bien.

... Je remercie petite « zane »⁴¹ d'avoir voulu écrire au tonton, je vois bien qu'elle est « zage » et ses baisous sont aussi bons que les croquettes. Je suis heureux de savoir qu'elle est toujours bien gentille et qu'elle a une bonne languette. Il me tarde bien de la voir. Quant aux deux grands garçons qui font aussi l'admiration des Mendoises, il n'est pas douteux que je les reverrais avec plaisir aussi, aussitôt qu'on me le permettra.

Le 5 septembre 1916 (14 h).

... Hier les Cies de dépôt où est le fils Brun sont venus nous rejoindre, pour combler les vides. J'ai retrouvé plusieurs camarades, qui plus heureux que nous grâce à ce dépôt, ont évité les journées de Verdun.

Maintenant, je vais t'indiquer un peu ce que j'ai fait et ce que les camarades ont fait pendant ces quelques jours de lutte.

(Augustin agent de liaison)

Comme agent de liaison, je suivais le commandant. Nous étions à 200 m environ en arrière. Le matin du 23 le Cd et les 3 autres plantons se sont avancés vers les lignes, afin d'être plus près des Cies pour le commandement. Moi, je restai sur place avec le capitaine (*et l'*)adjudant major. Pendant toute la journée, nous avons supporté le bombardement, mais les obus boches tombaient un peu partout, mais pas sur nous, heureusement. Le commandant fut tué pendant l'assaut. Le capitaine, avec qui j'étais, fut chargé de le remplacer. A la tombée de la nuit, nous montions en ligne. Mais est-ce parce qu'il se sentait démoralisé, ou parce qu'aussi c'est un homme très lourd, avec un autre planton, nous ne pouvions pas le sortir des trous

⁴¹ Jeanne CAUQUE, dite *Jeannette*, zozotai car elle avait 2 ans.

d'obus, où il roulait constamment. Nous eûmes pas mal de peine, à le conduire à son poste. Enfin on passa cette nouvelle nuit à aller et venir à travers le champ de bataille, porter des ordres, accompagner des corvées.

Le 25 à 2 h ½ du matin, vannés, nous revenions nous reposer un peu dans notre ancien abri et à la pointe du jour, nous rejoignons notre poste en première ligne. La journée fut un peu longue, les obus continuaient à raser la crête, quelques-uns tombaient autour de nous, le Ct, le Capitaine, l'adjutant, tout cela partit. Nous restâmes deux dans un petit abri boche, parmi les cadavres ennemis. Parmi eux, le blessé dont j'ai parlé et auquel je pus rendre service. Nous étions dévorés par la soif et rien dans les bidons. En fouillant, nous trouvâmes du café dans des bidons boches et une bouteille d'eau minérale.

Malgré tout, nous fîmes alors tous deux un petit repas, avec du pain, du chocolat, des sardines, du fromage. On fuma beaucoup de cigares allemands et le soir nous descendions pour la relève. Il fallut attendre jusque vers 4 heures du matin pour pouvoir passer à travers le tir. A un moment un obus alluma un dépôt de fusées. Tout le terrain fut éclairé d'un coup autour de nous. La crainte que les boches tirassent dans cet emplacement, s'empara un instant de nous, puis le feu s'éteignit sans qu'ils tirent. Nous partîmes et pour traverser le ravin qui nous séparait des 2^e lignes, tu peux croire que nous avions des jambes. Enfin arrivés dans la tranchée (car là, il y avait une tranchée), nous nous considérions comme sauvés. Il ne restait qu'une autre corvée pénible pour rejoindre Verdun 6 jours après. Sans la pluie nous n'aurions pas été trop malheureux là, mais avec le mauvais temps le séjour était bien pénible.

Le ravitaillement pourtant se faisait aussi bien que possible, tous les soirs, des hommes de corvée, montaient à proximité des lignes, du vin, du chocolat, des sardines, des bidons d'eau, mais souvent ce ravitaillement ne pouvait pas arriver jusqu'aux hommes et puis la boisson était vite épuisée. Un soir qu'il plut un peu, certains durent boire l'eau ramassée dans une toile de tente. En somme cela a été bien pénible. Comme récompense, il y a eu pas mal de citations. J'étais proposé pour une nouvelle et si je ne l'ai pas eue c'est que j'ai tenu à ce que deux camarades qui étaient avec moi le fussent, or nous ne pouvions pas l'être tous.

Jeannette CAUQUE, Raymond et Léopold ASTRUC
en 1916.

En revenant à Verdun, notre guide nous a perdus, nous avons erré un moment sans nous reconnaître, une boussole que je portais nous a cependant permis de ne point trop dévier de notre direction.

Maintenant tout cela n'est plus qu'un souvenir, presque un rêve. ...

Ulfzxfxlf (Foucaucourt-sur-Thabas).

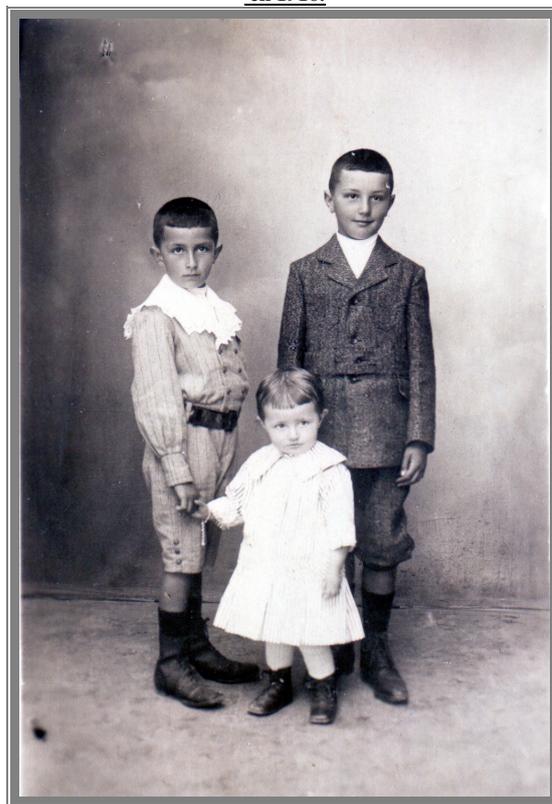
Le 5 7^{bre} 1916. ...

Le 6 7^{bre} 1916 (13h).

... J'ai passé la journée d'hier sans nouvelles. Cela m'inquiétait un peu, car Paradis me dit aussitôt après la distribution : « Qu'est-ce que tu fais ? Est-ce que tu n'écris pas ? Ma femme m'envoie que Mme Astruc est en souci parce qu'elle est sans nouvelles ! ». Pourtant j'ai écrit aussitôt que j'ai pu et je crois même avoir été prodigue de détails, depuis quelques jours. ...

Maintenant laisse moi causer de trois personnages que je vois au verso de ta carte. D'abord un grand jeune homme en veston gris, plastron et cravate blanche, avec dans son léger sourire un air pensif que je connais bien, à côté en costume clair, blouse et col blanc, un autre grand garçon sérieux, aux yeux scrutateurs qui semblent chercher bien loin, mais un peu gêné par la pose qu'on lui a fait prendre et, au milieu, une petite demoiselle, que dis-je une grande fille, donnant la main à son aîné, la tête un peu penchée, comme si elle était timide, mais heureuse quand même de faire bonne figure au milieu du groupe.

Mes chers enfants que j'ai de la joie à vous revoir, même en image et que je serais heureux de vous embrasser, tous trois à cette heure. Je viens de vous contempler par plaisir, pas par orgueil. Si à votre vue, je sens mon cœur se gonfler un peu et mes yeux se mouiller de larmes, vous m'apportez quand même l'encouragement et le réconfort qui nous sont si nécessaires, c'est vous qui m'inspirez confiance, c'est vous qui me donnez l'espoir. Continuez à grandir, comme vous l'avez fait pendant mon absence, continuez à bien vous aimer tous les trois, à mon retour, je serai fier de vous.



... A titre de renseignement je te communique la note qu'a fait paraître le Colonel dans son rapport du 3 7^{bre}: « Le 23 août 1916 à 18 heures, le 342^e était chargé d'enlever aux Allemands une position fortement défendue, situé entre l'ouvrage de Thiaumont et le village de Fleury ... » (*voir la copie jointe à la date du 3 septembre 1916*)

Le 7^{bre} 1916.

... j'ai été fort surpris aujourd'hui de ne rien recevoir à l'heure de la distribution. Cela m'a donné le « cafard ». ... Je me suis mis à travailler alors pour me distraire. J'ai fabriqué un coupe-papier avec une ceinture d'obus en cuivre. Je te le ferai parvenir quand j'en aurai l'occasion. ...

Je te disais au début de ma lettre que j'étais ennuyé un peu avant le courrier et que de n'avoir point eu de lettre à l'heure habituelle, cela avait augmenté mon ennui. C'est mon trop fameux capiston qui vient de m'en faire une autre. Ainsi que je te le disais l'autre jour, il a eu des citations à la suite de l'affaire de Verdun. Il me dit un jour : « Tout le monde ne peut pas être cité, quels sont ceux d'après vous qui méritent le plus la citation ». Je lui dis : « Vous me posez là une question très délicate, je ne suis pas là pour juger et apprécier mes camarades, mais ce que je puis dire, c'est que j'en connais deux qui ont bien mérité la citation ». Et je lui donnais les noms. Pour les autres je ne puis rien dire, je n'étais pas avec eux. Voilà mon Lapisse remanie la liste et finalement tous les autres plantons ont été cités, sauf moi. Je veux lui demander pourquoi, un de ces jours. Ce n'est pas pour la croix, je l'ai, mais j'ai fait ce qu'ont fait les autres, donc j'avais droit au même traitement.

Il vient d'ailleurs de faire casser un sergent rengagé et ma fois il ne se fait pas plus d'amis qu'avant.

Enfin la jalousie le crève, surtout pour les fonctionnaires, qui ont leur traitement⁴². Revenu dans le civil je ne voudrais pas que sa soutane frôle de trop près mon veston. ...

Le 8 septembre 1916.

... Je continue à constater que les racontars vont toujours leur train à Mende. Je me demande d'où le poilu du 81 avait sorti que nous étions partis en Champagne. C'est faux, nous sommes toujours au même endroit à F...t (*Foucaucourt-sur-Thabas*) et il n'est pas question de départ. Sans doute, celui-là avait eu la typhoïde étant jeune.

... Hier au soir, j'allais porter ma lettre à la boîte. Aussitôt après l'avoir glissée dans la boîte, je me suis trouvé en présence de MM Jarrousse, Bouchard, Brun, Toiron. Nous avons profité de l'occasion pour faire arroser ses galons de caporal-fourrier de Mr Bouchard. Il vient d'être nommé. Et on a tenu toute une séance diplomatique. Cela fait toujours passer le temps. ...

Le 9 septembre 1916.

... J'ai su hier au soir que j'avais comme les camarades été proposé pour une nouvelle citation au Colonel. Celui-ci ayant trouvé qu'il y avait trop de propositions, le capitaine L... n'a rien trouvé de mieux à faire que de me rayer. Je m'en doutais, puisque je te l'avais déjà dit. C'est un souvenir de plus et un droit de moins à ma reconnaissance. ...

Le 10 septembre 1916.

... J'ai reçu ta lettre du 7 m'annonçant l'arrivée de mon deuxième journal du 3. Tu me dis avoir été satisfaite de ces lettres. Dois-je t'en faire l'aveu, je regrette un peu de t'avoir tout dit. Je sais bien que tu arrives à partager ma vie, à me suivre pas à pas dans mes diverses pérégrinations, mais il me semble que l'effet produit sur toi, sur vous par ma lettre dépasse ce que j'avais prévu. Il me semble que par ma sincérité, j'ai été la cause de quelques souffrances que j'aurais pu vous éviter. Enfin il est trop tard, les regrets sont maintenant superflus.

Encore une lettre qui a été, je crois communiquée. Paradis me disait ce matin : « Il paraît que tu as envoyé une si belle lettre à Mme Astruc ». Donc c'est que Mme Paradis l'avait vue. Encore une fois ce n'est pas que je m'oppose à ce que d'autres voient mes correspondances, mais j'ai peur que cela déplaie à certains. Ainsi Paradis me disait : « moi je ne donne pas de détails ». J'ai compris qu'il aimait autant laisser sa femme dans l'ignorance. Chacun a sa conception et je serais désolé de provoquer à cause de cela un ennui quelconque à un camarade ou à sa famille. ...

Le 11 sept^{bre} 1916. ...

⁴² La guerre ne devait pas durer et, dans l'enthousiasme, le gouvernement avait maintenu leurs salaires aux fonctionnaires.

Le 12 septembre 1916.

... Reçu la lettre du 9 et le colis annoncé dans cette lettre, soit : le pâté, le chocolat et les amandes. Le pâté était très bon, mais un peu écrasé dans le voyage. Je n'ai pas encore reçu le précédent colis (jambon, saucisson). S'il n'arrive pas demain, je crains fort qu'il n'arrive jamais. (*Noter qu'Augustin reçoit très souvent des colis*).

Mardi le 12 septembre 1916. (*Carte de Raymond : Tu reviendras victorieux, Petit papa ! J'en suis heureux.*)

Cher papa.

Puisque jeannette a écrit, je veux moi aussi t'envoyer mes doux baisers et te remercier pour l'envoi que tu dois me faire avant que nous quitions Mende. Je suis toujours bon lutin et désire voir arriver bien vite le mois d'octobre. Non pour retourner à l'école, mais pour revoir mon Papatou.

Ton petit garçon qui t'aime toujours beaucoup.

Raymond.

Le 13 7^{bre} 1916. (16 heures). ...

Le 14 septembre 1916.

... J'ai eu ma lettre quotidienne, ma longue lettre même qui compense bien ma carte d'hier. ...

Le 15 sept^{bre} 1916.

... Ce matin j'ai fini la bague que je n'ai pas voulu finir hier au soir, pour ne pas veiller. Le permissionnaire, un planton de Cette⁴³ a pu l'emporter. En même temps j'ai fait prendre une musette par Oziol de Lachamp. Il doit la remettre à Mende à l'omnibus de l'Hôtel de Paris. Tu iras donc la retirer. Dans cette musette il y a une boîte que tu m'avais expédiée pleine il y a longtemps, remplie de ferrailles et objets divers. Dans une boîte Caïffa, une chemise, puis un coupe-papier fait avec une ceinture d'obus venant de Verdun, puis un masque anti-asphyxiant boche. Tu me diras si tu as reçu le colis expédié par Triaucourt et celui d'aujourd'hui.

... L'on m'a habillé à neuf ces jours ci, alors j'ai cousu des boutons, j'ai fait une patte d'épaule pour que les courroies ne glissent pas. Puis j'ai ramassé mon mobilier car demain nous quittons St... A ...⁴⁴. Nous n'allons pas aux tranchées, donc il n'y a pas lieu de s'alarmer.

Dans ta lettre d'hier, tu me parlais des communications permises de mes lettres. Evidemment je ne m'oppose pas à ce que la famille les voie, au contraire, (il m'est impossible de donner à chacun autant de détails) je ne causais que pour les étrangers qui eux, quelquefois préfèrent ne pas dire ou savoir.

Je comprends le plaisir des enfants d'aller voir Allenc et leur impatience à la gare. Je suis heureux que tu leur aies procuré ce plaisir. ...

Le 16 sept^{bre} 1916. (*Carte expédiée à Mende, reçue le 20*) ...

Le 17 sept^{bre} 1916.

... Nous avons quitté F...t (*Foucaucourt-sur-Thabas*) hier matin à 6 heures. Il avait plu la nuit. Un peu avant notre départ la pluie avait cessé mais le temps était encore sombre. Enfin la pluie n'a pas tardé à reprendre même avant le départ. Elle a duré pendant 7 à 8 km. Ce n'était pas très agréable, pourtant la capote seule a été assez mouillée, l'intérieur n'avait pas traversé. Mais la marche à cause de la boue devenait plus pénible. Nous sommes arrivés aux Is...tes (*Les Islettes, Meuse*) vers 11 heures après avoir fait 18 km environ. De là, nous avons continué vers un bois qu'on appelle le bois la Noue. Nous avons passé la journée d'hier dans ce bois, installés dans un baraquement ayant servi d'école. J'ai été l'après-dîner accompagner 2 gradés qui arrivaient à ma compagnie en renfort et au retour, le rapport très long nous a tenus une heure ½. Une dernière note enfin disait : « Les plantons des C^{ies} resteront demain à leur C^{ie} et seront remplacés dans ce service par les signaleurs de Bat^{on} ».

Donc hier au soir, nous tous, les quatre plantons, avons regagné nos C^{ies} respectives. La mienne n'est que provisoire, mais c'est souvent le provisoire qui dure. En tous cas si nous devons être exposés pendant les mauvais moments et ne pas jouir du repos quand nous sommes au repos, cela n'est plus la peine d'être planton. Cela fait que cela m'est égal maintenant d'être encore planton ou de ne plus l'être

... La C^{ie} des mitrailleuses est au village de Is...tes (*Islettes*) et doit y rester. Demain je te ferai la description de ce pays qui me plaisait bien. Nous sommes logés dans la maison d'école, un joli groupe scolaire qui n'a pas son pareil en Lozère, mais la guerre est passée par-là. ...

⁴³ Sète (Hérault).

⁴⁴ Ce doit être St-André-en-Barrois, mais il n'y est jamais allé apparemment pour l'instant.

Envoie-moi mes lettres à la 5^e Cie de Mitrailleuses comme avant

Le 18 sept^{bre} 1916.

(Maison d'école aux Islettes)

... Nous avons couché ces deux nuits dans le village des Is... tes (*Islettes*). Nous étions logés dans la maison d'école. J'ai parcouru avec quelques douleurs tous ces lieux et revu par la pensée tout ce que cette maison avait jadis renfermé de bonheur. C'était, je crois l'école de filles. Un beau logement personnel dans le milieu, avec cuisine, salle à manger, salon et 4 chambres au 1^{er}, plus le 2^{ème} mansardé. Tous ces appartements ne contiennent plus rien d'autre que des vieux papiers, des registres d'appel, des cahiers de préparation, des bouquins quelconques en spécimen. Dans les combles, des vieilles cartes, tout un débarras de choses plus ou moins utiles, comme on a tous dans les greniers. Mais chacune de ces choses a une histoire et si l'on s'arrêtait à penser, c'est tout un livre de souvenirs qu'on ferait avec. Une barcelonnette, un carton à chapeau, un tuyau de poêle, un morceau de bois, tout dit quelque chose. De chaque côté du logement, deux écoles symétriques comprenant chacune deux belles classes. 1 seul étage, ou plutôt le rez-de-chaussée, l'une est intacte, l'autre est à moitié détruite par les obus, 1 seul tableau noir indique qu'une maîtresse, un maître peut-être ont passé-là de longues journées à l'accomplissement de leur tâche. De l'autre côté, les salles sont intactes, sauf les vitres, le poêle est resté au milieu comme gardien. Dans le fond, les cabinets entre les deux salles, la cour, un grillage qui la séparait du jardin. Le jardin un peu en contrebas, traversé par un petit ruisseau, où était le lavoir, des fraisiers, des arbres fruitiers, des espaliers, tout cela délaissé en désordre devait être une beauté enviée et plus loin la voie de chemin de fer qui apporte à chaque passage de train une réminiscence de la vie. Quel beau poste en temps de paix ! Aucune maison d'école Lozérienne ne vaut celle des Is...tes(*Islettes*). Mais il est pénible de penser à ceux qui ont quitté par force leur demeure pour émigrer ou servir leur pays, obligés de reculer devant l'envahisseur.



J'ai feuilleté des cahiers de préparation de la directrice Mme Reuter, j'ai trouvé ses cahiers d'école normale, tout cela me rappelait amèrement les miens et tout mon passé. La guerre, la guerre, qu'elle source de regrets, de peines et de pleurs ! ...

Hier au soir le capitaine me dit : « Astruc vous repassez à votre ancienne section, (la 3^{ème} qui après mon départ et devenue la 2^{ème}). Donc ce matin j'ai changé de logement. J'ai été retrouver Chardaire, le camarade Creusois dont j'ai souvent parlé et me suis installé dans leur « chambre ». Ce matin j'ai monté une table, des bancs on s'organisait de son mieux, mais voilà le rapport, tout à l'heure, vient de nous apprendre que demain matin nous quittons le village pour aller dans des baraquements à 1 km environ d'ici, dans un bois. C'est toujours ainsi quand on est bien quelque part, il faut partir. ...

Il pleut, le temps est celui de septembre et nous sommes heureux d'être dedans. Je crois qu'on va nous donner des bourgerons imperméables, sous peu, sans cela je me serai procuré un vêtement contre la pluie ...

Nous sommes loin maintenant d'un secteur peu enviable et je ne crois plus que nous puissions y retourner.

... J'apprends avec plaisir que la promenade à St Privat⁴⁵ vous a un peu fait passer les ennuis. Mais si les deux grands garçons ont fait avec plaisir l'ascension, je pense que Jeannette devait en avoir assez. Où Emilie a-t-elle été, que va-t-elle faire à l'entrée des classes ?

La santé se maintient, mais j'ai maintenant la folie de la permission future. ... Nous avons droit à une permission tous les trois mois, ceux de l'arrière en profitent, les officiers en profitent et nous, nous attendons huit mois sans l'avoir, c'est révoltant. Enfin j'attends et j'espère quand même, il me la faut maintenant, il y a trop longtemps que je ne vous ai pas vus.

Ton Rhloggvh (*Islettes*) Tinou.

⁴⁵ L'ermitage de St Privat à Mende

Le 19 Sept^{bre} 1916.

... Aujourd'hui ... seulement une carte de Léopold me disant que la maman m'envoyait par le permissionnaire une fiole de bonne eau de vie. ...

Le 19 Sept^{bre} 1916. (*Carte expédiée à Mende : Taisez-vous vilain, vos trop légers propos, n'ont point cours ici ! Pensez donc au Drapeau*)

... Tout à l'heure, j'ai fait une toute petite lettre dans laquelle je disais que j'avais été privé de lettre et cela me donnait un peu le « cafard », quoique je ne sais pas pourquoi ? Enfin je rétracte ma phrase, car l'on vient de m'apporter une lettre de huit pages. ...

Le 19 Sept^{bre} 1916. (*Carte expédiée à Mende : vive l'Italie*)

Mon cher Léopold.

Je suis très heureux que tu emploies bien tes vacances. Profites-en. J'ai pris sur ta carte les bons baisers et t'envoie les miens peut-être moins doux mais aussi affectueux en échange.

Ton papa chéri.

Astruc.

Le 19 Sept^{bre} 1916. (*Carte expédiée à Mende : Taisez-vous ! Méfiez-vous ! Les oreilles ennemies vous écoutent !!*)

Reçois mon cher Raymond en échange des baisers que m'a apporté ta carte du 12 les plus douces caresses de ton papa chéri.

Astruc.

Le 20 septembre 1916.

... tu m'engages à continuer à te raconter toute ma vie avec toutes les péripéties, heureuses ou malheureuses de mon existence. Je ne crois pas y avoir failli jusqu'à maintenant, puisque tu le préfères ainsi, je me ferai un devoir de continuer. Puis-je refuser quand Ninou l'exige ! Cette lettre me fait part du départ d'Emilie après celui de Sylvain. La maison se vide et je ne doute pas que le vide soit cruel.

Une nouvelle fois bientôt la maman va se retrouver seule et si je savais que sa détermination de vouloir rester seule à Mende ne soit pas irrévocable, j'insisterais une nouvelle fois pour qu'elle vous suive du moins jusqu'au mauvais temps. Et les bambins se payent toujours quelque nouvelle promenade. La dernière étant celle au pont Raupt, pont Neuf, la fontaine des malades. Je constate qu'ils sont maintenant solides comme des alpinistes, le chemin ne leur fait plus peur.

Tu m'annonces toi-même que cette marche vous a fait du bien et que personnellement elle t'a permis de bien dormir en rêvant au retour de ton petit homme. ...

Le 21 Sept^{bre} 1916.

... Je fais ma lettre sans avoir lu la tienne. ...

Hier au soir ma section était de garde, donc j'en étais aussi. C'est peu pénible au contraire on est tranquille pendant 24 heures. Nous sommes dans une salle bien fermée, avec une cheminée et du bois à volonté, nous avons fait du feu continuellement, nous avons des paillasses pour coucher, donc nous étions mieux qu'au cantonnement. ...

P.S. Mr Lauriac m'a écrit il y a quelques jours. Il m'annonçait qu'il avait profité de sa « convalo » pour faire une « deuxième commande » et qu'il attend la livraison. Bonne chance ! Il me parlait aussi du mariage projeté de Mr Echaudart. Vous allez être tous de noce ! ...

Le 22 Sept^{bre} 1916.

... Tu demandes si j'ai toujours le goût de faire divers objets. Hé bien non, je n'y ai pas le goût du tout. ... J'ai fait le coupe papier à Foucaucourt, je voulais en faire cadeau à quelqu'un, mais, venant de Verdun, j'ai préféré le garder pour nous, pour ma Ninou. ...

Hier au soir, j'ai eu la visite de Mr Couderc et Pagès de Malbouzon. Ce dernier vient de perdre son 4^e frère dans je ne sais plus quel régiment. ...

Après ... Benoît n'avait invité à aller passer un moment avec lui dans sa chambre. J'y suis resté jusqu'à 11 heures. Nous avons un peu plus reparlé de nos misères, de nos espoirs. Je me plais toujours à engager conversation avec lui, car nous avons à peu près les mêmes idées et le même caractère. Nous sommes deux « sentimentaux », l'on se comprend, l'on se console et l'on s'aime. Pour noyer un peu nos idées, nous avons mis dessus un litre de vin blanc et des biscuits. Tous deux dans une chambre à côté du feu qui flambait, assis un de chaque côté de la table, nous nous figurions être dans notre « garçonnière » de

jeunesse, nous pouvions causer à l'aise, refaire l'histoire de notre passé, avec toutes les petites histoires que s'y rattachent. La soirée a été délicieuse. A 11 h je rentrais me coucher. ...

Le 23 Sept^{bre} 1916. (13H).

... Je profitai de l'occasion, pour aller revoir les anciens camarades et nous avons bu ensemble un bon « litre ». En même temps j'ai trouvé Seguin l'adjudant qui a repris sa place auprès de chef de Bat^{on}. Je n'ai eu que quelques minutes à lui consacrer, mais suffisantes pour lui demander qu'il s'occupe un peu de ses anciens plantons. Il m'a dit : « D'abord, je vais tâcher de vous faire revenir ». S'il ne peut pas, il nous cherchera autre chose. Donc tout n'est pas perdu. En le quittant, il me dit, même : « Tu reviendras me voir un de ces jours ». ...

Le 24 7^{bre} 1916 (14h).

... C'est dimanche, il fait une journée superbe, mais le jour est long. ... Aussitôt après déjeuné, comme il y avait une messe à 7 h ½, la curiosité, peut-être plus que la dévotion m'a engagé à y aller. Justement j'ai bien mal réussi, car l'église des I... (*Islettes*) objet de ma curiosité était fermée par ordre du maire. Alors Mr Boulard a improvisé une chapelle dans une salle à côté et c'est là qu'il a dit la messe. C'était fort rustique. Comme hôtel, une bibliothèque vide et rien de plus dans la salle, qui n'avait pas même été balayée. Sur les murs, un tableau représentant une scène du chemin de la croix. ...

Le 25 Sept^{bre} 1916.

... Il me semble que je vais avoir pas mal de choses à te raconter aujourd'hui, mais vraiment je ne sais trop par quoi commencer. C'est que je ne suis pas inspiré tant que ça. ... Eh ! Bien ça y est ! D'abord je t'annonce que depuis ce matin je suis de nouveau planton. Les signaleurs qui nous remplaçaient, sont partis ce matin pour aller à la division. On a donc rappelé les plantons. Toutefois, je ne sais pas si cela sera pour longtemps ... mais enfin le temps un peu partout passe. Et puis en attendant, je vais être territorial dans huit jours et comme territorial j'espère bien trouver dans plus ou moins de temps, quelque truc à faire ailleurs. ...

Ainsi j'ai quitté la compagnie ce matin et me voilà installé dans le bois où j'avais tout d'abord passé une journée. En réalité, nous ne sommes pas mal non plus ici, nous sommes dans une maison moins coquette que celle que j'ai quittée, mais potable. ... Hier après souper Sévène est venu me rejoindre pendant que j'étais en train de travailler pour le fourrier. Je lui dis : « Viens, tu ferais mieux de venir payer un verre de vin blanc, ça nous ferait passer le cafard ! ». En tous cas me répondit-il, que je l'ai beaucoup. Et nous avons été boire un ½ litre de vin blanc. Nous avons causé de nos affaires comme toujours et il m'a fait (Sévène) une révélation fort intéressante. Tu te rappelles peut-être si jamais je t'en ai parlé qu'il y avait à un moment donné chez nous aux mitrailleurs un jeune étudiant ecclésiastique d'Aumont, nommé Jourdan. Il était avec le capiston comme frère. Ils couchèrent ensemble même quelques temps à Hautvillers et Jourdan entendait les conversations puisqu'on ne se méfiait pas de lui. Ce Jourdan un jour se brouilla avec le capitaine, ils se disputèrent et finalement le capitaine le renvoya dans une autre Cie. Un jour qu'il était un peu en colère et un peu gai aussi, il fit à un camarade cette remarque. Moi (Jourdan) je viens de payer par mon renvoi, toi (celui à qui il causait) tu ne vas pas tarder à avoir ton compte et Sévène et Astruc viendront après. De fait celui dont je parle fut relevé de conducteur et quelques jours plus tard, Sévène et moi l'étions aussi. Pourtant ni l'un ni l'autre, ni le 3^{ème} n'avons absolument rien fait qui nécessitât une sanction et le chef avait tout lieu d'être satisfait de nos services, puisqu'il avait déclaré que pour cela il n'avait aucun reproche à nous faire. Alors d'où venait cette sorte de punition qu'ils nous infligeaient ?

Et pourquoi après nous avoir ballottés, moi en particulier, d'un endroit à l'autre, nous fait-il la moue à tous les trois ? Il paraît que c'est une question politique. Pour le premier, il a été renseigné par lettre.

Pour Victor et moi c'est plus curieux. Notre jugement s'est produit paraît-t-il à Hautvillers entre ensoutanés et le rôle de procureur était joué par Mr Vialard le vicaire de Tu sais qu'il nous a fait une paire de visites. Ces visites qu'on aurait pu croire empreintes de la plus grande intimité et franchise n'étaient rien moins qu'intéressées. Pendant le souper en buvant du champagne V^{ialard} dit entr'autres : « Avant la guerre, ils ne voulaient pas s'approcher de l'église, mais maintenant, il faut bien qu'ils y viennent ».

A partir de ce moment les petites taquineries commencèrent, je te l'ai signalé plusieurs fois, ignorant dans ma trop grande confiance, quelle en pouvait être la cause. Et Jourdan qui connaissait, mieux que personne, le patron, ajouta : « Méfiez-vous de lui et que S... et A... se méfient de Vialard. Ils le considèrent comme un bon ami, et c'est lui qui les perdra ».

Vois-tu que mon histoire est intéressante ? Qu'en penses-tu ? En tout cas S... n'écrit plus à V... et si personnellement je lui suis reconnaissant du bon accueil qu'il nous a fait, je ne puis que considérer ces actes comme des manœuvres hypocrites et intéressées et blâmables. Si cela est exact, comme j'ai tout lieu de le croire à cause des rapports qui existent entre les déclarations du « tiers » et les actes, je conclus en disant : « ce sont des gens qui ne valent pas plus les uns que les autres, qui font sous le couvert de la guerre

nationale, une guerre politique, que leur unique objet c'est de perdre ceux qui ne pensent pas comme eux, pour se fortifier eux-mêmes. Et l'autre, (c'est le capitaine) que je ne désigne pas autrement est un polisson, un hypocrite, un lâche qui abuse de la confiance d'autrui, pour ravalier ou faire souffrir ceux qui lui déplaisent.

Je suis bien heureux d'avoir appris cela, c'est souvent celui qui crache en l'air qui se salit lui-même. Quelque moment on réglera les comptes si nous en avons le bonheur.

Ce que je sais maintenant, c'est que je resterais 10 ans à la Cie de mitrailleuses, 10 ans je serais comme je suis. S'il y a un emploi, s'il y a une récompense, je sais que j'en serai exempt. Voilà pourquoi, à la première occasion, je vais tâcher de m'esquiver ailleurs. Mais il me faut une bonne occasion. ...

Le 26 septembre 1916. ...

Le 27 7^{bre} 1916.

... C'est aujourd'hui le jour du départ, le temps menace d'être pluvieux, mais il ne pleuvra sans doute pas beaucoup. Nous avons une dizaine de km à faire pour aller à P... (*Parois*). C'est une petite affaire. ... Kzilrh. (*Parois*)⁴⁶

Le 28 sept 1916. (Carte expédiée à Montgros)

My dear little wife.

I will write one short cart only, because I have not necessary paper to do a letter. To morrow I will give other explications.

We are in a country no dangerous. This evening we will be in the tranchées but no bad.

Health is good many kisses.

Your Tinou.

(Traduction non littérale :

Ma chère petite femme.

Je t'écris juste une petite carte car je n'ai pas de papier pour faire une lettre. Demain, je donnerai d'autres explications (nouvelles ?).

Nous sommes dans une région qui n'est pas dangereuse. Ce soir, nous serons dans les tranchées mais ce n'est pas si mal (si dangereux).

La santé est bonne. Plein des baisers.

Ton Tinou).

Le 29 sept. 1916. (Carte expédiée. à Montgros)

... Nous sommes arrivés dans la nuit un peu fatigués, ce matin on a commencé à s'installer ...

(Vraisemblablement du 29/9/1916 - Carte de Sévérac à Honorine).

Madame.

Votre mari me donne ces deux cartes pour mettre à la poste, je suis un de ses amis, je suis détaché au poste du colonel et en voulant mettre ces dernières à la boîte, je m'aperçois, que sur une il y a l'adresse et sur l'autre la correspondance. Si je les avais mises à la boîte telle qu'il me les a données, il ne vous serait arrivé que celle où il y a votre adresse, donc je me permets de vous raconter ce petit incident. Je mets donc les deux cartes sous enveloppes.

Ce soir je vais le chiner⁴⁷. Je reviendrai bien sur mes pas pour lui faire remarquer son erreur, mais le courrier va partir.

Recevez Madame mes salutations.

Sévérac.

Le 30 7^{bre} 1916.

... Je t'ai déjà annoncé que nous avons quitté notre bois des I... (*Islettes*). Nous sommes partis le 27 au soir à 6 heures direction Cl... en A... (*Clermont-en-Argonne*) et nous sommes arrivés à V... vers 8 h ½. Je n'ai pas trop fatigué, l'étape n'était pas très longue (9 km) et je n'étais pas trop chargé, car une voiture m'apportait une partie de mes bagages. J'ai même fait 4 km à bicyclette. A V... ma Cie s'arrêtait-là. ... après je suis reparti à 3 km plus loin rejoindre le chef de Bat^{on} à P... (*Parois*). ...

Le 28 au soir vers 7 heures, nous avons pris le chemin des tranchées. Ceci a été plus pénible. D'abord il pleuvait et quand il pleut tous les voyages sont pénibles, il faisait nuit noire, le terrain glissait, on suait à grosses gouttes. Après une assez longue marche à travers bois nous avons enfin trouvé un logement.

⁴⁶ *Parois* : nom actuel Clermont-en-Argonne (Meuse).

⁴⁷ *Chiner* : railler, se moquer.

Nous sommes en plein dans les bois⁴⁸, nous couchons dans un abri très profond où nous sommes entièrement à l'abri. Notre logement est sec, contrairement à beaucoup d'autres qui sont fort malsains. Nous avons notre cuisine en plein air, ou du moins sous un hangar et notre réfectoire à côté. Nous ne risquons rien ici, d'ailleurs on ne tire pas de notre côté. J'ai très peu d'ordres à communiquer car notre Bat^{on} est détaché dans un autre régiment⁴⁹ qui transmet les ordres. Je vais une fois par jour au plus au Capitaine. Par exemple la route n'est pas commode. Rien que des sentiers, tous semblables, qui s'entrecroisent, des fils de fer, des trous, des montées, des descentes et toujours dans le bois, un grand bois de chêne. Mais j'ai 1 km seulement à parcourir, je suis celui des plantons qui vais le moins loin et dans la partie la moins dangereuse. ...

Hier je me suis un peu ennuyé, car on était nouveau et on ne connaissait pas les habitudes. Je me sentais perdu dans ce bois, mais on s'y fait. Hier au soir, j'ai été à quelques centaines de mètres, pour toucher l'ordinaire. C'est une corvée peu commode, car il faut porter le vin, le pain, légumes etc., pendant 2 km mais d'un côté quand il ne pleut pas c'est assez agréable aussi, car le chemin à travers le bois est fait de branchages, de baguettes placées de travers pour éviter de s'enfoncer dans la boue, il est très difficile de le suivre pendant la nuit, alors voilà ce que nous faisons. Nous partons le soir avec le jour, nous allons chercher le ravitaillement, quand il arrive, nous le mettons dans un abri non loin de la route, où s'arrêtent les voitures, nous couchons dans cet abri et le lendemain au jour encore on vient nous aider à traverser le bois.

Hier au soir, figure-toi qu'avec le camarade qui m'accompagnait, nous attendions le passage de la voiture assis sur le bord d'un autre abri dans lequel il y avait des brancardiers étrangers à notre régiment. En causant du 342^e un caporal sortit et dit : Est-ce qu'il y a des Lozériens parmi vous ? Je lui répondis oui, je suis Lozérien. D'où ? De Marvejols. De Marvejols même ? Je compris que si l'homme me demandait des précisions, c'était qu'il connaissait la région. Je répondis : Non, je suis du côté de Nasbinals. Moi aussi me dit mon interlocuteur. Il m'avait bien semblé reconnaître sa voix, mais je n'étais pas sûr. Je lui dis : « Il me semble que je vous connais. Et moi aussi, mais il faisait tellement noir, que nous ne distinguions ni l'un ni l'autre. Il ajouta : « Je suis de Prinsuéjols. J'en savais assez, j'avais reconnu Jean Baptiste Gibelin l'abbé. Il fut aussi surpris que moi, quand il sut qui j'étais ! C'était naturel, en plein bois, dans un trou, sans s'y attendre, par un hasard extraordinaire, se rencontrer là, comme si on s'était donné rendez-vous. C'était à ne pas y croire. Enfin on a causé un bon moment, de ses frères, de sa famille, de nous. Je le reverrai peut-être encore ce soir, si j'y vais. Il t'envoie le bonjour. Voilà comment on se retrouve ! ...

Nous devons rester ici encore 14 jours. ...

Le 1er octobre 1916.

... Hier au soir je suis retourné toucher les vivres. J'ai revu Gibelin qui allait au repos aujourd'hui et compte retourner en permission, bientôt, pour la 4^{ème} fois. C'est de la veine. Pour revenir nous avons un peu peiné, car le chemin n'est pas bon et dans les bois on ne voit rien, enfin on est arrivé sans accident. Je portais moi-même une bonbonne de vin et je croyais bien que la bonbonne n'arriverait pas à destination. Pourtant elle y est arrivée. Les premiers jours, nous nous passions de vin. Maintenant le ravitaillement arrive bien et même nous pouvons faire apporter quelques litres de temps en temps.

... Toujours tout près de Zelxfig (*Avocourt*) ton cœur.

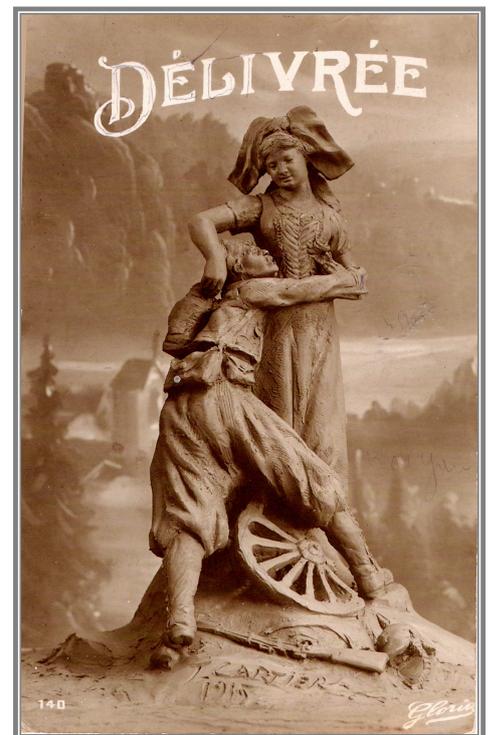
Le 1^{er} octobre 1916. (Carte : *Délivrée*)

Mes chers petits.

Du bois qu'il habite depuis trois jours, votre papa vous envoie ses pensées et ses caresses. Ne vous ennuyez pas du fait que vous êtes retournés à Montgros. Aussitôt qu'on me le permettra, je viendrai vous revoir, mais pas tout de suite.

Bons baisers.

Astruc.



Le 2 octobre 1916. (Carte-lettre expédiée à Montgros) ...

⁴⁸ A Avocourt (Meuse) – voir lettre du 01/10/1916.

⁴⁹ Le 35^e Régiment territorial – JMO 342^e.

Le 3 octobre 1916.

... Hier au soir après souper, je suis allé avec autre deux, chercher l'ordinaire. Il pleuvait. J'ai fait entendre à l'adjudant, qu'avec ce temps tout s'abîmerait et qu'il valait mieux mettre le tout dans la petite « cagna » où nous avons déjà couché et ne revenir que ce matin. Il a été de cet avis. Donc je suis parti avec un Langonard et le caporal clairon. ...

Le 4 octobre 1916.

... Je suis heureux que vous vous habituiez assez facilement à Montgros. Il ne faut pas s'ennuyer. Vous devez être satisfaits d'avoir pu voir tout le monde en vacances, d'avoir laissé tout ce monde en bonne santé et s'il est un peu pénible de se remettre à l'ouvrage, il est aisé de se retrouver chez soi.

... Rien d'intéressant dans notre bois, nous vivons en solitaires, en sauvages et il me tarde d'en sortir. ...

Le 6 octobre 1916 (12 h).

... J'ai été ce matin à la Cie pour une permission du capitaine, lui, va revenir à Marvejols pour la 4^e fois et nous, nous attendons notre 3^e permission. Heureusement les Off. ne doivent pas aller en perm. plus souvent que les soldats. ... Il en est parti pas mal ces jours-ci, Chardaire est parti, Victor va partir au prochain tour et je suivrai après dans un mois, peut-être 3 semaines, le plus tôt ne sera que le mieux, car les petites visites que je te fais par la pensée presque chaque nuit continuent à ne pas me suffire.

Je suis content qu'Emilie ait réussi à se faire nommer à Caussignac, mais j'aurais presque autant aimé qu'elle vienne passer l'hiver avec toi, j'étais bien plus tranquille l'hiver dernier, que je ne le serai cette année, vous sentant avec des étrangers comme la 1^{ère} année.

... Je viens de voir sur le petit Méridional que Mr Remiset, médecin major rentrait en France. Il avait été fait prisonnier au 342, par les Boches au mois d'août 1914. Je suppose donc qu'il y a faute d'orthographe pour le journal et qu'au lieu de Remiset, c'est Remise le docteur de Nasbinals. Je serais heureux que ce fut lui et s'il vient à Nasbinals donne lui un affectueux bonjour. ...

Le 7 octobre 1916 (8h).

... Je viens de recevoir ta lettre du 1^{er} octobre. Ainsi comme toi, je constate que tes lettres mettent assez de temps pour me parvenir, mais j'ai tout de même ma lettre journalière et c'est l'essentiel. ...

Le 8 octobre 1916 (12h).

... Le compte-rendu de ton travail du 2 m'a bien amusé. Il me semblait te voir en train de réparer les vieux sabots. Combien j'aurais donné pour arriver à ce moment à Montgros, pendant que tu découpais les bouts de cuir où t'apprêtais à les clouer. Enfin je sens bien que mon absence ne t'empêche pas de suffire à tout. Quand on a une petite femme dégourdie, elle sait toujours se tirer d'affaire. ...

Les employés des chemins de fer viennent d'être rappelés dans le civil, quel dommage que je n'aie pas fait un employé des chemins de fer. Quand donc, qu'on rappellera les instituteurs territoriaux ? ...

Le 9 octobre 1916.

... As-tu pris à St Sauveur la musette contenant les revolvers⁵⁰ et le cadre photographique ? As-tu pu faire passer à l'oncle Timothée le tabac que je lui envoyais ?

Le 10 octobre 1916 (12h). ...

Le 11 octobre 1916.

... Je crois avoir précisé dans mes lettres précédentes les points sur lesquels tu n'étais pas trop fixée, ravitaillement, abris etc. Nous ne risquons rien.

Ta « Pensée de Montgros » m'apprend que tu as fait la cueillette de pommes de terre. Tant mieux, qu'elles soient grosses, on viendra en manger une aussitôt que possible. ...

Le 12 octobre 1916 (16h).

... Nous sommes encore là pour 2 jours, samedi soir nous partons pour R...t au repos. Cela fera 22 km à nous appuyer ce soir là, mais qu'importe, les km ne portent pas peine quand on s'en va vers l'arrière. Je vois que tu continues à te faire des soucis à mon sujet ... Si nous ne sommes pas absolument sûrs de nous mêmes, (nulle part sur le front on ne peut être assuré), nous sommes cependant bien tranquilles, puisque nous n'avons dans le bataillon en 13 jours qu'un obus qui ait porté (1 mort, 1 blessé). ...

⁵⁰ Prise de guerre.

Le 13 octobre 1916. ...

Le 14 octobre 1916.

... Nous allons quitter notre bois ce soir et sans regret, car on s'ennuyait assez. Nous allons passer quelques jours tranquilles à l'arrière et puis en attendant la permission s'amènera. ...

Victor va partir en permission dans 3 ou 4 jours. Je ne pourrai partir que lorsqu'il sera rentré. ...

Le 15 octobre 1916.

... je suis un peu fatigué. ... Comme je te l'ai fait prévoir, il y a deux ou trois jours, nous avons déménagé, la nuit dernière pour venir au repos. Ce sont des corvées pénibles que ces déplacements. Nous devons partir hier au soir aussitôt après avoir soupé, or à 9 heures nous étions encore à attendre le départ. Puis nous devions partir à 9 h ½ puis à 10 h. Jamais on ne partait, notre feu s'était éteint, on faisait une partie pour passer le temps, mais il commençait à nous durer. Enfin à 10h ½ nous partions. 25 km à faire, c'était assez long, surtout que dans la journée on avait fait autres 5 ou 6. A mi-chemin on a fait une petite pause d'une heure et bu le café. Puis on a fini l'étape.

Nous sommes arrivés à 6 h du matin, assez fatigués, comme tu le supposes par la course et le sommeil qui manquait. Aussi on a un brin cassé la croûte et aussitôt je m'allongeais dans mon vulgaire plumard. ...

Le 16 octobre 1916. ...

Le 17 octobre 1916 (14 h).

... Je t'ai raconté comment nous étions partis de notre bois après un séjour de 15 jours, que nous avons passé la nuit blanche « bouffé » 25 km et que par suite on était un peu fatigué.

Aussitôt arrivés ici, il a fallu partir à la Cie qui est aux Petites I... (*Islettes*) à 3 km environ d'ici. De plus il s'est mis à pleuvoir. Je suis retourné à la Cie dans la journée, 6 km de plus. Cela faisait au total de 37 km dans 24 heures et sans repos. Le soir nous avons mangé dehors, il faisait froid, j'avais les pieds un peu mouillés, tout cela a fait son effet pendant la nuit. Vers 11 h j'ai senti que j'étais indisposé. J'ai patienté un moment, mais il a fallu se lever et vider l'estomac. A partir de ce moment j'ai bien mieux été et j'ai un peu dormi le matin, mais à 6 h 30 il a fallu sortir pour retourner à la Cie hier matin. Cela ne me faisait pas plaisir tant que ça et je ne me sentais pas très solide le matin. Pourtant je n'ai pas peiné. J'ai très peu mangé hier et la nuit dernière j'ai très bien dormi et me voilà dispos de nouveau.

J'ai déjà été deux fois aux mitrailleurs, j'ai bien dîné et je me sens de nouveau à l'aise. ...

J'apprends avec plaisir la naissance du fils Lauriac. Le papa mérite la croix de guerre ! J'ai bien envie pendant ma permission ... tiens, je tends la joue, tant pis si tu me gifles ! ...

Le 18 octobre 1916 (14 h).

... Ces jours-ci, je vais avoir du travail, il faut que je fasse un briquet pour un capitaine et un porte-plume ou coupe papier pour le commandant. Tu vois, je vais travailler pour les gros légumes. Tant pis si cela ne rapporte pas grand-chose. ...

Je ne reçois de lettre que de toi, il y a longtemps que je n'ai rien reçu d'aucun autre.

Le 18 octobre 1916.

Mes chers enfants.

Voilà 6 jours que j'ai reçu vos gentilles lettres et je ne vous ai pas encore répondu. Il est devenu négligeant votre papatou, je crois.

Raymond me dit qu'il ne s'est pas ennuyé depuis votre retour à Montgros. J'en suis content et je vois mon cher Raymond que tu t'es mis au travail avec de bonnes résolutions. Tu veux me faire plaisir et contenter maman, c'est tout ce que nous demandons.

Léopold comme papa avoue être un peu paresseux pour écrire, mais il est décidé à ne plus l'être. C'est qu'on ne peut pas tout faire, c'est toi mon cher Léopold qui fait le manœuvre à la maman, tu scies du bois, tu vas à l'eau, tu vas à Nasbinals, tu essuies la vaisselle, tu aides à placer les serrures et tant d'autres choses, tu n'es pas si paresseux que tu le dis. Si tu t'appliques un peu plus à l'écriture tout ira très bien. J'espère que bientôt vous pourrez venir attendre papa à Nasbinals, mais j'ai peur de ne pas vous reconnaître tellement vous aurez grandi.

Je vous embrasse avec beaucoup d'affection

Votre papa. Astruc.

Le 18 octobre 1916. (*Carte : Cette – La Corniche, les Baraquettes et la Butte-Ronde*)

Mon cher Léopold.

J'ajoute cette carte pour toi seul, car je pense à une chose à laquelle tu n'as peut-être pas pensé toi-même. C'est aujourd'hui St Léopold. Cette carte t'apportera mes baisers et mes souhaits de bonne fête.



Le 19 octobre 1916. ...

Le 20 octobre 1916.

... Je suis heureux de pouvoir te donner toujours de mes bonnes nouvelles. Nous sommes toujours à côté des I... (*Islettes*) pour 6 ou 7 jours encore. ...

Ce matin j'allais de bonne heure à la Cie pour faire partir 2 permissionnaires. Juste comme je partais, j'ai rencontré l'ami Benoit qui rentrait de permission. ... il m'a invité à aller dîner avec lui. C'est juste à cette heure (heure des dîners) que je dois tous les jours porter le rapport à la Cie. J'ai donc accepté. A 11 h ¼, j'étais attablé à côté de Benoit avec autres 3 sergents ou sergent major. Nous avons très bien dîné. Petits navets-radis-beurre, poulet froid sauce mayonnaise (délicieux) Beefsteack, purée de pommes, fromage, café et avec le cigare le petit verre de marc d'origine Lozérienne, ou plutôt de provenance, car il n'avait pas été fait en Lozère. ...

Le 21 octobre 1916.

... Ce matin aussitôt levé à 6 h ½ je suis accouru apporter à Victor la nouvelle de sa permission. Il était bien heureux de s'en aller vers les siens ...

Le 22 octobre 1916 (15 h). ...

Le 23 octobre 1916 (18 h). ...

Le 24 octobre 1916 (19 h). ...

Le 25 octobre 1916. (*Carte expédiée à Montgros*)

... Je suis en bonne santé, je t'écrirai de nouveau ce soir si je puis ou en tous cas demain. ...

Le 26 octobre 1916. (*idem*) ...

Le 27 octobre 1916.

... Je vais aujourd'hui faire une lettre au crayon, c'est parce que j'ai la flemme d'aller jusque chez l'adjudant prendre un encrier et j'ai laissé le mien aux Petites I... (*Islettes*). ... Au moment où j'ai fait ma carte du 25, j'étais assez pressé. Le 24 au soir nous ne devons partir en ligne que le 26. Mais le 25 au matin, l'adjudant nous dit que nous montions avec lui ce jour-là, pour reconnaître les nouveaux emplacements. ... nous partîmes à midi moins le quart au lieu de 10 heures. Heureusement en route nous trouvâmes une voiture vide qui voulut bien nous porter, une bonne pause. Les ressorts étaient assez durs, puisqu'il n'y en avait pas et nous étions secoués de belle façon, mais au moins, nous n'avions pas le paquet à traîner. Et nous avons

rigolé notre saoul de nous voir sauter les uns les autres à chaque caillou écrasé, ou lorsqu'un plus grand sursaut nous envoyait l'un sur l'autre. Je regrettais que tu ne fus pas là. Je t'assure que nous avons fait descendre le dîner en vitesse et jusqu'aux talons.

Enfin on nous a descendu à 800 m environ de notre nouvelle résidence. On a goûté un peu, pris connaissance de notre chambre à coucher, mais elle ne me disait pas grand-chose qui vaille. Heureusement le soir, l'adjudant nous annonçait que nous ne restions pas là et que nous allions à 500 m plus loin, dans d'autres cabanes. Ici nous sommes bien mieux. Nous avons une cabane pour 4, nous sommes donc tranquilles, étant « chez nous ». Nous avons une cheminée, nous faisons donc du feu. J'ai employé ma matinée hier à fabriquer une table, des bancs, tout un mobilier rudimentaire, mais suffisant. Nous sommes à l'abri du froid et de la pluie.

Le secteur est très tranquille, on n'entend presque rien comme coup de feu. Il paraît qu'il y a quelques mines, mais nous en sommes loin. De plus je n'ai presque pas à me déplacer puisque mon capitaine habite à côté de nous à une dizaine de mètres. Le Bat^{on} est monté hier au soir, heureusement, car nous manquions de ravitaillement ...

J'ai reçu ton colis avec les noix, les châtaignes et le saucisson. J'ai mangé avec un bien grand plaisir la moitié de la grillade tout à l'heure. D'ordinaire lorsque je recevais quelque chose dans ce genre, je partageais avec les camarades, mais comme dans le nombre, il y en a un qui ne m'est pas bien sympathique, j'ai tout gardé pour moi aujourd'hui. Celui là aime bien à profiter de ce que les autres ont, mais lui ne nous fait guère profiter de ce qu'il a, alors je veux m'abstenir davantage. ...

Le 28 octobre 1916.

... Dans cette lettre du 22 tu me sembles regretter que je ne me sois pas fait porter malade l'autre semaine. Eh bien tu ignores peut-être qu'on est très mal soigné sur le front. Très souvent il y a comme salle d'infirmerie la caverne la plus insalubre qu'on trouve. Comme remèdes on dispose de purgatifs et de teinture d'iode et c'est à peu près tout. Alors dans ces conditions, il vaut mieux se soigner seul, chez soi, dans son coin. Cela m'a d'ailleurs très bien réussi puisque je n'en ai eu que pour une paire de jours. Nous ne sommes pas ici dans les ambulances de l'arrière. Une fois de plus, je ne puis que regretter l'absence de ma petite infirmière.

J'attends, mon retour, pour discuter « sous les couvertures » l'accident de Mr Lauriac. ...

Le 29 octobre 1916.

... Je suis toujours bien portant et continue à attendre avec impatience mon départ en permission. Me voilà le 13^e maintenant, donc ce sera j'espère toujours vers le 10, comme j'avais compté. Patience, patience !

Je continue à ne pas avoir grand travail. Je fais le planton au colonel quelquefois, mais comme il ne reste pas loin de chez nous, à 400 m environ en arrière, cela n'est pas pénible. J'y vais d'ailleurs 2 fois par jour au maximum.

Hier au soir à côté du poêle j'ai bricolé deux ou trois machines pour le bordelais, qui a fait le cadre et qui t'a écrit lorsque j'avais fait ma correspondance sur 2 cartes différentes. ...

Joseph m'a écrit aujourd'hui pour me donner les heures du train. En voilà un aussi qui voudrait que je m'arrête, mais si je m'arrêtais partout, j'arriverais à Montgros juste pour repartir. ...

Le 30 octobre 1916.

... nous venons de déménager. Oh ! pas pour aller bien loin, à 10 mètres à peu près. Pourquoi avons-nous changé ? C'est que notre commandant a déménagé aussi d'autant et nous devons le suivre. Seulement lui a déménagé pour être mieux, mais nous nous sommes plus mal. J'avais travaillé ces jours-ci pour faire des bancs, une table, monter un poêle, etc., nous étions seuls dans notre cabane, donc bien tranquilles, chez nous, on y voyait clair, on avait un beau point de vue. En un mot, nous étions bien. Maintenant nous sommes dans une turne, on y voit à peine, nous sommes nombreux, c'est plus humide, moins agréable, je commence à m'y ennuyer.

Heureusement lorsque ma lettre t'arrivera, nous n'y serons plus, nous allons en arrière avec le commandant, nous reposer pendant 6 jours pour revenir faire 6 jours ici de nouveau après. Quand nous reviendrons, nous aurons probablement un autre logement et un meilleur. ...

Le 31 octobre 1916. (*Carte expédiée. à Montgros*) ...

Le 1^{er} novembre 1916.

... Aujourd'hui j'ai fini le briquet que je faisais pour un capitaine, je le lui remettrai tout à l'heure, puis il faudra se préparer pour le départ. Ce ne sera pas long, nous n'allons pas loin, à 8 km environ en arrière. ...

Le 2 novembre 1916.

... Nous avons été relevés des tranchées hier au soir vers 9 heures. A 10 h ½ ou 11 heures nous arrivions dans un village à N... (*Noue*) non loin des Petites-I... (*Islettes*) où nous cantonnons. ... au bureau, où j'ai eu l'agréable surprise d'apprendre que je suis le 1^{er} à partir en permission, je croyais être le 7^{ème}. ...

Le 3 novembre 1916. ...

(Télégramme du 6.11.1916 de Vierzon vers Nasbinals)

Suis avec Joseph arriverai demain 11 heures, allons bien.
Augustin.

(3^e permission d'Augustin Astruc)

Le 17 novembre 1916.

... Nous voilà réduits à reprendre nos correspondances écrites. Ma première phrase, me conduirait tout de suite à des lamentations, à des regrets, que je ne voudrais tout de même pas exprimer dès le début. Je passe un instant sur toutes ces misères et vais tout de suite au but. Me voilà au N... (*La Noüe*) après avoir fait un bon voyage, mais un peu long, un peu ennuyeux et un peu fatigant. Voici des détails.

Tu as pu te rendre compte lors de mon départ que j'étais un peu énervé. Je ne manquais pas de courage. Sans te le dire, je m'efforçais depuis une paire de jours de me faire à l'idée de départ. Je ne voulais point me laisser aller comme je l'avais fait à ma deuxième permission. J'avoue que cet effort m'a été dur. Enfin je me flatte d'y avoir à moitié réussi. Je dis « à moitié » car si ma volonté m'a permis de vous quitter sans trop de tristesse, mon cœur n'en était pas moins affecté. Comment peut-il en être autrement ? Quand après tant de misères, tant de souffrances, tant d'angoisses et de soucis, on se revoit au milieu des amis, quand on retrouve pendant une semaine la vie de famille, la vie intime la plus douce, la plus attrayante, celle qui vous procure le plus de bien être, le plus de sérénité, le plus de calme, le changement est tellement extraordinaire, que la séparation ne peut faire autrement que de produire un effet attristant. ...

Me retrouver en civil, avoir bon feu, bonne table, bon lit, me retrouver loin de tout ce qui me rappelle la guerre, être choyé, être dorloté, caressé comme je l'ai été pendant 8 jours, vivre la vie d'autrefois, au milieu d'une petite femme que j'adore et des deux enfants chéris qui font ma très grande joie, c'était tout ce que je pouvais espérer, rêver, connaître. Tout cela je l'ai eu à profusion, à satiété et je n'oublierais pas les heures délicieuses que m'a procurées cette semaine de liberté.

Mais plus le plaisir est grand, plus les heures vécues ensemble étaient douces et plus la séparation devait être pénible. Voilà pourquoi, je m'efforçais le plus possible à vaincre le regret qui déjà germait en mon cœur, avant que sonne l'heure du départ. Combien sont doux les baisers échangés en toute sincérité en toute liberté, dans son chez soi, combien sont douces les caresses d'une petite famille aimante comme la mienne, mais combien il est dur de se quitter après tant de bonheur ! Enfin me voilà dans le train, voilà mes adieux oubliés, voilà la séparation devenue un acte passé, voilà la gare disparue, voilà le train filant à toute vitesse vers le nord, en dépit de mes plaintes, de nos plaintes, de nos lamentations.

Dans le train on a de la distraction, on cause, on se trouve avec des personnes qui ne vous connaissent pas assez pour partager vos pensées on va comme elles, on cause comme elles, de choses indifférentes puis tout passe, ou plutôt, tout semble passer.

A Eygurande à 10 h 10 j'ai trouvé mon frère sur le quai. Comme cela avait été entendu, il est venu avec moi jusqu'à Montluçon. Nous avons employé nos deux heures à causer, de moi, de lui, de vous, nous avons goûté un peu, mais sans grand appétit. A 1 h moins le quart il partait vers l'autre train, qui devait le ramener à Tulle. J'étais un peu fatigué, mais le souci de retrouver Joseph à Vierzon m'empêcha de m'endormir. A 3 heures 15 Joseph me retrouvait au passage. Encore 10 minutes de causerie et je le quittais aussi, heureux de mes rencontres sommaires.

A Orléans on nous fit prendre la direction de Montargis. Chemin très long très ennuyeux. Jamais on n'arrivait à Sens, Troyes. A Jessains, je pus faire timbrer ma permission, au milieu d'une cohue épouvantable. Pense donc, notre train avait au moins 250 m de long et c'était le 2^{ème} train complet parti d'Orléans. La nuit était froide, à minuit nous débarquions à Revigny, pour attendre le train de 2 h 47.

Il faisait un froid terrible. Un bouillon, une paire de cafés me remirent d'aplomb. Nous arrivions enfin aux Isl... (*Islettes*) à 5 h du matin. 20 minutes après, j'arrivais aux Petites I..., où je trouvais un autre bon café et un bon feu chez mon ancien ami le cuisinier des S-Off., ½ heure après j'étais au N... (*Bois de la Noüe Saint-Vanne*) où je retrouvais les anciens copains Voilà en résumé de mon voyage ...

Le 18 novembre 1916.

J'ai sous la main les 5 lettres que j'ai reçues hier à mon arrivée. Elles sont datées de 1^{er}, 2, 4, 5^{7h}, 5^{21h}. Je serai bref sur leur réponse, car nous avons suffisamment répondu de vive voix pendant sept jours. Et ceci valait mieux que cela. ...

La neige a fait son apparition dans l'Argonne, tout était blanc, mais il n'y en pas des tas, juste pour blanchir la terre et encore a-t-elle presque disparu à cause de la pluie de la journée. Je suppose qu'à Montgros il en est tombé aussi et je suis heureux d'être venu en permission assez à temps.

Comme cafard, je n'en ai pas trop. Je me suis remis à mon travail, j'ai recommencé à coucher sur la dure, à manger dans mon assiette en aluminium, à boire dans mon quart, à copier des notes et voilà. ...

Le Bordelais est parti ce matin. Il m'a emporté mes guêtres pour me les arranger chez lui. Mr Boulard est rentré cette nuit, donc 24 h après moi. Aujourd'hui le Capt^{ne} Boulard et Jourdan, celui qui avait été mis à la porte des mitrailleurs par Mr Lap... (*Lapisse*) étaient ensemble. Tu vois, là encore, l'inconséquence des actes de ce monsieur. ...

Le 19/11/16.

... Je suis toujours en bise-bise avec le capiston. Il ne m'avait pas parlé le jour de mon départ, il ne m'a rien dit non plus à mon arrivée. Il prétendait même paraît-il que j'avais 24 heures de retard. Il a fallu que le fourrier lui fasse observer que ma permission était datée du 4, mais que je n'étais parti que le 5. De plus, hier les journaux sont arrivés bien plus tard que d'habitude. Comme c'est nous qui allons les apporter, le Cap^{ne} paraît-il s'impatientait de ne pas voir arriver les journaux plus tôt. A 7 h ½, il a envoyé 3 hommes pour les prendre. Ils sont repartis sans les prendre car ils n'étaient pas là. A huit heures ils sont arrivés. L'adjudant nous dit : « Il est tard, vous irez porter les journaux demain matin ». Pour faire plaisir à cet individu, j'ai dit : « Je vais aller les porter ce soir. Je suis arrivé chez lui à 8 h ½, juste assez tôt pour me faire engueuler. Il l'a fait adroitement, mais il l'a fait tout de même, il parlait déjà de faire un rapport contre la Cie qui était allée prendre les journaux et tout ce matin, il a parlé de ses journaux. Cela m'est égal, car je fais mon service comme je dois le faire, donc je ne crains ni rapport, ni observations, mais enfin il est vexant de voir que tout ce qu'on fait pour plaire est que comme c'est la jalousie, c'est la haine, c'est l'esprit de vengeance qui le mène, et il rage ne pas pouvoir me prendre par quelque endroit. Mais, il ne me prendra pas.

Nous montons ce soir pour 6 jours, j'espère que nous allons être tranquilles comme d'habitude. ...

Le 20 novembre 1916.

... Je suis depuis hier au soir dans notre modeste logement en plein bois où nous avons déjà passé 6 jours avant que je vienne en permission. Nous sommes partis hier vers 4 heures du N... une heure ½ après nous étions arrivés. Je n'étais pas fatigué. Nous n'étions pas chargés et nous voyagions seuls (5 seulement), dès lors nous allions comme nous voulions et nous arrêtions quand nous voulions. Nous avons trouvé notre demeure comme nous l'avions laissée, j'espère que les 6 jours se passeront comme avant, sans incident ...

Le capiston paraît de meilleure humeur, d'ailleurs je veux le vaincre par de bons procédés. Plus il me cherchera des ennuis, plus je veux lui être agréable, quitte plus tard à prendre double revanche. ...

Le 21 novembre 1916.

... Rien d'extraordinaire encore à signaler. La santé se maintient bonne, l'appétit est merveilleux, le travail facile, je dors bien, donc que puis-je demander de plus. Voilà 2 jours que nous passons dans notre poste ...

Le 22 novembre 1916.

... Comme moi tu te lamentes sur le triste sort qui nous accable tous deux, comme moi, tu revois par la pensée, les heures vécues côte à côte et comme à moi le souvenir de tant de bonheur passé dévore ton cœur. O « cruelle séparation », c'est bien le terme que tu emploies et il est bien juste. Comme je partage tes sentiments et ta sincérité ! ...

Au retour, le camarade sur qui tu comptais pour me distraire en cours de route, ne m'a guère servi. A Neussargue il était plein et j'ai le plus possible fui sa Cie, mais la rencontre de Jules et de Joseph m'ont distrait davantage. ...

Le 23 novembre 1916.

... Dans deux jours nous allons retourner au N... (*Noue*⁵¹) pour 6 jours ...

⁵¹ La Noue (les Islettes, Meuse).

Le capiston a qui j'ai fait un briquet, m'a fait remettre cinq francs par son ordonnance. Le seul qui m'ait payé quelque chose, il a fallu que j'accepte. ...

Le 24 novembre 1916.

... J'ai suivi par la pensée vos tranches de l'autre soir au moment de la forte bourrasque. Comme j'aurais été heureux d'être là pour vous rassurer !

Ici rien de nouveau, hier les boches nous ont envoyé quelques pruneaux. Le capitaine l'a échappé belle, mais enfin il n'y a aucun mal. C'est l'essentiel. Le temps s'est remis au beau, il fait un soleil superbe.

Demain soir nous allons revoir le N... (*Neue*). Je pense que nous allons y passer 6 jours tranquilles, car le Ct reste ici pour commander l'autre bataillon pendant le congé de son collègue, le lieut. est en permission, et nous n'aurons que d'adjudant.

La nuit dernière, j'ai été souvent à la maison, les souvenirs de l'autre semaine occupent mon esprit et au moins en pensée j'ai vécu avec plaisir un bon moment la bonne vie. ...

Le 25 novembre 1916.

... Donc Jules se plaignait de froid pour revenir à Tulle. En effet, il faisait très froid cette nuit-là. Mais quand je pense qu'il avait son pardessus, sa couverture et qu'il était dans un compartiment bien fermé et chauffé, je me demande un peu ce qu'il ferait, s'il était obligé de vivre comme nous vivons, dans l'humidité, au froid, au courant d'air, sous la pluie et la neige. OH ! Je lui souhaite de tout mon cœur de ne jamais connaître nos misères, mais comme je voudrais qu'il nous voie un peu pendant 24 heures par exemple et qu'il partage pendant ce temps les privations du soldat sur le front. Et pourtant on ne se plaint guère ici. Quand nous habitons un trou qui se ferme, quand nous avons une poignée de bruyère pour nous isoler du sol, quand nous pouvons nous payer le luxe de brûler dans un coin, quelques fagots, nous nous disons heureux Et lorsque nous raconterons plus tard, cette vie du « poilu », notre rustique existence, nos souffrances et nos dangers, qui voudra nous croire, même ? Ceux qui auront eu la chance de ne jamais coucher dans les tranchées, ignoreront toujours quel fut leur bonheur !

Pour mon compte je ne me plains pas, car j'aurais trop de plaintes à exprimer. ...

Ce soir nous descendons à N... (*La Neue*) pour 6 jours, nous n'aurons que l'adjudant avec nous, donc nous ne nous en ferons pas.

Je suis content que le petit bouquin : « Le triomphe du Cœur » t'ait fait passer un peu d'ennui de ton dimanche. J'en avais un autre semblable, que j'ai perdu, je le regrette, car il était intéressant aussi.

Le temps clair de hier, nous a valu une petite distraction, échange de pruneaux entre notre artillerie et la boche, mais sans malheur pour nous.

Aujourd'hui, brume, ce qui nous vaut le calme presque complet. Il pleuvra probablement. ...

P.S. La nuit dernière, je rêvais que je rentrais de permission et que tu m'accompagnais. Il fallait coucher dans un village. On voulait bien te faire coucher, toi, mais on ne recevait pas de « militaires ». Juge de mon ennui. A la fin j'ai répondu : « Eh ! Bien, faites coucher ma femme, si vous ne voulez pas me recevoir, elle me recevra. L'aurais-tu fait ? Dis Ninou ! »

Le 26 novembre 1916.

... La journée d'hier s'est passée sans incidents. Nous avons quitté les lignes hier vers 19 heures. Après avoir aidé à déménager les ustensiles du Commandant, nous nous sommes mis en route par une nuit noire et sous la pluie assez épaisse. Heureusement j'avais mon imperméable et je ne me suis pas mouillé le corps, mais les pieds et les genoux ont pris la douche. Nous avons été vite ici, car le temps nous donnait des jambes. Nous n'étions pas trop chargés, ayant mis dans la voiture tout ce que nous pouvions y mettre. Et, quand en route nous rencontrions, par exemple tel conducteur qui, à cause de l'obscurité avait renversé sa voiture et travaillait désespérément avec des aides à la relever, à la désembourber, ou tel autre déchargeant sous la pluie battante des cailloux devant servir au rechargement de la route, quand on pensait aux camarades errant dans les boyaux, en pleine obscurité, pour retrouver leurs places aux tranchées, à ceux qui tout mouillés de sueur et de pluie devaient prendre leur garde aux créneaux et rester mouillés toute la nuit, nous nous disions, nous pourtant encore malheureux quand même : « Nous sommes encore mieux, nous qui aussitôt rentrés au cantonnement, serons à l'abri de la pluie, pourrons nous réchauffer auprès du poêle, changer de vêtements, nous remplir l'estomac, coucher sur une paille sans souci du service et loin du danger. ...

Je vois que tu as toujours beaucoup de travail et si nous avons attendu après la suppléante, nous aurions pu perdre patience, heureusement ! Il me tardera, de savoir ce que va répondre le chef.

Quant au chauffage, je voudrais bien aussi être renseigné. En somme c'est la commune qui doit assurer le chauffage et non pas toi. C'est à elle à s'en occuper. Vous n'avez, ni argent à accepter, ni demande à faire.

Le maire⁵² doit savoir qu'il y a des écoles dans sa commune et qu'il y fait froid. D'ailleurs, je suis d'avis que tu n'acceptes aucun argent. Il est trop tard pour acheter du bois. Qu'on fournisse du combustible. Et si on ne t'en fournit pas, fais-toi délivrer un bulletin constatant la quantité qu'on te donne, ou reçois-le devant témoins. Tu mettras cela à part et tu chaufferas, jusqu'à qu'il y en aura plus. Après on verra. Si au milieu de l'hiver tu t'aperçois qu'il ne reste pas assez de combustible pour la saison, avant que tout soit fini, tu envoies une note écrite au maire pour en demander d'autre et une autre à l'I. d'Ac. pour l'aviser. Si rien n'y fait, tu cesseras de chauffer quand tu n'auras plus rien.

Comme je regrette de n'avoir été trouver le Maire avant de repartir, nous aurions été 2 à causer. ...

Garde ton charbon pour toi. Si à la fin de l'hiver tu manques de feu pour ta cuisine, ce n'est ni le maire ni l'inspecteur qui t'en donneront. Je m'arrête, car je sens la colère monter ...

Le 27 novembre 1916. ...

Le 28 novembre 1916.

(Grogne de poilu Augustin)

... Je viens de lire ta longue lettre du 23 et son non moins long supplément. Le tout m'a très vivement intéressé et c'est avec plaisir que je viens de passer, à en faire la lecture, un délicieux moment. ... Tant pis pour le froid, que la bouillotte pour l'instant remplace Tinou auprès de sa petite, chez moi ta pensée remplacera un bon lit. (Du moins faisons comme s'il en était ainsi).

Donc toujours pas de suppléante. Il doit bien te tarder de la recevoir. J'apprends avec joie qu'elle est en route, le vin aussi les genêts⁵³. J'espère que depuis le tout est arrivé à la maison. Je suis heureux aussi que vous ayez enfin trouvé une solution pour le chauffage. ...

J'ai fait en famille la lecture de l'article d'Yvonne Sarcey. Nous sommes entièrement d'accord avec elle, mais il faudrait encore mieux que cela. Il est d'ailleurs fortement question de réduire le salaire des ouvriers. Ils ne toucheront plus que les 5 sous, plus 2,50 fr d'indemnité de vivre. Mais avec ça je voudrais que Dalbiez poursuive sa chasse aux embusqués. Sur le front beaucoup de jeunes gens sont employés aux cuisines, aux bureaux, aux trains de combats etc. . Les vieux sont en ligne, pendant ce temps. A l'arrivée, les formations sanitaires regorgent de jeunes célibataires, dans les usines, les jeunes font leurs difficiles pour accepter leur situation, tel le fils Delmas à St Chély. Et bien il faut les sortir ceux là. Il y a sur le front des spécialistes plus vieux qui feront avec plaisir ce que les autres semblent faire par force. Beaucoup même feraient cadeau au gouvernement des 5 sous, ils travailleraient pour rien. L'œuvre est donc grande, mais il est surprenant qu'il ait fallu 26 mois de guerre pour s'apercevoir qu'il y avait des réformes à faire et des injustices à réparer. Et les industriels, les fournisseurs qui courent tous les jours après les millions, devraient-ils faire des bénéfices tels ? Ne devraient-ils pas eux, être heureux de voir leur vie assurée par leur richesse, sans accaparer les fortunes colossales qui causent la misère des pauvres gens.

Et le gaspillage de tant de matériel. Les divers ouvriers qui passent leur temps à faire et défaire souvent des choses inutiles, reconnues inutilisables aussitôt que le créateur a fait ses choux (*gras*), mais jamais avant.

Et les gros traitements des officiers 4, 5, 6, 700 frs par mois, 1000 frs et plus jusqu'aux grands chefs. Ont-ils besoin de tant d'argent, eux qui prélèvent sur l'ordinaire du poilu, les effets auxquels il n'ont pas droit, les vivres, etc. Et dépensent avec gêne les 20 sous par jours ; pour améliorer leur sort il y en aurait à dire sur les injustices constatées. Le souffre douleur est toujours le « poilu », c'est lui qui peine et c'est lui qui se prive !

Vivement la fin, honorable, si l'on croit y arriver, la fin quelle qu'elle soit si nous ne devons pas vaincre ! ...

Le 29 novembre 1916 (13 h).

... Que vais-je te raconter maintenant ? Je ne sais rien de particulier ni d'intéressant. La guerre suit son cours, les Roumains « progressent » vers Buckarest⁵⁴ et avec ça on peut fonder tout plein d'espoir !!!

Le temps est sombre, il sent la neige, je pense qu'il ne doit pas faire chaud à Montgros. ...

Le 30 novembre 1916.

...

Le 1^{er} Décembre 1916.

Tu seras certainement surprise de la 2^e date de ma lettre. Je vais t'expliquer tout de suite pourquoi ma lettre est faite à deux jours d'intervalle et pourquoi Ninou n'a reçu hier qu'une simple carte. ... Voici : hier je voulais te faire une longue lettre. Voilà que vers huit heures, le bordelais dont je t'ai parlé est rentré de

⁵² Le maire de Nasbinals (Lozère) qui est pendant la Guerre BERGOUNHION Pierre Alphonse

⁵³ En Lozère les genêts servent à allumer le feu.

⁵⁴ Bucarest.

permission. Juste j'allais porter le rapport au Capitaine. Il me dit (*le bordelais*) : « Au moins ne reste pas là-bas, tu viendras pour dîner ». Il avait apporté un poulet et diverses autres victuailles. Enfin je suis rentré assez tôt, nous avons dîné, puis on s'est enfilé un verre de trois-six⁵⁵, un verre d'eau de vie. Puis un caporal clairon offre un verre. Nous entrons dans un bistrot, faute de verre nous buvons une bouteille de Bordeaux, puis le bordelais paye une bouteille de Champagne, enfin pendant ce temps la soirée passait et on oubliait presque ses devoirs entre-autres son devoir d'écrire. ...

Le 2 décembre 1916 (14h).

... Je viens de recevoir ta lettre d'aujourd'hui. 56 élèves, pauvre que vas-tu faire avec tout ce monde ? Et sans aide non plus pour le travail intérieur. Si tu ne reçois personne dans la semaine, j'ai bien envie d'écrire au chef. Il ne saurait être question d'Emilie. Mais je crains beaucoup que ce que j'avais prévu arrive et que tu souffres toi, de n'avoir pas pris Emilie avec toi et qu'Emilie ait aussi à souffrir d'avoir voulu aller à Caussignac malgré lui. Gare au C.A.P. ...

Alors Mme B... voulait empêcher son homme de partir. De cela je n'en doute pas, car chacun aime les siens, mais l'administration militaire se moque sans doute autant d'elle que l'Ad^{on} (*Administration*) Académique. ...

Le 3 décembre 1916 (13heures).

... Ce matin, j'ai vu Barthélémy, retour de permission, comme tous, il a passé des journées agréables en liberté (étant jeune homme) mais sûrement moins agréables que celles que nous passons, nous, dans notre famille avec notre petite aimée, qui toujours cherche à nous faire plaisir et nous prodiguer ses attentions et ses petits soins. ...

Je te disais un de ces jours que la situation semblait s'être améliorée avec le patron. En effet je ne vais plus le voir, sans qu'il engage la conversation, il est souvent souriant, il ne fait plus la tête, c'est étrange. ... J'ai vu Victor Sévène ce matin. Je ne l'avais plus rencontré depuis mon retour de permission. ...

Le 4 décembre 1916 (13 h).

... Alors le père Portalier est fatigué aussi. Pauvre homme. Qu'il est triste de penser que la guerre puisse causer de tels bouleversements dans les familles. Je lui souhaite une prompte guérison et te prie, si tu en as l'occasion de lui transmettre mes sympathies. ...

Le 5 décembre 1916.

... Ta lettre du 29 arrivée hier, m'a fait bien plaisir en m'annonçant enfin l'arrivée de la suppléante. Je ne doute pas qu'elle sera pour toi d'un grand soulagement. ...

Je t'annonçais hier que je ne recevais de nouvelles de personne, sauf de toi. J'ai eu tort de perdre trop tôt patience, car au courrier, j'ai eu 5 lettres, la tienne, une de Clémentine, 1 d'Emilie, une de Jules et une carte de Joseph Lauriac. De bonnes nouvelles de tous, mais je continue à penser qu'Emilie aurait mieux fait de venir à Montgros encore cet hiver, elle a seulement 13 élèves, c'est une belle petite classe et pourtant ça lui porte peine. Elle n'est pas initiée et aurait certainement besoin de beaucoup de conseils, or qui donc peut les lui donner ? Elle souffre aussi de l'isolement. Cela se conçoit, elle est trop livrée à elle même. Elle me dit qu'elle travaille, mais les livres lui paraissent ennuyeux et pourtant elle comprend qu'il faut qu'elle étudie. Elle ne pourra pas encore cette année passer le C. A. P. , il vaut même mieux qu'elle n'essaye pas. Sa lettre comme tu vois m'attriste. Enfin je vais lui écrire pour essayer de la reconforter un peu plus.

A St Saturnin René est encore un peu fatigué. Décidément ce petit aura bien du mal à se remettre. ...

Le 6 décembre 1916 (15 h).

... Hier au soir, j'ai été me chauffer et faire la manille avec les mitrailleurs au bureau de la Cie. Il y avait longtemps que je n'avais pas joué. A huit heures et demi, nous avons cassé la croûte avec le Cettois⁵⁶ qui porte le nom caractéristique de Vachier. Je dois te dire qu'avec lui, nous faisons pas mal de repas. On boit le café à 6 heures. A 7 h ½ nous déjeunons, à 10 h nous dînons, à 3 h nous goûtons, à 5 nous soupions et puis avant de nous coucher nous réveillonnons. Tu vois, il faut que l'appétit soit bon pour pouvoir digérer tant de fois. Et cela va en effet toujours bien. ...

Le 7 décembre 1916 (14h).

... Nous venons d'apprendre la chute de Buckarest. Les boches l'ont annoncée ce matin, par leur chant et leurs cris : « Buckarest kapout ». Il fallait s'y attendre, mais décidément les choses vont mal et

⁵⁵ *Trois-six* : esprit de vin du commerce (alcool presque pur). Avec une moitié d'eau il donne l'eau de vie ordinaire (trois mesures d'alcool plus 3 mesures d'eau = 6 mesures d'eau de vie).

⁵⁶ Habitant de Cette, Hérault

jamais je n'avais eu aussi peu confiance. On ne peut nier ce qui se voit. C'est malheureux, cependant et ce n'est pas là le résultat qu'on attendait. Enfin ! ...

Le 8 décembre 1916 (12 h).

... Demain nous allons à la N... (*Noue*) puis les Is... (*Islettes*) où nous étions, il y a quelques temps, avant qu'on vienne dans le secteur. Nous resterons là 12 jours, puis nous irons aux N... d'où je partis pour venir en permission. Là nous resterons 6 jours, de sorte que la Noël que je croyais passer en tranchées, je pense bien le passer au N... .

Le 9 décembre 1916.

(Problème de chauffage à l'école de Montgros)

... J'ai eu hier au soir ta lettre du 4, ta longue lettre avec ces bonnes nouvelles et encore la suite de l'histoire du chauffage. Décidément tout le monde se moque de nos petites femmes quand nous n'y sommes pas ? Quand donc pourrons nous venir prendre leur défense ? Ah ! Comme je voudrais pouvoir faire tout de suite une visite au maire de Nasbinals⁵⁷ et lui demander pour qui on vous prend ? C'est si agaçant cette affaire là ! Es-ce au mois de mars qu'on compte vous fournir le chauffage, voyons ! Mais je vais lui écrire, moi d'ici, si le préfet ne vous soutient pas. J'attends la réponse de préfet. Il serait drôle que lui aussi ne puisse pas fournir le chauffage, parce qu'il est trop cher et que vous soyez obligés, vous autre de chauffer pour 25 frs. Inutile de fournir du bois pour la commune, tant que vous chaufferiez la commune aurait patience. Même je te parlais de chaufferettes, un de ces jours, il ne faut pas adopter ce principe, je reviens sur ma pensée trop généreuse. La commune doit chauffer, qu'elle le fasse sans quoi, il n'y aura pas de feu dans les classes. Habillez-vous bien, prenez des précautions pour vous autres et laissez se plaindre les gens, même provoquez ces protestations et faites remarquer à chaque plainte des enfants, qu'on ne fait rien pour qu'ils aient chaud. ...

... Hier au soir, j'ai été faire la manille, un peu plus avec les mitrailleurs, j'ai passé un moment moins ennuyeux, au chaud, en buvant le vin chaud. Puis j'ai lu un peu, jusqu'à 9 heures. Le capitaine L... à qui j'ai demandé un bouquin, m'a prêté avec un gracieux sourire les lettres à « Françoise Mariée »⁵⁸. Sur la couverture deux jeunes mariés dans un chaud dodo, la tête du mari sur l'épaule de sa petite moitié, reposant paisiblement au retour du voyage de noce. J'ai été un peu surpris qu'il me donne celui là. Il sentit sans doute mon étonnement, car il me dit aussitôt : « Il ne faut juger le livre d'après la gravure, le livre est très sérieux. Avec ça, je le trouve cependant un peu libre, pour un curé. Mais il est intéressant, cela me suffit. C'est de Marcel Prévost ... Il rappelle les années passées, les rêves de jeunesse, les péripéties de la vie, les joies du ménage, le bonheur, le vrai bonheur avec ses légers accros, ceux qui font doublement aimer quand ils disparaissent. Je t'en reparlerai, quand j'aurai lu le livre entier. ...

Le 10 décembre 1915.

... Je t'écris de la N... (*La Noue*) où nous sommes au repos depuis hier au soir. Nous sommes partis des tranchées, hier vers 19 h. Comme l'autre fois, la pluie nous a tenu compagnie pendant une bonne partie du trajet (11 km), ... une pluie fine, épaisse, qui nous aurait mouillés quand même, si ce n'avait été l'imperméable ... Nous sommes arrivés vers 9 heures dans un cantonnement passable, sous un toit, qui nous abrite de la pluie, mais il fait un peu froid et nous ne pouvons pas faire du feu. ... Nous sommes venus sans incidents, les boches ont été très sages et aucun accident ne s'est produit. Mais quand les boches ne nous font rien, nous pouvons entre Français nous nuire suffisamment. Ce matin, presque à notre réveil on nous annonçait la mort d'un soldat de Nantes tué accidentellement, ici par un ses camarades, qui ne croyait pas son fusil chargé. Quel malheur que celui-là ! Heureusement c'est le premier accident de ce genre que j'ai connu depuis que je suis sur le front. ...

Le 11 décembre 1916.

... Hier au soir, j'ai été aux P... I... (*Petites-Islettes*) porter les journaux de la Cie en compagnie d'un camarade. Comme ce dernier voulait m'offrir quelque chose, nous sommes rentrés dans un débit rempli de mitrailleurs. Si tu avais entendu : Astruc, d'un côté, Astruc de l'autre, tout le monde m'appelait. Nous avons donc bu un verre de vin avec quelques-uns, puis j'avais deux cafés servis à deux endroits différents, il a fallu les boire. ... Finalement Victor, mon ami Victor avec qui je n'avais pu passer un moment, depuis ma permission, m'a retenu pour le dernier tour. Il venait de souper avec des amis communs. Et nous avons bu une bouteille de champagne. Victor était un peu éméché. Il avait de la peine à sortir les « bouglé »⁵⁹. Nous sommes rentrés vers une heure ½. ...

⁵⁷ Pendant la Guerre le maire de Nasbinals est BERGOUNHION Pierre Alphonse.

⁵⁸ « Lettres à Françoise mariée », par Eugène Marcel PREVOST, roman, Paris 1908, édit. F. Juven 1908.

⁵⁹ Signification ??

A propos Gaillard m'a apporté des nouvelles de Mende. La maman va bien et Jeannette est dit-il toujours superbe et très gentille. ...

Le 12 décembre 1916.

... J'ai reçu hier une lettre d'un ami (*Leleu*) blessé à Verdun, je te la communiquerai, c'est un de ceux qui étaient avec moi à Hautvillers, comme ordonnance de Mr Boulard. ...

Le 13 décembre 1916.

... Deux lettres, j'ai reçu aujourd'hui, une du 8 (22 heures) et une du 9. Avec ça une de Luche et une de Mr Leleu de Fère en Tardenois⁶⁰. ...

Cette lettre me dit aussi que le 8 au soir tu étais fortement ennuyée, tu avais envie de pleurer. Pourquoi, étais-tu ennuyée ? Soit question que celle là, vas-tu me dire ! Evidemment, je n'ai pas besoin de te le demander, car je le sais bien, du moins, je le suppose bien et je ne te blâme pas, car comme tu t'en doutes j'ai mes mauvais jours aussi, mes heures de tristesse ...

Et patience encore. Tu as lu la séance du 8 décembre et l'interpellation de Brizon. Je te l'envoie, car le « journal » ne l'a pas publiée en entier. Il y a actuellement pas mal de mouvement un peu partout, on a les yeux tournés vers l'orient, où rien de bon ne se passe, on a l'esprit sur la situation internationale, on ne sait plus quoi penser ! ...

Luche est à Mazamet comme sergent-major. Tu vois la chance qu'il a eue, être à l'arrière et être sergent-major. Je lui ai envoyé le porte-plume que j'avais fait. Il m'a écrit pour me remercier. Je te transmettrai sa lettre. Je t'envoie ci-joint celle de Mr Leleu. Tu me diras ce que tu en penses d'« Atropos » et des « Vampires féroces ».

Villeneuve sur Fère 9 X^{bre} 1916. (*Lettre de Mr Leleu à Augustin Astruc*)

Monsieur.

Vos nouvelles que j'ai reçues nous ont causé beaucoup de plaisir, car nous (*nous*) demandions souvent dans quelle situation vous pouviez vous trouver. Je me disais, est-il malade, est-il blessé en défendant la Patrie ou enfin Atropos⁶¹ a-t-elle tranché le fil de son existence. Votre lettre nous apprend que rien de tout cela n'existe et je vous félicite, continuez, mais aussi continuez à nous donner de vos nouvelles, j'espère que les circonstances permettront de nous rencontrer encore et de faire une petite causerie amicale qui nous déridera un peu en attendant la victoire que nous devons remporter sur les Vampires féroces.

Quand vous nous ferez encore le plaisir de nous donner de vos nouvelles, parlez nous du cordonnier, le jovial qui était votre camarade de lit, je crois. Nous pensons et espérons que sa santé est aussi bonne que la vôtre

Je vous serre cordialement la main.

Leleu.

Le 14 décembre 1916 (19 h).

... J'étais en train de faire toilette quand on est venu me dire : « le lieut. te demande. En effet la Cie de Mitrailleuses devait venir aux douches aujourd'hui à 8 heures. A 8 h 1/2, ils n'étaient pas encore arrivés. Alors, j'ai été à la Cie voir d'où venait le retard. Il s'est trouvé qu'ils étaient allés à un autre village au N... (*Campement près de La Noue à 1500 m des Petites-Islettes. Lettre du 2.11*) où nous étions avant, au lieu de venir à la N... (*Bois de La Noue*) où nous sommes.

Le 15 décembre 1916 (15 h).

... On suit attentivement la politique intérieure ces jours-ci et on discute sur les offres de paix. Nos avis sont très différents, souvent là-dessus, mais le pacifisme l'emporte et je suis de ceux qui, (mis à part les propositions allemandes dont j'ignore la teneur) croient que nous ne gagnerons peut-être pas grand-chose à repousser toute discussion. Enfin comme toujours, je voudrais me tromper, mais l'expérience est trop longue à présent pour qu'on puisse croire à un brusque retour des choses !

Encore un permissionnaire de rentré au P. E. M. (petite état major) du Bataillon et naturellement un poulet de plus à « bouffer », c'est le caporal clairon, Pontier qui l'a offert cette fois. J'ai reçu ton colis hier avec : canard, saucisson, fromage, noix et pomme. Je viens de goûter avec un morceau de canard et une demi pomme, délicieuse. ...

⁶⁰ Mr LELEU est de Villeneuve-sur-Fère, voir sa lettre du 09/12/1916.

⁶¹ Mythologie grecque : une des trois *Moires* (« déesses » du sort et du destin) qui sont *Clotho*, *Lachésis*, *Atropos*.

Le 16 décembre 1916 (15 h).

... Il paraît qu'une attaque du côté de St Mihiel nous a permis de faire plusieurs milliers de prisonniers, de prendre des pièces d'artillerie, etc. C'est intéressant, oui, à condition de ne pas penser à ceux qui se sont sacrifiés, pour faire ce coup de main. Mais ce qui intéresse davantage c'est la critique des offres de paix allemandes. Tu ne saurais croire le plaisir qu'a fait naître chez tous (offs. et soldats) ce bruit de paix qui se colporte un peu partout. Je ne me fais aucune illusion, sur l'issue de ces démarches, les Français vont se laisser leurrer, par des espoirs fous. Je craignais que les allemands nous imposeraient des conditions inacceptables. Elles me paraissent au contraire (du moins d'après ce que j'en sais) fort raisonnables. Il me semble, qu'elles devraient être discutées. Mais le seront-elles ? Je ne le pense pas. Les Allemands nous offrent la paix, nous allons nous dire, ou du moins certains vont se dire : « S'ils nous offrent la paix, c'est qu'ils n'en peuvent plus, c'est qu'ils sont à bout de souffle, donc c'est le moment de cogner dessus ». De fait la victoire annoncée de Verdun est faite pour faire pencher vers cette thèse. Mais est-ce vrai qu'ils n'en peuvent plus. Je crois que nous allons tomber sur un bec de gaz. Enfin l'avenir nous dira si je me trompe.

J'enregistre un nouvel exploit de notre Cap^{ne}. Heureusement, il ne s'agit pas de moi, mais d'un caporal, avoué dans le civil. Donc un garçon capable. Il n'a jamais eu d'avancement car à la Cie, il ne doit pas en avoir. Par l'intermédiaire du colonel, un général le fait demander pour en faire un officier. En plein rassemblement le chef lui fait entendre que c'est un incapable, qu'il se fait pistonner, qu'il est un mauvais caporal, etc.. Il envoie une note en ce sens au colonel et de par sa volonté, il ne sera pas officier. Et il vient de faire nommer sous lieutenant un marchand de chevaux. Enfin !

Demain il y a messe le matin. On peut même aller communier, sans être à jeun. Tu vois, autres temps autres mœurs.

Le soir théâtre, mais sans doute pas pour nous, car les acteurs de la « Comédie F^{se} » jouent dans un local trop réduit. Tant pis.

P.S. J'ai expédié par le boucher de Mende, Gerbal, le tricot et le pot de confiture vide. Il doit t'en faire l'expédition d'une gare quelconque, de Mende même s'il ne peut l'envoyer avant. ...

Le 17 décembre 1916.

... Tu me fais une longue description de votre voyage à Nasbinals et des pirouettes que vous vous êtes payées. Tout de même malgré les rires, il est certain que ces pirouettes ne vous ont fait du bien ni à toi ni à Melle Burc et le moins possible il faudra s'amuser à ces promenades matinales. Mme Burc devait en avoir assez aussi. Enfin, j'aurais bien voulu vous voir pirouetter dans la neige. ...

... On vient de souper et l'on se chauffe, mais nous profitons de l'instant où les officiers mangent, car nous avons un petit Lieutenant^t, un petit blanc bec de 21 ans qui prend plaisir à nous faire sentir que c'est lui le chef. N'osant pas nous dire : « Otez-vous de là, ou sortez, il dit : « Qu'est-ce que tout ce monde ici ! ». On comprend ce que cela veut dire, on s'en va, pour rentrer aussitôt qu'il part. Tout cela continue l'étude que l'on pourrait faire de nos officiers. Hors du galon, ni considération, ni savoir, ni tranquillité. ...

Le 18 décembre 1916.

... Ce matin voyage journalier aux Is... (*Islettes*) et je viens d'arranger un briquet pour un officier. Je crois qu'on va finir par me prendre pour un rétameur. Je regrette de ne pas avoir apporté de Montgros tout mon attirail de travailleur. Enfin cela fait passer un moment. ...

J'ai apporté au Cap^{ne} le bouquin, qu'il m'avait prêté, malgré l'image de la couverture avec ses deux têtes penchées l'une sur l'autre, presque cachées sous l'oreiller on aurait pu croire à quelque chose de plus gai. Le bouquin est en général très sérieux, c'est toute une étude psychologique des mœurs de jeunes gens, avant le mariage, pendant et après. Le monde, joies et difficultés du ménage, flirts, amour infidèle etc.. C'est très bien écrit et très bien pensé, mais presque trop savant pour être lu au milieu des bruits et des conversations. ...

J'ai appris par Barthélémy la mort de Bruguiers d'Albaret, il est décédé dans un hôpital, je crois, où il suivait un traitement. Encore un de moins. ...

Le 19 décembre 1916. ...

Le 21 décembre 1916.

... Tu auras été un peu mal servie ces derniers jours par ton Tinou. C'est la faute à notre changement de résidence. ... Je reprends mon récit au moment où nous avons quitté la N... où nous étions au repos.

C'était avant-hier matin vers 11 heures. A ce moment on se démenait un peu pour se préparer au départ. Ce départ a eu lieu à midi par le bois B... (*Bois Bachin*) à côté de la N... (*Noue*). On n'était pas trop chargé, car nous avons pris soin de mettre nos couvertures sur la voiture, mais la route montait beaucoup. Nous avons surtout marché dans la forêt. La distance était d'environ 7 km. On n'allait pas vite mais enfin on

n'avait pas froid, cependant à l'arrivée nous nous sommes arrêtés dans un camp plein de baraquements, une vraie ville industrielle. Des soldats allant et venant sans cesse, des chevaux, des attelages, voitures automobiles, chemin de fer Decauville, scieries, mécanique, éclairage électrique etc. etc.

Nous étions logés dans une baraque assez confortable avec couchettes, poêle, tables. Le lit surtout allait bien, mais malheureusement on n'y est pas resté longtemps. C'est là que j'ai commencé ma lettre du 20, celle que j'ai terminée hier au crayon. Je t'ai un peu retracé mon emploi du temps de la soirée. Après souper, alors que j'étais en train d'écrire, le commandant me fait appeler pour m'envoyer, d'abord à un bureau téléphonique faire traduire un message qu'il ne comprenait pas. N'ayant pas pu me le faire traduire là, je suis allé à la recherche d'un officier du camp, environ 1 km plus loin. Cet officier n'ayant pas sur lui, le code lui permettant de déchiffrer le message secret en question, il m'a donné un guide pour aller le prendre à son poste, à son bureau, si tu veux, 5 à 600 m de là. Nous sommes revenus tous deux voir l'officier. Après ¾ d'heure d'attente environ pendant lesquels le cuisinier de cet officier m'a payé le café, avec une bonne goutte, je suis reparti rapporter au commandant le message confié. Juste cela concernait les mitrailleurs. Il m'a fallu repartir et refaire 2 km pour aller, autant pour revenir et presque tout sur la route que j'avais suivie quelques instants avant pour aller trouver mon capitaine.

Au total, je suis rentré à 10 h ½, trop tard pour continuer ma lettre. ...

Hier matin, nous devons achever de monter en ligne. ... Notre départ a été retardé jusqu'à 10 heures ... Notre guide a trouvé le moyen de se tromper de chemin et nous a bien fait allonger de 1 km. Il a fallu revenir sur ses pas, encore c'est nous qui lui avons fait remarquer qu'il se trompait. A travers bois, sur la route, dans des sentiers, nous sommes enfin parvenus à notre destination à peu près à 5 km de là où nous étions. Nous nous sommes installés dans notre nouveau logement. Il consiste en un tunnel en fer de 10 m de long environ. Il y a 16 places pour coucher, un poêle, nous avons du bois à discrétion, mais nous en avons besoin, car il n'y fait pas très chaud. Le soir on se couvre bien et l'on n'a pas froid quand même.

Hier au soir nous avons eu besoin des musettes, car le ravitaillement n'est pas arrivé. Heureusement j'avais la mienne garnie et mon bidon plein, seulement quand il y en a qui n'ont rien et qu'on est trop bon, il faut partager, c'est souvent le tort qu'on a, enfin ! Il ne faut jamais regretter d'avoir fait le bien.

Ce matin pas de café, mais moi j'ai eu le mien à la cuisine. Le cuisinier qui est des Salces, m'a dit : « Quand tu auras besoin de quelque chose viens, mais il n'y en a pas pour tous, seulement pour toi et un autre camarade (que tu ne connais pas).

A 8 h ½, je suis parti faire des achats pour le commandant à la coopérative où nous étions hier, 5 km pour aller, 5 pour revenir et à pied, nous avons cassé le vélo hier en venant. A midi j'étais de retour. ...

Nous ne sommes pas mal ici, je suis assez près de mon capitaine, je ne risque rien pour y aller, alors il ne faut pas se faire des soucis, nous sommes dans un bon secteur, le meilleur de la région. ...

Le 22 décembre 1916. ...

Le 23 décembre 1916.

... Depuis hier au soir nous devons prendre 2 heures de garde au téléphone du commandant. Mais notre tour ne revient que tous les deux jours. Ce soir je vais garder de 11 heures à 1 heure. Je profiterai de ce moment pour écrire. On est dedans à la lumière et à la chaleur du poêle, ce n'est donc pas pénible. ...

Le 23 décembre 1916.

... Nous sommes ici loin de tout village, c'est la forêt interminable, nous vivons donc dans nos « cagnats⁶² », dans nos abris si tu veux. Nous sommes nous mêmes bien logés. Notre demeure est toute en fer, sauf le plancher et les couchettes. Ce sont de fortes tôles ondulées et cintrées, comme un petit tunnel. Il n'y pleut pas et il n'y fait pas froid, d'ailleurs, nous avons le poêle et le bois à discrétion, quand il est fini, on coupe un arbre et aï donc. C'est presque tout du hêtre.

Nous avons des couchettes en grillage avec des paillasses ou des sacs de couchage. Pour manger nous avons notre petit réfectoire. Nous sommes surtout tranquilles. Pour le travail, j'ai vite fait. Mon patron est à peu près à 250 m. d'ici, on ne risque absolument rien pour y aller, car il n'est pas en première ligne et d'ailleurs on ne tire pas ici. A mes moments de loisirs, je fais des petits travaux pour les uns ou les autres, j'ai mis des loquets aux portes des logements des officiers. Je les ai fabriqués avec du fil de fer, ce soir j'ai fait un crochet pour suspendre la lampe du commandant, aussitôt qu'il y a un banc à arranger ou une pointe à enfoncer, on m'appelle. Le soir on lit le journal, on cause.

... Les cuisines sont loin, mais la popote nous vient par chemin de fer Decauville sur wagon fourneau, la soupe arrive très chaude. Comme vin on la saute toujours un peu, car nous devons passer la journée avec les deux quarts de l'ordinaire, on ne peut pas en acheter. L'eau est assez loin et au fond d'un

⁶² Textuel

ravin à pic, comme la vallée de l'Enfer⁶³, il est pénible d'aller en prendre, mais je m'en passe bien surtout à cette saison.

Plateforme à deux essieux⁶⁴
Decauville pour voie de 60 cm



Nous avons encore ici les chemins de fer aériens, ce que nous appelons des trolleys. Ce sont de petits wagonnets dont les roues ont la forme de poulies. Ils courent sur des fils de fer bien tendus, supportés par des piquets à 80 cm ou 1 mètre de haut. On se sert de ces trolleys pour les transports en ligne du matériel ou des vivres. Enfin, nous sommes pourvus ici de bottes en caoutchouc « on ne doit pas se mouiller ». ...

Le 25 décembre 1916. (à Vauquois)

... C'est Noël. D'ordinaire à la Noël on passait en famille de bien agréables moments. C'était l'occasion de passer deux jours de repos, cette année il y en aurait trois peut-être, est-ce que vous aurez congé demain ? Depuis 3 ans les Noëls ne sont plus les mêmes. En 1914, j'ai tout de même passé une agréable journée en Belgique, on a fait la fête, on s'est amusé, on pensait que la guerre durerait moins, alors on avait le droit d'être gai. L'année dernière nous étions à la briqueterie. La Noël a été plus triste, j'avais un « cafard » monstre. Heureusement grâce à la société de quelques amis, nous avons dissipé le cafard le lendemain.

Cette année nous passons la fête ici au milieu du bois sous notre toit de fer à 2 ou 2 km 500 des Boches. La fête ne nous dit pas grand-chose ici, d'ailleurs impossible de festoyer, nous ne trouvons rien dans les environs. Hier j'ai été après dîner jusqu'à la coopérative avec l'intention d'acheter quelques gâteries. Or la coopérative déménage et va être remplacée par une autre. On a épuisé les provisions, je n'ai pu rien trouver. Enfin j'ai apporté deux bouteilles de Barsac que le collègue de Béziers a payées. Nous avons soupé avec notre vin d'ordinaire, puis à 9 heures nous avons réveillé. Nous avons mangé une boîte d'anchois du Cettois, 2 cuisses de lapin que ma mère avait envoyées, des biscuits et bu nos deux bouteilles en famille, c'était simple, mais digne d'inspirer un poète. Le réveillon sur le front n'a rien de commun avec les autres réveillons. Il est rustique, il est frugal, mais depuis combien de temps sommes nous habitués à nous contenter de peu.

Carte de la forêt d'Argonne (détail)⁶⁵ – Les Islettes, le Bois Bachin, Vauquois.



⁶³ Vallée entre Marvejols et St-Sauveur

⁶⁴ <http://www.14-18enlorraine.com/Vauquois55.html> .

⁶⁵ Carte de la Forêt d'Argonne et des alentours de Vauquois – <http://pagesperso-orange.fr/vauquois.sno/vauquois/site/HTML/cartes/carte.htm> .

Je lisais hier au soir, l'article du « Journal ». Le troisième Noël de guerre. Dans un langage poétique il parlait des anciens Noëls, de ceux des Barbares, de celui de l'an mille, des Noëls des temps révolutionnaires, du Noël de 70. Evidemment Maurice de Walleffe a raison de dire que nos aïeux ont eu leurs Noëls de tristesses et cela le console de connaître le présent.

« Il est né le divin enfant » dit-il et espère en le Dieu nouveau. Dira-t-il vrai ? Ce Dieu sera-t-il bien le doux « messie de l'évangile, qui redescendra symboliquement sur la terre, ou le brutal rejeton du vieux Dieu boche en lunette et casque à pointe, prétendant à la domination du monde » ? ...

Le correspondant du « Journal » fait légèrement erreur quand il dit : « Nos poilus du moins auront un bon souper ! Il n'y a pas d'escouade sur le front, qui n'ait reçu, foie gras, poulets à la gelée, conserves et marmelades ». C'est peut être à la gare tout cela, mais avec la difficulté des transports, n'arrivera sans doute pas jusqu'à nous. Oui, heureusement nous, nous avons reçu ce que nos petites femmes ou nos parents nous ont envoyé.

Mais le vôtre Noël aura-t-il été plus gai, je crois bien encore Maurice de Walleffe quand il dit : « A mes amis du front, votre réveillon sera moins grave, plus joyeux que les réveillons de l'arrière, autour des tables de famille, ou votre place vide, glacera le rire sur les lèvres des femmes ».

Dans notre cabane au milieu de nos modestes installations, avec nos encore plus modestes réserves, nous avons tout de même passé un bon moment. La camaraderie, la bonne humeur suppléait au manque de confortable⁶⁶.

Ton Tinou Ezfj(f)lrlh (*Vauquois*⁶⁷).

Le 26 décembre 1916 (3 h 30).

... Hier au soir nous avons renouvelé le réveillon. Le camarade Cettois⁶⁸ a reçu un énorme colis hier qu'un permissionnaire lui a apporté. Dans ce colis il y avait ½ lit. de Pernod, un poulet, du saucisson, des noix, des figues, des dates, du jambon, des cigarettes, des cigares, que sais-je encore !

Alors moi j'avais un peu payé avant-hier, lui a payé hier. Nous avons commencé par l'apéritif à 8 heures, puis nous avons fini le bocal d'anchois comme entrée, 1 demi fricandeau du Biterrois, le poulet, des noix, des figues, des dates, un gros cigare après et tu aurais vu 4 gaillards se couchant le ventre plein après s'être chauffés un brin auprès du poêle. Malheureusement la boisson faisait défaut. Nous avons vidé le peu qu'il y avait dans les bidons et puis on a complété avec de l'eau coupée avec de l'eau de vie. On fait comme on peut et toujours du mieux possible. ...

Je suis content que vous ayez enfin le chauffage des classes et les tuyaux. Il était temps que tout s'amène. Je suis content aussi que Boissonnade ait apporté de bons chars. ... Ta lettre du 21 me fait pressentir que tu n'achèteras pas de cochon cette année. En effet c'est terriblement cher. En tout cas à 140 ou 150 francs, tu ne risques pas grand-chose d'attendre, pourvu que vous ayez du lard suffisamment.

Dans cette lettre tu me parles un peu de l'issue de la guerre. Le mot de « Paix » sur les journaux a fait beaucoup d'effet, je crois et fait naître pas mal d'espérances. On a le droit d'espérer après tant de mois de guerre, on devrait même avoir une confiance absolue, car nous sommes quoi qu'on dise, fatigués de cette vie, les Alliés le sont tous, les ennemis le sont autant, sinon plus, alors puisque nous n'avons pas de souffle ni les uns ni les autres, qu'attend-on ? Que nous ne puissions plus nous remettre debout ? Mais il faut se garder d'un optimisme outré, personnellement je ne crois pas en une possibilité d'entente. George et Brillant ne la veulent pas. Ont-ils raison, peut-être, mais je crains. ...

Le 27 décembre 1916.

... (*Hier*) soir, j'ai été accompagner l'aumônier vers 8 heures 1/2 jusqu'à 14 ou 1500 m de l'endroit où nous sommes. Quand il m'a quitté, il se confondait en remerciements et « mon petit par-ci, mon petit par-là » etc. Je pensais : « Si vous saviez ce que je me fiche de vos flatteries ! ». J'avais envie de lui dire simplement : « Mr l'aumônier rappelez-vous seulement que celui que vous considérez comme un homme aimable et complaisant c'est un instituteur laïc ». Mais je n'ai rien dit estimant que le bien ignoré est encore plus méritoire. ...

Le 28 décembre 1916.

... Tu me donnes beaucoup de détails sur la « repopulation à Montgros ». Décidément il y en a qui malgré la guerre savent ne point négliger le reste, tant mieux, à leur aise. Heureusement, notre maison

⁶⁶ Textuel.

⁶⁷ Vauquois est au SE de Varennes-en-Argonne. La *butte de Vauquois* est classée monument historique de la Guerre 1914-1918 - <http://www.14-18enlorraine.com/Vauquois55.html> ; et voir le très beau site Internet :

<http://pagesperso-orange.fr/vauquois.sno/>

⁶⁸ Il s'agit de LELEU, originaire de Sète.

« paraît solide » et tes tièdes baisers de ces jours derniers me laissent deviner qu'aucun danger encore n'est à craindre !! Mais il ne faudrait pas, par émulation ! Ou tout au moins m'attendre !

Ici rien de nouveau depuis hier. Je n'ai pas vu Victor de quelques jours. Mais j'ai trouvé Roux et Bergounhon il y a trois jours, ils vont bien ainsi que Noyer. ...

Lorsque ma lettre te sera remise sans doute que l'aube de 1917 aura paru. Il me serait fort agréable de pouvoir pour la circonstance suivre ce bout de papier et venir au début de cette année nouvelle vous apporter à tous le témoignage de mon souvenir et de mon amour. Hélas, pour la troisième fois, je serai privé de cette joie. Cela ne m'empêchera nullement pourtant d'être avec vous par la pensée. Jadis, quand nous étions jeunes, le 1^{er} de l'an était un heureux jour, attendu avec impatience. Quel charme pour l'enfant qui peut à son réveil sauter au cou de son père et de sa mère et leur dire ses souhaits et avec combien de joie le pauvre gosse reçoit-il en échange, la modeste pièce blanche, le jouet, ou le porte-plume qui constitue ses étrennes. ...

Pour des jeunes gens, des jeunes filles à qui l'avenir sourit, le 1^{er} de l'an est l'occasion de sceller dans un baiser leur serment d'amour. Chaque renouvellement d'année rapproche pour eux l'heure du bonheur. A cet âge la vie n'a pas d'ombre.

Pour les papas, pour les mamans qui se voient soudain entourés d'une poignée de marmots, quel doux moment que ceux pendant lesquels ils reçoivent regrets et promesses, souhaits, toute une avalanche de désirs et d'espérances. Les papas et mamans, oublient alors leurs misères, ils croient en des jours meilleurs, ils sont heureux. Le premier de l'an est comme la fin d'un livre, on voit comment tout le reste a été rempli et la satisfaction qu'on éprouve à faire le résumé d'une année de vie, fait qu'on rentre dans la nouvelle qu'on ouvre le livre neuf, avec plus de confiance ou de courage. Le lendemain les difficultés journalières créent de nouveaux soucis, tant pis, on a été heureux la veille, on a confiance en le lendemain. Ainsi selon les âges, la transition s'opère. Souvent la larme se mêle aux sourires, mais qu'importe cette larme, c'est la sincérité des vœux.

Hélas tout cela existait jadis. Quelle différence à présent. ...

Le 29 décembre 1916. ... Le 30 décembre 1916. ...

Le 31 décembre 1916.

... J'étais hier à la coopérative pour des achats divers Au retour, j'ai trouvé trois lettres de Ninou et une de Clémentine. ... Clémentine va bien, Aurélien⁶⁹ seul était un peu enrhumé.

Je vous embrasse bien fort tous les trois, c'est la dernière fois de l'année, c'est pourquoi je joins à mes baisers un supplément de tendresse et d'amour.

Augustin.

Le camarade Vachier le Cettois dont je t'ai parlé, me charge de t'envoyer le bonjour. Je le fais avec plaisir.

----- **Fin année 1916** -----

⁶⁹ Emile Aurélien BEYS, fils de Joseph BEYS et de Clémentine CHAGNON.

Index

Avertissement – Pour faciliter la lecture de l'index :

- les noms de famille sont écrits en MAJUSCULES alors que dans les lettres d'Augustin ils sont écrits en Minuscules ;
- les noms de lieux et les autres index sont en Minuscules.

1

122 / 122e Régiment territorial, 52
15e (RI), 24
16e corps, 19

2

2^e permission d'Augustin, 21

3

322e (RI), 28
342 / 342e (RI), 65
35e Régiment territorial, 71
3^{ème} permission d'Augustin, 76

8

80 / 80e (RI), 34

A

abri boche, 60, 64
abri(s), 33, 37, 40, 44, 57, 59, 60, 61, 64, 71
abris pour mitrailleuses, 31
aéronautes, 30
aéroplane, 42
aérostiers, 29
agent de liaison, 63
Aisne (rivière), 43
Albaret (Lozère), 23
Alexis (BEYS, frère d'Honorine), 10, 16, 20, 37, 63
Allemagne, 38
allemand(s) / allemande(s), 7, 30, 43, 50, 53, 64, 65, 83
Allenc (Lozère), 12
Amicale des instituteurs, 41
Anglais, 38
anniversaire de mariage (11^{ème}) 1916, 27
Argonne, 77
assaut, 59, 63
au chaud dans le foin, 11
Augustin fabrique un briquet, 75
Augustin fabrique un bureau, 63
Augustin fabrique un coupe-papier, 65
Augustin joue de l'harmonium, 40
Augustin joue du piano, 11
Augustin joue du violon, 44
Augustin menuisier, 75

Augustine (SEGUIN), cousine
germaine d'Augustin, 53
aumônier, 86
Aumont (Lozère), 22, 24, 69
Aurélien (BEYS, fils de Joseph
BEYS et de Clémentine
CHAGNON), 32, 87
autobus, 33
Autrichiens, 38
AUVERGNIOT, 7, 8, 38
Avocourt (Meuse), 71

B

BADIE, 24
bague(s), 66
Balkans, 38
ballon boche, 50
ballon captif, 29
BALMADIER, 52
baraque(s), 55, 56, 58, 84
baraquement(s), 22, 23, 32, 54, 66, 67, 84
BARTHELEMY, 80, 83
Beauséjour, lieu-dit (Marne), 12
Belgique, 20
BENOIT, 16, 68, 74
BERGOGNE (Mme), 41
BERGOUNHION Pierre Alphonse, 79, 81
BERGOUNHON /
BERGOUNHION, 87
Berzy-le-Sec (Aisne), 16, 23, 24, 27, 28
bicyclette, 34, 70
bidons boches, 64
boche(s) et voir alboches, 9, 11, 12, 15, 19, 24, 29, 34, 37, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 50, 51, 56, 57, 59, 60, 63, 64, 72, 78, 80, 81, 85
Bois Bachin (Les Islettes, Meuse), 83, 86
Bois de la Noue Saint-Vanne (Les Islettes, Meuse), 76, 82
boiser des galeries-abris, 31
BOISSONNADE, 86
BOUCHARD, 65
BOULARD, 31, 63, 69, 77, 82
bouteille avec de la gauloise, 43
Bouvancourt (Marne), 28, 32, 33
BOYER, 19
Brioude, 22
Briqueterie (Hautvillers, Marne), 10, 29
BRIZON, 82
BRUGUIERS, 83
BRUN, 37, 63, 65
Buckarest, 80

BURC Yvonne (Melle), 83
Buzancy (Aisne), 34, 35

C

Cabane et Puits, 56
cabane(s), 56, 75, 86
cagnat(s), 84
CARRIERE, 41
carrières de pierre, 24
CARTE, 62
CAUQUE (Mr et Mme) parents
d'Auguste CAUQUE, 46
Caussignac (Mas-St-Chély, Lozère), 72
ceinture d'obus venant de Verdun, 66
Cette – devenu Sète (Hérault), 80
CHABANNE(S), 22, 23
champagne (boisson), 7, 8, 48, 69, 80, 81
CHARDAIRE, 23, 67, 72
Châteauneuf-de-Randon (Lozère), 41
chauffage à l'école de Montgros, 81
chemin de fer / chemin de fer
Decauville, 84
chemins de fer aériens, 85
cimetière, 32
citation, 65
civil(s) / civile(s), 15, 22, 56, 58, 65, 72, 76
Clémentine (CHAGNON, épouse de Joseph BEYS), 10, 12, 80, 87
Clermont-en-Argonne (Meuse), 70
colis, 19, 36, 40, 43, 46, 52, 60, 66, 75, 82, 86
commentaires sur le commandement, 38
conducteur(s) de mulet(s) /
conducteur(s), 16, 17, 19, 22, 23, 27, 30, 32, 33, 34, 69
conducteurs des voitures, 24
coopérative / coopérative militaire, 85, 87
COUDERC, 19
COUDERC (Mr), 27, 68
Courmelles (Aisne), 11
Courmont (Aisne), 48
curé(s), 31, 48, 81
cycliste du 342^e RI, 20

D

DALBIEZ, 79
DAUDE, 16
DE WALEFFE Maurice, 86
DELMAS, 79
DELPRAT, 63

Dieu boche, 86
dimanche au repos, 29

E

ECHAUDART, 68
écurie, 9, 18, 51
Emilie (BEYS, épouse d'Auguste CAUQUE, soeur d'Honorine), 23, 67, 68, 72, 80
Epernay (Marne), 7
Esther, 19
étable, 35
Eygurande (Corrèze), 76

F

FAGE Antonin, 62
FAURY Julien, 43
fête au milieu du bois, 85
fillettes dans un cimetière, 32
Finieyrols (Prinsuéjols, Lozère), 22
Fismes (Marne), 17, 18, 34
Fleury – Thiaumont (Meuse), 62
Fleury (Meuse), 65
Foucaucourt – devenu Foucaucourt-sur-Thabas (Meuse), 64, 65
Frère-en-Tardenois (Aisne), 19
fusées, 60, 64

G

GAILLARD, 13, 23, 28, 63, 82
GALLIENI, général, Ministre de la Guerre, 13
gare de l'Est (à Paris), 23
gare de Lyon (à Paris), 22, 23
gare du Decauville, 33
gare du Nord, 23
gaz asphyxiants, 60
GERBAL, 23, 83
GIBELIN, 71
GIBELIN Jean Baptiste, 71
grand'mère (Augustine BONNEFOI, grand-mère d'Augustin), 53
Grandrieu (Lozère), 41
Grand-Rozoy (Aisne), 18, 19, 27, 28
Grèce, 38
grogne de poilu, 79
GROUSSET, 63

H

HALLE, 22
harmonium, 40
Hartennes (Aisne), 17, 18
Hautvillers (Marne), 9, 10, 69, 82
Hollande, 38
Hôtel de Paris (à Mende), 66
HUGONNET, 28

I

incendie, 46, 58
infirmerie, 75
instuteur(s), 17, 27
Italiens, 38
ivrogne, 32

J

JARROUSSE, 16, 65
Jeanne / Jeannette (CAUQUE, fille d'Auguste CAUQUE et d'Emilie BEYS), 23, 67, 82
Jessains (Aube), 76
Joseph (BEYS, époux de Clémentine CHAGNON, frère d'Honorine), 10, 13, 75, 76
JOUBERT, 27
JOURDAN, 69, 77
Jules (ASTRUC, frère d'Augustin), 12, 78

L

l'Accueil Français, 41
la malheureuse Serbie, 41
la maman (Marie Agnès Mélanie TUFFERY, la mère d'Honorine), 68, 82
La Noue (les Islettes, Marne), 76, 78, 81, 82
La Noue (les Islettes, Meuse), 77
La Védrine (Lozère), 23
Lac des Salhiens (Nasbinals, Lozère), 29
Lachamp (Lozère), 66
LAFON, 28
LAHONDES, 19, 24
LAPISSE, 27, 37, 77
LAPISSE (Mr), 22, 32
Lasbros (La Chaz-de-Peyre, Lozère), 22
LASSERRE, 43
LAURENT, 31
LAURIAC, 20, 68, 73
LAURIAC J. / Joseph, 80
Le Bleyard (Lozère), 41
le bois la Noue, 66
Le Malzieu (Lozère), 63
le singe, 37
LELEU, 82, 86
Léonie / tante Léonie (Marie Rose Léonie TUFFERY, tante d'Honorine), 12
Léopold (ASTRUC, fils d'Augustin et d'Honorine), 7, 8, 9, 13, 18, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 31, 33, 39, 68, 73, 74
les Foyers détruits, 41
Les Islettes (Meuse), 66, 67, 69, 70, 74, 76, 81, 86
Lhuys (Aisne), 34
logement, 56, 61, 63, 67, 70, 77, 84
LOTTE, 43
Loupeigne (Aisne), 11
LUCHE, 41, 82

M

ma mère (Cécile SEGUIN, mère d'Augustin), 19, 22
maire de Nasbinals (Lozère), 79, 81
maison d'école, 67
Malbouzon (Lozère), 22, 68
Marie, 12
Marvejols (Lozère), 22, 28, 41, 63, 71

masque (à gaz), 60
masque anti-asphyxiant boche, 66
Massegros (Lozère), 41
Massiges (Marne), 12
Mazamet (Tarn), 82
Mende, 22, 23, 63, 68, 82, 83
Mende (ermitage de St Privat), 67
méningite, 19
mes parents (Augustin ASTRUC et Cécile SEGUIN), 22
messe, 30, 69, 83
mine(s), 75
mitrailleur(s), 24, 28
mobilier rudimentaire, 75
mon frère (ASTRUC Jules), 76
Montargis (Loiret), 23, 76
Montgros (Nasbinals, Lozère), 7, 12, 14, 23, 29, 72
Montjézieu – devenu La Canourgue (Lozère), 63
Montluçon (Allier), 76
Mr le Curé (de Nasbinals), 31
mulet(s), 18, 32
musique du 342e, 11

N

Nasbinals (Lozère), 27, 62, 71, 72, 83
NOYER, 19, 37, 87

O

œuvre du Petit paquet, 41
offres de paix allemandes, 83
organisation de la section de mitrailleuses, 38
Orléans, 76
ouvrage de Thiaumont (Meuse), 65
OZIOL, 66

P

PAGES, 22, 68
paix, 83, 86
pansement à un boche, 62
PARADIS, 63, 64, 65
Paris, 22, 23, 37
Parois – devenu Clermont-en-Argonne (Meuse), 70
paysage de guerre, 39
PERSEGOL, 22, 23
Petites-Islettes (Les Islettes, Meuse), 73, 74, 76, 81
piano, 11, 12
PIERRE-JEAN, 19
planton, 69
poilu(s), 39, 60, 65, 78, 79, 86
population civile, 50
PORTALIER, 80
PREVOST Marcel, 81
Prinsuéjols (Lozère), 71
prisonniers, 56, 59, 83
prisonniers allemands / boches, 59
PROUEZE / PROUHEZE, 22, 28

R

RAMONET, 14
rats, 39

Lettres de Guerre du Poilu Augustin ASTRUC – 1914 – 1918

Raymond (ASTRUC, fils d'Augustin et d'Honorine), 7, 8, 9, 10, 13, 18, 20, 23, 26, 28, 29, 31, 39, 68, 73
 Raymond (lettre ou carte à son père), 26, 66
 RAYOT (Mr), 16
 REMISE(T) / REMIZE, 72
 René (BEYS, fils de Joseph BEYS et de Clémentine CHAGNON), 10, 12, 32, 43, 80
 RENOIR, 11, 19, 24, 27, 29
 REUTER (Mme), 67
 rêve / rêver, 39
 réveillon, 86
 revolvers, 72
 revue du cantonnement, 25
 RIGAL, 24, 27
 RIGAL Léon Jules Jean, 62
 ROCHER (Mme), 24
 Roumains, 79
 Roumanie, 38
 ROUX, 17, 22, 87
 Ruines – devenu Ruynes-en-Margeride (Cantal), 22
 Russes, 38

S

Salces (Lozère), 84
 SALOMON, 28
 Sarcy (Marne), 9
 scène de ménage, 25
 SEGUIN, 62, 69

SEVENE et voir SEVENE Victor, 19, 20, 22, 30, 32, 37, 69
 SEVENE Victor, 16, 22
 SEVERAC Jean Baptiste, 70
 Soissons, 11, 12, 17, 18, 21, 22, 23, 24, 36
 soldats des régions envahies, 30
 soupe, 7, 16, 37, 84
 St-Amans (Lozère), 12
 St-André-en-Barrois (Meuse), 66
 St-Chély (Lozère), 22, 79
 St-Flour, 22
 St-Juéry (Lozère), 41
 St-Mihiel (Meuse), 83
 St-Saturnin (Cher), 80
 St-Sauveur / St-Sauveur-de-Peyre (Lozère), 20, 52, 72
 Sylvain (BEYS, frère d'Honorine), 16, 19, 22, 23, 24, 68

T

Tahure - devenu Sommepey-Tahure (Marne), 11, 12
 territorial, 69
 théâtre, 83
 Timothée (SEGUIN Timothée), 72
 TOIRON, 65
 TOIRON Louis, 33
 totes (poux), 39
 tranchée(s), 12, 16, 23, 35, 36, 59, 64, 70, 76, 78, 81
 tranchée(s) allemande(s) / boche(s), 12, 59

transport de troupes, 56
 trolleys, 85
 troupe d'Afrique, 20
 Tulle, 76

V

VACHIER, 80, 87
 Vauquois (Meuse), 86
 Vauxbuin (Aisne), 34, 35
 VAYRON, 27
 Verdun (Meuse), 38, 57, 63, 64, 82, 83
 VIALARD, 8, 69
 Victor et voir SEVENE Victor, 17, 19, 30, 32, 36, 37, 63, 69, 72, 74, 81
 Vierzon (Cher), 76
 Vierzy (Aisne), 22, 23
 Villelongue (Les Laubies, Lozère), 19
 Villeneuve-sur-Fère (Aisne), 19, 20, 21, 82
 violon(s), 44, 56

W

wagon fourneaux, 84
 wagon(s), 33, 48
 wagon(s) à bestiaux, 48
 wagonnet, 85

- Lettres de Guerre du Poilu Augustin ASTRUC – 1916 (2^{ème} volume)

Nous avons fait connaissance, dans le volume 1914 – 1915, avec Augustin ASTRUC, instituteur Lozérien mobilisé en septembre 1914 au 342^e Régiment d'Infanterie, la réserve du 142^e qui est dit Régiment de Mende.

Rapidement Augustin a reçu le baptême du feu en Belgique, puis il est revenu en France combattre dans la Somme, l'Oise, la Marne. Il s'est battu à Beauséjour.

Dans ce 2^{ème} volume qui couvre l'année 1916,

nous retrouvons Augustin dans l'Aisne, dans la Marne, dans la Meuse, et bien sûr à Verdun. Il est tour à tour fantassin, conducteur de mulet, cuisinier, planton, mitrailleur, etc.

Ses lettres, toujours passionnantes, sont écrites dans un beau Français. Parfois il nous amuse avec un mot de patois. Nous y suivons l'état de son moral, et celui de sa famille en Lozère. Nous souffrons avec lui lorsqu'il se trouve en première ligne. Nous vivons sa vie de poilu, avec ses peines, ses joies, ses rencontres, ses espérances.



© Alain ASTRUC _ 54 rue Maurice Meyer – 9550 GONESSE (F) – 2011.

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable.

Mise en page Daniel BEYS